

Le Livre De Ptath

A. E. van Vogt

VISIT...

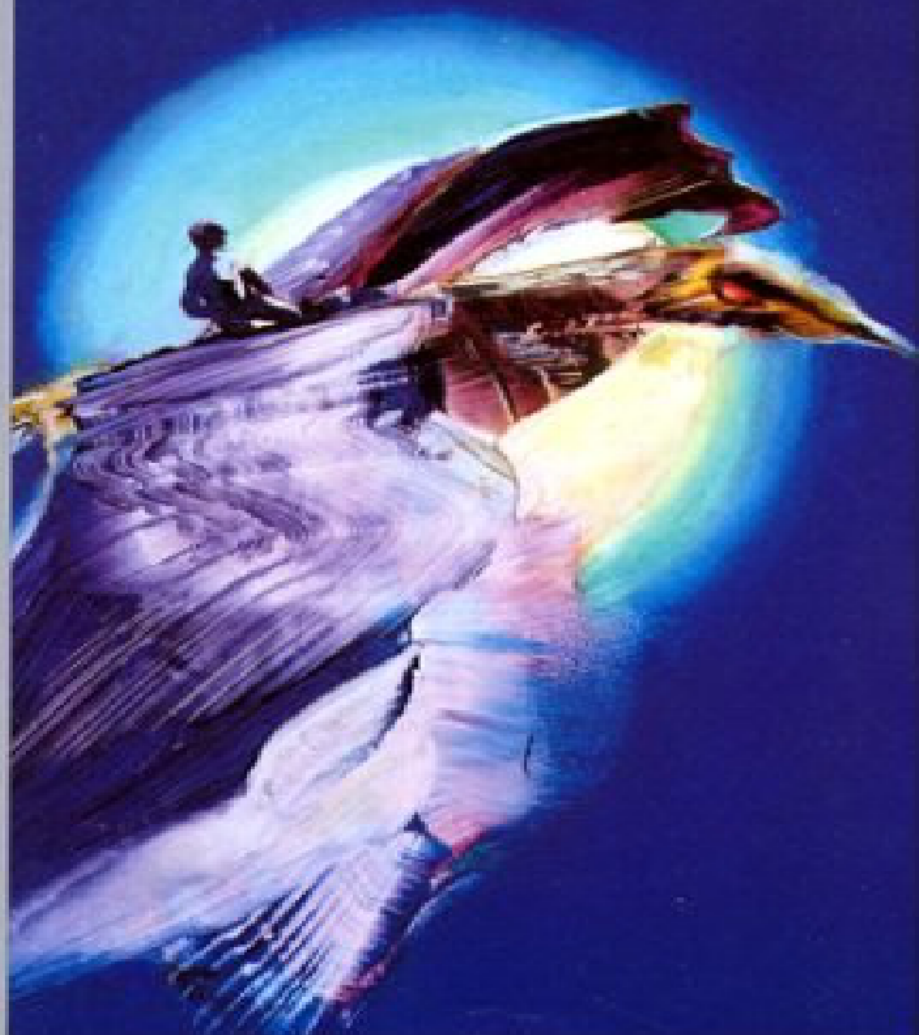
LANZAROTE
Caliente.COM



S-F

A. E. VAN VOGT

LE LIVRE DE PTATH



A. E. VAN VOGT

LE LIVRE DE PTATH

(THE BOOK OF PTATH) traduction française de Jean Cathelin,
1961

1. LE RETOUR DE PTATH

Il était Ptath. Non qu'il pensât à son nom. Celui-ci était tout simplement là, présent comme partie de lui-même, comme son corps, avec ses bras, ses jambes, comme le sol sur lequel il marchait. Non, cette dernière impression était fausse. Le sol ne faisait pas partie de lui-même. Il y avait, bien sûr, une certaine relation entre le sol et lui, mais elle était d'une nature un peu plus surprenante. Il était Ptath, et il marchait sur le sol, il marchait vers Ptath. Il retournait vers la cité de Ptath, capitale de son empire de Gonwonlane, après une longue absence.

Cela était fort clair, accepté pour tel sans qu'on eût besoin d'y penser, et cela seul importait. Et il en ressentait encore mieux l'importance à la façon dont il pressait le pas pour voir si la prochaine courbe du fleuve lui permettrait de tourner à l'ouest.

A l'ouest, il y avait une vaste étendue d'herbes, d'arbres et de collines couvertes d'une brume bleue, et quelque part derrière ces collines se trouvait le lieu de sa destination. Avec impatience, il regarda le fleuve qui lui barrait le passage. Celui-ci ne cessait de faire des tours et des détours, ce qui avait contraint Ptath par moments à revenir sur ses pas. Cela n'avait d'abord pas paru très grave. Maintenant ce l'était. De tout son cœur, de toute sa conscience obscurcie, il aspirait à se précipiter vers ces collines de l'ouest, à rire et à crier sa joie à la pensée de ce qu'il allait trouver là-bas.

Ce qu'il allait trouver exactement là-bas, il n'en était pas très sûr. Il était Ptath, il retournait vers son peuple. A quoi ressemblaient ces gens ? A quoi ressemblait Gonwonlane ? Il ne pouvait s'en souvenir. En vain s'efforçait-il d'obtenir cette réponse qui semblait sourdre juste en deçà du seuil de sa conscience.

Il devait traverser le fleuve, cela il le savait avec certitude. Par deux fois, il avait mis le pied au creux humide du proche rivage, et deux fois il avait reculé, repoussé par son étrangeté. De ce problème provenait la première souffrance qu'il eût éprouvée depuis sa sortie de l'ombre : la peine qu'il éprouvait à former une pensée qui eût un but. Étonné et troublé, il tourna son regard vers les collines qui s'étendaient bas sur l'horizon au sud, à l'est et au nord. Elles étaient absolument semblables à celles de l'ouest, mis à part une différence

essentielle : elles ne l'intéressaient nullement quant à lui.

Il reporta son regard vers les collines de l'ouest. Il fallait qu'il parvienne jusqu'à elles, fleuve ou pas fleuve. Rien ne pouvait l'arrêter. Ce but, c'était comme un vent, comme une tempête qui faisait rage à l'intérieur de lui-même. De l'autre côté du fleuve, un monde de gloire lui faisait signe. Il fit un pas dans l'eau, se pelotonna un instant sur lui-même, puis disparut dans le courant noir et tourbillonnant. Le fleuve collait à lui et semblait être vivant comme lui. Lui aussi se déplaçait sur la terre sans faire partie d'elle.

Il mit le pied dans un trou profond et cessa tout à coup de penser. L'eau se précipita furieusement contre son menton et il en éprouva le goût tiède et insipide dans sa bouche. É se sentit étouffer. Luttant de toutes ses forces contre l'eau envahissante, il put atteindre un fond moins bas. S'arrêtant, il respira profondément et adressa des menaces à l'eau qui l'avait attaqué. Il n'avait pas peur, mais seulement du dégoût, et la conviction d'avoir été trahi. Il voulait aller vers les collines et le fleuve tentait de l'arrêter en chemin. Mais il n'y parviendrait pas. Il irait, dût-il en souffrir. Il reprit sa marche.

Cette fois-ci, il ignora l'oppression qui envahissait sa poitrine et poursuivit son avance à travers l'eau noire qui l'enserrait. Comme si elle s'apercevait de sa défaite, la souffrance finit par disparaître. Le courant continuait de le pousser et d'arracher ses pieds de la boue molle du fond, mais chaque fois que sa tête émergeait, il pouvait constater qu'il progressait.

La douleur réapparut dans sa poitrine lorsqu'il parvint à un endroit où l'eau ne lui arrivait plus qu'à la taille. Il rejeta de l'eau par la bouche et toussa au point que des larmes finirent par brouiller son regard. Pendant un moment, Il demeura tordu de souffrance sur la rive herbeuse, puis la peine disparut. Il se releva et demeura un long moment immobile, regardant le courant sombre et rapide. Lorsqu'il se détourna, il était conscient d'une chose : il n'aimait pas cette eau.

Lorsqu'il parvint à la route, son étonnement ne fit que grandir : elle s'étendait en une ligne presque absolument droite jusqu'à l'horizon vers l'ouest, et c'était son uniformité même qui lui conférait une certaine personnalité. Tout comme lui, il était évident qu'elle avait un but, néanmoins si elle allait quelque part, ce n'était pas d'une manière active. Il essaya de la concevoir comme un fleuve immobile, mais il n'éprouvait à son égard ni répulsion ni dégoût. Et lorsqu'il commença d'y avancer, il se rendit compte qu'il n'enfonçait pas.

Un bruit le tira de son effort mental. Cela venait du nord. La route arrivait de là en tournant autour d'une colline couverte d'arbres. Sur la route, il ne vit d'abord rien, et puis tout d'un coup la chose lui apparut. Une partie du corps de la chose était semblable à son propre corps. Cette partie-là avait des bras, des jambes, un tronc et une tête, à

peu près semblables aux siens. Le visage était blanc, mais le reste était plutôt de couleur sombre. Là s'achevait toute ressemblance avec lui-même. Au-dessous de cette curieuse image de sa propre personne, il y avait une chose de bois avec des roues et devant celle-ci une autre chose, élancée celle-là, et écarlate, munie de quatre pattes et avec une corne qui jaillissait au milieu de sa tête.

Ptath s'avança droit vers la bête, les yeux grand ouverts, ne laissant échapper aucun détail. Il entendit la partie supérieure de la chose émettre un cri dans sa direction, puis le nez cornu s'abassa vers lui et le toucha à la poitrine. L'animal s'arrêta.

Ptath s'écarta avec colère. La partie humaine de la créature continuait de s'adresser à lui à haute voix. Ce n'était pas qu'il ne comprît pas, mais la chose était dressée là-haut, agitant les bras dans sa direction. Elle n'était pas liée au reste, elle était comme lui séparée et différente. Il l'entendit dire :

— Qu'est-ce qui vous prend de marcher droit sur mon chariot ? Êtes-vous malade ? Qu'est-ce que c'est que cette idée de se promener à poil ? Si les soldats de la déesse vous apercevaient, vous verriez !

Il y avait trop d'idées, trop de mots qui se superposaient. Sa colère disparut dans l'effort qu'il fit pour rassembler tous ces mots dans un ensemble cohérent.

— Ce qui me prend ? répéta-t-il enfin. Malade ? L'homme le dévisagea avec curiosité.

— Dis donc, tu es malade, dit-il lentement. Tu ferais mieux de grimper ici à côté de moi et je t'emmènerai au temple de Linn. Ce n'est qu'à cinq kanbs d'ici. Là, on te donnera à manger et on te soignera. Allons, je vais descendre et te donner un coup de main.

Comme le chariot avançait un peu, l'homme dit :

Qu'est-il advenu de tes vêtements ?

Vêtements ? dit Ptath d'une voix étrange.

— Eh bien oui, dit l'homme en le regardant. Par le Zard d'Accadistran, voudrais-tu dire que tu ne sais pas que tu es nu ? Cela me paraît être de l'amnésie.

Ptath cilla, mal à l'aise. Un certain ton chez le bonhomme ne lui plaisait pas, et lui laissait entendre que quelque chose en lui n'allait pas.

Nu ! Vêtements ! hurla-t-il, se remettant en colère.

Ne t'emballe pas, cria l'homme. (Puis, tout de suite, il dit plus doucement :) Regarde, des vêtements comme celui-ci.

Il désignait sa propre vêtue, assez fruste, tenant le revers de sa veste. La colère de Ptath s'évanouit. Il ouvrit tout grands les yeux, essayant de comprendre que le bonhomme n'était pas vraiment de peau sombre, mais qu'une chose sombre le recouvrait. Il lança un bras vers le vêtement et le tira vers lui pour l'examiner plus à loisir. Il y eut

un bruit de déchirure et un bout de tissu lui resta dans les doigts,

— Eh bon sang ! s'écria l'homme.

Ptath eut un regard de surprise à son adresse. La pensée qui lui venait à l'esprit était que cette créature qui faisait tant de bruit voulait qu'il cessât d'examiner son vêtement. Soudain impatienté, il rejeta le bout déchiré. Mais cela ne semblait pas suffire. Les yeux de l'homme s'étaient plissés, ses lèvres tordues et il dit :

— Tu as déchiré ce tissu comme si c'était un simple bout de papier. Tu n'es pas malade. Tu es...

Son visage prit l'air dur et décidé. Ses mains s'agitèrent et se lancèrent furieusement vers Ptath qui ne bougea pas, car il était inutile qu'il résistât à une action qui n'avait pas de sens pour lui tant qu'elle n'était pas achevée. Ptath tomba lourdement à terre avec un cri, mais il était trop furieux pour s'apercevoir de sa douleur. Il émit un grognement et se redressa pour voir la carriole s'éloigner rapidement vers l'ouest. L'unicorn courait à grandes enjambées et l'homme se tenait debout sur le char, excitant l'animal avec les rênes.

Ptath poursuivit son chemin, pensant à la bête et à la voiture. Ce serait bien agréable de faire tout le chemin jusqu'à Ptath dans un semblable véhicule.

Ce fut seulement bien longtemps après que les immenses bêtes apparurent loin devant lui sur la route. Il les regarda et se sentit encore plus vivement intéressé quand il s'aperçut que des hommes les montaient. Le coup à faire, bien sûr, consistait à s'approcher d'un cavalier et à le bousculer rapidement. Ensuite, il n'y avait plus qu'à s'éloigner à toute vitesse. Il attendit, tout tremblant à l'idée de ce qu'il avait envie de faire. Il n'éprouva de l'embarras que lorsque les animaux se furent rapprochés.

Ils étaient plus grands qu'il n'avait pensé. Ils le dominaient. Ils étaient deux fois aussi grands que lui et solidement bâtis. Leur long cou se terminait par une petite tête à l'expression méchante et surmontée de trois cornes. Le jaune vif de ce cou contrastait vivement avec le vert de leur corps et le mauve de leur longue queue effilée. Ils s'avançaient rapidement et s'arrêtèrent dans un nuage de poussière.

C'est bien lui, dit l'un des hommes. Le paysan l'a décrit fort exactement.

C'est un bel homme, dit le second. Comment allons-nous nous assurer de sa personne ?

Je l'ai déjà vu quelque part, dit un troisième en fronçant les sourcils. J'en suis sûr et cependant je ne saurais dire où.

Ils étaient donc venus à sa recherche, car on le leur avait décrit. C'était l'homme à la carriole, bien sûr, son ennemi. Pourquoi celui-ci était-il son ennemi, voilà qui échappait à sa compréhension, mais cela ne fit que raffermir sa détermination. La longue queue qui pendait

jusqu'à terre lui parut constituer le meilleur moyen de grimper sur l'une des bêtes, mais le cavalier comprendrait alors ses intentions. Au fond, la meilleure manière de s'y prendre consisterait en une variante de la façon dont l'homme s'était conduit avec lui.

— Voulez-vous me donner un coup de main pour monter, dit Ptath. Il y a cinq kanbs d'ici à Linn et là-bas, au temple, on me donnera à manger et on me soignera. Descendez et donnez-moi de l'aide. Je suis malade et n'ai pas de vêtements.

Le ton de sa voix lui parut convaincant. Il attendit, surveillant leurs réactions, attentif à chaque mot et à chaque geste, enregistrant les phrases dans sa mémoire en se promettant de les étudier ultérieurement et se concentrant en attendant sur son projet. Les hommes se regardèrent l'un l'autre, puis ils éclatèrent de rire. Enfin, l'un d'eux dit d'un air protecteur :

Mais bien sûr, mon vieux, on va vous donner un coup de main. C'est même pour cela que nous sommes venus.

Votre notion des distances est singulièrement faussée, étranger, dit un autre. Linn est à trois kanbs d'ici et non à cinq. (Et il ajouta en riant :) Heureusement que vous n'êtes pas dangereux. Nous croyions qu'il s'agissait d'un rebelle. Jette-lui les vêtements que nous avons apportés, Dallird.

Un paquet tomba sur l'herbe en bordure de la route. Ptath se jeta dessus avec curiosité et étendit chaque pièce de vêtement sur le pré, étudiant du coin de l'œil la façon dont les trois hommes étaient vêtus. Il y avait quelques objets d'apparence superflue dans le paquet et il les rejeta. Il constata que les hommes le considéraient en grimaçant.

— Imbécile, dit l'un d'eux, tu ne sais donc pas ce que c'est que des vêtements ? Regarde donc. Ça, ce sont des sous-vêtements. Ça va en dessous. Enfile-les d'abord.

L'esprit de Ptath fonctionnait maintenant plus vite. Il avait plus de matériaux pour raisonner. Il comprit en un éclair ces derniers mots et, en moins de deux minutes, il fut habillé. Il marcha en direction d'un des animaux et tendit la main vers l'homme qui le montait, Dallird, celui-là même qui lui avait jeté les vêtements.

— Aidez-moi à monter, dit-il.

La nouvelle version de son plan qui venait de surgir dans son esprit était aussi simple qu'efficace. L'homme se pencha.

— Prends ma main, dit-il, et agrippe-toi à la selle.

C'était facile. Tout devenait facile. Ptath grimpa sans effort, faisant jouer les muscles d'un seul de ses bras, tandis que de l'autre main il tordait le bras de Dallird et, hurlant, l'arrachait de son coursier. L'homme atterrit sur les genoux et demeura là, recroquevillé, grognant et jurant, tandis que Ptath s'installait confortablement sur la selle, attrapait les rênes et faisait prendre à l'animal le cap à l'ouest, le

frappant avec les courroies comme il avait vu faire à l'homme à la carriole.

La rapidité de la chevauchée lui parut fascinante. Il n'y avait ni tangage ni roulis. L'animal de la charrette n'était qu'une haridelle ; celui-ci marchait à un rythme de rêve, sa course était comme un flot qui coule. Pas de doute, il utiliserait ce moyen de transport pendant tout le reste de son voyage.

Il admirait le galop de sa monture et la façon dont sa queue, apparemment lourde, flottait en l'air derrière elle, lorsque son regard s'arrêta sur une partie de la route derrière lui. A quelque distance, il y avait les trois autres bêtes et, sur l'une d'elles, étaient montés deux hommes.

Lancés à plein galop, ils constituaient un tableau intéressant et coloré. C'était passionnant de les voir si près et gagnant à chaque instant du terrain. Ptath n'en éprouvait aucune gêne, il n'avait pas le sentiment que leur approche le concernât personnellement. Ce qui finalement lui fit froncer le sourcil, c'était la manière dont les bouches des hommes s'ouvraient et se fermaient. C'est alors que leurs cris lui parvinrent, dominant le battement des pattes de sa propre monture. Ces hurlements le surprirent. C'était à lui qu'ils en avaient. Cela n'était pas juste. Lui n'avait pas pourchassé l'homme en carriole. Il devenait clair qu'il avait commis une erreur.

Avec un déplaisir grandissant, il vit les bêtes à quelques pas de lui. Fouetter son propre animal ne lui servit de rien. Ou bien il était plus lent que les autres, ou bien ces hommes connaissaient quelque mystérieux moyen de les faire aller plus vite. Deux des énormes bêtes poussèrent- de leur long cou la tête de sa monture qui ralentit, releva la tête et s'arrêta.

Ptath demeurait assis, ne sachant que faire. La situation était pour lui absolument nouvelle, étrange et différente de ce qu'il connaissait. A moins qu'il ne pût trouver quelque moyen d'agir sans coup férir, ces hommes allaient tenter de le contraindre à abandonner sa selle.

Bon, il est coincé, dit l'un d'entre eux. Que faisons-nous de lui maintenant ?

Laissez-moi le corriger un peu, grogna Dallird. Je vais faire de la bouillie sanglante avec son joli minois.

Ptath considéra l'homme avec surprise. Il n'était pas certain de bien saisir la signification des mots, mais il y sentait l'annonce d'une nouvelle bagarre et les muscles de son cou se crispèrent sous l'effet de la colère. Un vague plan surgit des profondeurs de son esprit. Cela lui sembla une solution parfaitement simple et satisfaisante.

Il ferait tomber les trois hommes de leurs montures respectives et ferait avancer les bêtes devant lui pendant un certain temps, afin d'empêcher ses adversaires de le suivre et d'aller chercher d'autres

individus pour lui créer des ennuis.

Il vit l'un des hommes tirer un objet long et terminé en pointe des fontes qui pendaient à sa selle. La chose pointue brilla dans l'air.

Descends de là, cria l'homme, ou je te perce la tête avec ma lance.

Frappe-le donc, cria Dallird, ça lui apprendra à se mêler des affaires des soldats du temple.

Se sentant outragé, Ptath fut pris d'une violente colère et décida de mener à bien son projet. Il se rendit compte qu'il y avait une certaine manière d'agir contre Dallird et l'homme monté avec lui. La bête sur laquelle ils se trouvaient était à portée de la main. En se pendant des deux mains à leur selle et en enjambant en souplesse la bête...

Cela sans doute le laissait vulnérable à l'attaque de l'homme à la lance et de celui qui se tenait sur la troisième bête. Mais il lui apparaissait déjà clairement qu'il devrait procéder par étapes à l'exécution de son plan. Dans un mouvement glissant, il se hissa vers les deux hommes. Un poing vint s'écraser sur son visage. Ce fut moins la douleur que la nouveauté de la chose qui l'amena à répliquer de même façon. Il frappa en plein visage le compagnon de Dallird. Les os craquèrent, du sang jaillit. L'homme s'abattit à la renverse avec un seul cri et resta suspendu à la selle. La méthode parut à Ptath si efficace qu'il l'appliqua également à Dallird qui s'écroula lui aussi en arrière et glissa vers le sol où il demeura, hurlant :

— Mais descends-le donc, Bir, il a tué San !

Ptath s'assura sur la selle. Il s'attendit à ressentir une vive douleur dans le dos, mais rien ne vint. L'homme à la lance était déjà loin sur la route, disparaissant de l'autre côté de la crête d'une colline. Ptath fronça le sourcil et fonça de l'avant, pressant sa monture. Il avait l'intention de rattraper le bonhomme, mais lorsqu'il parvint à l'orée d'une grande vallée, il s'aperçut que l'homme accroissait rapidement la distance qui les séparait. Il le vit disparaître au loin derrière un boqueteau d'arbres.

Tandis que Ptath descendait dans la vallée, il constata que la route tournait doucement sur la droite. A la faveur de ses méandres, il aperçut des hommes qui travaillaient dans la pénombre, des champs sans herbe, d'étranges monticules de bois et de pierres qui se dressaient à l'écart de la route au milieu des arbres. Il parvint enfin au boqueteau où Bir avait disparu, mais là la chaussée se divisait nettement en deux.

Étonné, Ptath tira sur les rênes et fit arrêter l'animal. Il avait considéré comme normal que la route fût unique et le fait qu'elle se séparait soudain en deux tronçons exigeait de sa part de longues secondes de réflexion, car c'était pour lui une nouveauté majeure. L'esprit tendu, il examinait la question qui se posait à lui brutalement. Les deux routes étaient là devant lui. L'une continuait sur sa droite,

l'autre tournait vers l'ouest en direction d'une grande plaine, vers l'ouest en direction de la lointaine Ptath. Il cheminait depuis longtemps sur la route de l'ouest quand un bruit surgit dans le ciel.

La bête volante tournoyait à basse altitude au-dessus de sa tête, ses grandes ailes d'un gris bleuté battaient l'air avec sonorité. Elle l'examinait avec les yeux couleur de feu qui s'ouvraient dans sa longue tête triangulaire. Ce fut lorsqu'elle descendit davantage vers lui qu'il se rendit compte que l'un des deux hommes était Bir. Ptath se raidit. Si cet homme était allé quérir cette énorme chose volante, c'était pour continuer à l'embêter. Cette poursuite continuelle commençait à devenir insupportable. Ptath brandit son poing en direction de l'oiseau et poussa un cri dans le genre de celui que les cavaliers des animaux à long cou avaient poussé contre lui. La bête volante décrivit encore un cercle au-dessus de sa tête, puis s'éloigna de son vol souple. Elle devint bientôt un point dans le ciel et s'évanouit à l'ouest dans les vapeurs bleues.

Ptath poursuivit sa route. Tout à coup le soleil, qu'il avait à peine remarqué lorsqu'il se trouvait au-dessus de lui, lui apparut très bas sur l'horizon, coiffant un nuage de poussière. Cette dernière se dissipa peu à peu et il aperçut bientôt une longue file de bêtes semblables à sa propre monture, chacune portant un cavalier. Une nuée de choses volantes gris-bleu dominait les animaux au galop.

Gens et bêtes se dirigeaient droit vers lui et il fut bientôt entouré par cette marée vivante. Quelque chose de long et de mince comme des rênes le ceintura, immobilisant ses bras, et il fut jeté à terre. Il tomba sur les mains et les genoux et pendant un moment la confusion fut complète. Les bêtes trépignaient autour de lui, l'assourdissant de leurs cris et l'empêchant de réfléchir. Finalement, avec une sorte de colère froide, il se releva, s'empara du lasso et le rejeta. Libéré, il se rendit compte qu'il se trouvait une fois de plus sans monture et que seuls de nouveaux efforts lui permettraient de s'en procurer une autre.

Fermant à demi les yeux, il examina les visages des cavaliers qui l'entouraient, à la recherche de Bir. Il n'était pas là. C'était de bon augure. Cela signifiait qu'ils ignoraient sa version de l'affaire. Il réfléchit un moment, s'efforçant de trouver les mots exacts qu'il emploierait pour décrire ce qu'il avait vu et entendu. Il dit alors :

— Quelqu'un est venu et m'a donné un coup de main. On m'a dit qu'il y avait seulement trois kanbs pour aller à Linn et que là on me nourrirait et on me soignerait au temple. Je...

Il se tut, car son regard venait d'être attiré par... Non, ce n'était pas un homme, mais une créature qui ressemblait aux autres, portant au lieu de culottes courtes une longue robe de couleur sombre, et se déplaçant, non sur une selle fixée près du cou de la monture, mais dans une sorte de caisse recouverte d'un baldaquin, caisse que des

courroies fixaient au milieu du dos de la gigantesque bête. La femme parlait avec une belle voix de contralto :

Seigneur, dit-elle, c'est bien le plus étrange discours que j'aie entendu. Son auteur serait-il fou ?

Je le crains bien, dit un homme de haute taille aux cheveux gris fer. J'avais oublié de vous dire, ma fille, que l'un des cavaliers de la surveillance, nous sachant en route vers notre demeure, est venu nous avertir de la rencontre de cet individu. Il semble bien qu'il ait déjà commis un meurtre. Capitaine, informez la princesse du temple de la situation.

Ptath écouta cette explication avec intérêt. Elle l'étonna quelque peu. Toutefois, bien qu'il ne la saisît que partiellement, il en comprit assez pour se cabrer devant de telles contrevérités. L'idée cependant ne lui vint pas de corriger ce récit, ni que l'affaire pourrait avoir une suite.

La chose était pour lui toute simple. Il y avait eu d'abord l'homme à la charrette, puis maintes autres circonstances sans autre but que de l'empêcher de poursuivre son chemin. Cela l'irritait, mais ces conjonctions étaient si nombreuses qu'il lui fallait bien admettre cette situation. Puisqu'il en était ainsi, il irait à pied. Cette décision prise, il se détourna, se courba pour passer sous le ventre d'une des montures et prit la route.

Une douce brise fraîche soufflait. Il la sentait sur son visage tout en marchant. Elle apportait avec elle une odeur forte mais non désagréable de sueur animale, ainsi qu'un léger parfum d'herbes, d'arbres, de champs labourés et de céréales vertes qui s'étendaient à ses pieds. Tout cela constituait un mélange odorant, riche et vivifiant. Malheureusement, un cri troubla ce calme reposant, suivi d'un grand remue-ménage et de piétinements d'animaux, et Ptath se trouva de nouveau encerclé.

Même pour un fou, dit doucement la femme, sa conduite semble étrange. Qu'allez-vous faire de lui, seigneur ?

L'exécuter, bien sûr, répondit l'homme en haussant les épaules. Un meurtrier se traite en meurtrier. Faites descendre six hommes de leur monture, ajouta-t-il en faisant un signe de tête au capitaine. Conduisez-le dans ce champ et enterrez-le. Une fosse d'un mètre suffira.

Ptath considéra avec curiosité les cavaliers qui venaient de quitter leur selle. Ce que l'homme nommé «seigneur» avait dit n'était certainement pas sans signification, trop riche de sens cependant pour que l'esprit de Ptath pût le percevoir nettement. De plus, le sérieux et le calme du ton ajoutaient encore à son incompréhension et la situation lui semblait de seconde en seconde plus surprenante.

Ptath se vit brutalement rappelé à la réalité lorsque deux hommes

qu'il n'avait pas remarqués s'avancèrent derrière lui et le saisirent aux coudes. Ne pouvant supporter cette atteinte à sa personne, il les rejeta violemment et les envoya mordre la poussière. Et comme un troisième homme plongeait vers ses genoux, Ptath se tourna avec irritation. Il chancela lorsque l'épaule de l'homme le frappa, mais il répliqua en lui assenant un coup violent sur la tête. L'homme bascula et s'immobilisa au sol.

Ptath s'écarta du corps, mais les deux autres le saisirent aux bras et à la ceinture, et le troisième, redressé, aux pieds. Il ne put supporter d'être élevé du sol par ce trio. D'un coup de talon au visage, il se débarrassa de celui qui lui tenait les jambes et, remis sur ses pieds, agrippa solidement les deux autres, les tint un moment en l'air, les laissant se tortiller et se débattre chacun au bout d'un bras, puis les jeta au loin avec colère.

C'est alors qu'il leva les yeux vers l'homme nommé «seigneur», puis vers la femme et, de nouveau, vers l'homme auquel pour la première fois il reprocha cette attaque inexplicable. Ses yeux jetaient des éclairs à son adresse, mesurant du regard la distance qui les séparait. Qu'il vienne à bout de lui comme des autres et c'en serait fini de ces stupidités. Il se rendit compte alors que la femme parlait.

— J'ai bien l'impression de l'avoir déjà vu quelque part, dit-elle. Étranger, quel est ton nom ?

La question le cloua sur place alors qu'il s'apprêtait à bondir. Son nom ? Eh bien, c'était Ptath, naturellement, Ptath de Gonwonlane. Ptath le trois fois grandissime. Qu'on posât seulement une telle question avait de quoi l'étonner. Il secoua la tête d'impatience, car les cris qui l'entouraient empêchaient la femme d'entendre sa réponse. Le «seigneur» hurlait quelque chose en parlant de flèches et, au même instant, Ptath ressentit une violente douleur à la poitrine.

Baissant la tête, il fut surpris de constater qu'une mince lame de bois sortait de son sein gauche. Il la considéra froidement pendant un court instant, puis la tira et la jeta à terre. La souffrance disparut. Une seconde flèche lui cloua le bras au corps. Il l'arracha de même et, une fois de plus, fit face vers l'homme à qui il devait tous ces ennuis. Il entendit la femme crier :

Seigneur, arrêtez-les ! N'entendez-vous pas ce qu'il dit ? Ne voyez-vous donc pas ce qu'il fait ?

Hein ? dit l'homme, se tournant vers elle.

Ptath, qui, de plus en plus furieux, se débarrassait d'une troisième flèche, perçut le ton étonné de la voix de l'individu.

Ne voyez-vous donc pas ? reprit la femme. C'est celui dont la force est sans limites, celui que n'atteint jamais la fatigue et qui ne connaît pas la peur...

Quelle folie dites-vous là ? s'écria l'homme. C'est un mythe que

nous laissons survivre à l'usage des masses. Nous sommes mille et une fois tombés d'accord que la déesse Ineznia n'utilisait le nom de Ptath que comme moyen de propagande. Et puis, c'est impossible !

Arrêtez-les ! cria-t-elle de nouveau. Il est revenu après être resté des temps et des temps confondu avec cette race. Regardez donc de plus près ! Son visage... il est pareil à celui de la statue dans le temple.

— Ou encore semblable au prince Ineznio, l'amant de la déesse, dit l'homme. Qu'importe ! Laissez-moi m'occuper de cela.

Le visage de la femme redevint calme. Ses yeux se fermèrent à demi.

— Non, pas ici, supplia-t-elle très vite. Emmenez-le au temple.

Le seigneur parla à ses hommes puis, s'adressant à Ptath, lui dit doucement :

— Voulez-vous venir avec nous au temple de Linn ? Nous vous nourrirons et vous soignerons, et alors nous vous donnerons une bête volante qui vous emmènera où vous voudrez aller.

Et tout aussitôt l'incompréhensible attaque cessa.

2. LA DÉESSE ENCHAÎNÉE

Dans les profondeurs de l'immense palais situé dans la citadelle de la cité de Ptath, la femme sombre et glorieuse émit un bref soupir. Le sol de pierre sur lequel elle gisait était froid et humide. Depuis le long temps qu'elle était prisonnière, elle n'avait encore jamais réussi à se réchauffer. Si vif était, en effet, le froid qui la pénétrait, provenant des chaînes qui l'enserraient sans trêve. De l'endroit où elle gisait, elle pouvait voir le fauteuil sur lequel se trouvait la femme aux cheveux d'or et au rire triomphant. Elle entendit sonner doucement le rire jusqu'à ce que la femme aux cheveux d'or dise d'une voix claire et harmonieuse :

— Douterez-vous encore de mes paroles, chère L'onee ? Une fois encore, voici la vieille histoire. Vous souvenez-vous de l'époque où vous refusiez de croire que je pourrais vous emprisonner ? Et cependant, vous êtes ici. Vous souvenez-vous aussi de ma première visite pour vous dire que j'avais l'intention de détruire le tout-puissant Ptath ? Alors, vous m'avez rappelé que seules nous pouvions ensemble le ramener ici et qu'il me faudrait vous utiliser comme un pôle de pouvoir et pour cela obtenir votre consentement ? Et cependant il est ici. Et vous savez maintenant fort bien que j'ai utilisé votre puissance magnétique sans votre consentement. Peut-être commencez-vous enfin à comprendre que pendant que vous attendiez avec une confiante naïveté que votre Ptath vive sa myriade de spans humains, je prenais peu à peu connaissance de toute l'étendue du pouvoir divin dont il nous avait laissé la garde.

La femme sombre remua. Ses lèvres glacées s'entrouvrirent. C'est d'une voix fatiguée, mais encore forte et méprisante, qu'elle dit :

— Vous êtes une traîtresse, Ineznia !

Dans la pénombre, un sourire joua sur les lèvres de l'autre femme.

— Comme vous êtes naïve, articula-t-elle doucement. Et combien aussi chacune de vos paroles révèle clairement votre certitude que je ne puis manquer de parvenir à mes fins. Ces mots amers sont bien vides de sens, puisque Ptath et vous êtes morts à jamais.

La femme sombre s'assit. Sa voix trahissait la concentration de son esprit.

— Nous ne sommes morts ni l'un ni l'autre, répliqua-t-elle. Et

maintenant que vous l'avez vu agir, ne vous sentez-vous pas quelque peu saisie de crainte, Ineznia ? Le dynamisme de Ptath, bien que vous l'ayez fait revenir à Gonwonlane avant son temps, et privé de sa puissance, la force de sa personnalité (une note sardonique perça dans sa voix) doit certainement avoir provoqué en vous quelque doute. N'oubliez pas, chère Ineznia, les charmes qu'il a conçus il y a bien longtemps pour se protéger de dangers semblables à ceux dont vous le menacez maintenant. Sept charmes, Ineznia, ni plus ni moins. Sept charmes que lui seul peut rendre inefficaces.

Elle se tut un instant, puis poursuivit sur un ton railleur :

— Je vous vois d'ici tenter de persuader l'ego indompté d'un Ptath élémental de la nécessité de faire ce que vous désirez. Un Ptath, au surplus, qui, de minute en minute, retrouve toute sa finesse, qui d'heure en heure recouvre tout son être mental. Le temps s'écoule. Ineznia, le temps irremplaçable et précieux.

Pendant un moment, et comme elle venait d'achever ces paroles, le petit donjon de pierre résonna de son rire moqueur. Le son s'éteignit et brutalement consciente d'épuiser ses forces, L'onee rentra dans son état de prostration.

Elle se rendit compte alors qu'elle n'avait fait aucune impression sur son adversaire.

Le joli visage infantile de la déesse Ineznia rayonnait de plaisir, une joie animale s'y répandait face à la vaine rébellion de sa victime désespérément impuissante.

— Gomme c'est étrange, susurra Ineznia, que vous ayez pensé aux questions mêmes dont je possède toutes les réponses. J'eusse joué avec le feu, si j'avais permis à Ptath de se développer et d'apprendre de façon normale, en tant que Ptath. Peut-être avez-vous oublié qu'il a possédé successivement plusieurs personnalités humaines ? C'est la dernière que je fais resurgir pour le dominer et le jeter dans la confusion. Quant à ces délicieux petits charmes, comme ils vont être aisément détruits ! Le principal, comme vous savez, c'est le trône divin dans le palais de Nushir de Nushirvan. Je laisserai ce trône à l'ingénuité de sa personnalité humaine, et quant aux grandes armées, je les lui fournirai. Aussi longtemps que ce trône existe, je ne pourrai jamais posséder le pouvoir suprême de Gonwonlane. C'est le puissant symbole de sa suprématie. Mais je pourrai le persuader ou le contraindre, et il traversera la rivière de boue brûlante qui, durant toutes ces années, m'a empêchée d'atteindre le trône, qu'il me sera possible en quelques heures de détruire quand je serai parvenue jusqu'à lui. Quant aux autres charmes, j'aurai tôt fait de tisser mes rets autour du plus important d'entre eux. Il suffira que Ptath me prenne dans ses bras pour que ma divinité soit reconnue. Il faudra qu'il fasse usage devant moi du pouvoir du bâton de prières, qu'il signe votre

arrêt de mort, qu'il fasse avec moi un voyage dans le domaine des esprits, qu'il pénètre consciemment dans le royaume de l'ombre et, comme je vous l'ai dit, qu'il traverse le fleuve de boue brûlante.

«Maintenant, chère L'onee, ajouta-t-elle, je dois vous quitter. La procession qui escorte Ptath approche du temple de Linn. Il faut que je sois là pour prendre possession de l'esprit de la princesse du temple, que je sois sur place pour diriger à mon gré la suite des événements.

Et la femme sombre vit Ineznia s'enfoncer profondément dans le fauteuil et fermer les yeux. Sa puissante présence s'évanouit progressivement et le donjon se trouva peu à peu plongé dans la nuit. Les deux corps, la forme silencieuse et enchaînée de L'onee et l'enveloppe humaine d'Ineznia, raide comme un cadavre, semblèrent des ombres nées des ténèbres. Les jours passèrent.

3. L'HOMME VENU DE 1944 APRÈS JÉSUS-CHRIST

Le temple se trouvait dans un site au ciel bas et sombre, à l'horizon clos de toutes parts. Gêné par la conscience qu'il avait de ces murs trop proches et de ces plafonds qui l'enserraient, Ptath accorda un regard de curiosité à la nourriture qui se trouvait sur la table.

Il s'en élevait une chaude vapeur et surtout une odeur tentatrice qui chatouillait agréablement ses narines. Venant de l'étroite extrémité de la table, la voix du «seigneur» l'invita à s'asseoir. Assez surpris, Ptath s'exécuta.

Rien ne lui avait échappé de leur chevauchée vers le temple de Linn. Ses sens, éveillés par les derniers coups durs, l'étaient aussi par des pensées nouvelles et ils avaient tout enregistré. La ville circulaire, le temple lui-même qui, dans sa blancheur, s'élevait au milieu d'un petit bois, et autour duquel s'ordonnaient les autres bâtiments. Il avait remarqué tout cela et aussi que le temple avait curieusement perdu sa blancheur lorsqu'il y était entré.

Il constata que les autres étaient assis eux aussi. Il y avait là le dénommé seigneur, la princesse du temple, l'air sombre et tendu, et dont la chevelure luisait dans la lumière indécise. Ses yeux avaient l'éclat de cette eau dans laquelle il avait souffert, mais cela ne lui procurait aucun sentiment désagréable. Il ne détailla pas les hommes en robe noire. C'étaient des créatures anonymes qui s'étaient glissées dans la pièce presque silencieusement. Tous avaient des visages sans expression, le considérant de leurs yeux uniformément noirs.

La voix de la femme rompit le silence sur un ton sifflant.

— Tout va bien, dit-elle. Il n'a jamais vu de nourriture jusqu'à maintenant.

Vivement, le regard de Ptath se porta sur elle. Quelque chose dans sa façon de parler lui déplaisait. Elle esquissa un doux sourire qui la rendit si belle qu'il en oublia son irritation.

— Je suis certaine, dit la femme après un moment, que nous n'avons pas besoin de surveiller nos paroles. Il nous est revenu l'esprit absolument vide. Il ne sait rien. Regardez-le donc.

Le goût de ce que Ptath mangeait lui était inconnu. Il avalait sans

réfléchir et sans plus prêter attention aux autres. La nourriture était chaude et bonne. Chaque coup de dent faisait vibrer sa langue. Il n'avait même pas remarqué les instruments placés à côté du plat dont, chose étrange, l'amertume de ce qui s'y trouvait lui devint peu à peu désagréable. Il repoussa l'assiette en maugréant.

— Où est mon screer ? déclara-t-il d'un ton tranquille. Je veux maintenant m'envoler vers Ptath.

— Par ici, dit la femme qui se leva, souriante. Seigneur se leva à demi lorsqu'elle passa près de sa chaise et lui posa la main sur le bras, comme pour la retenir :

Croyez-vous..., dit-il avec une certaine anxiété.

Nous ne pouvons y perdre que la vie, répondit-elle. Mais la victoire, si nous l'avons, nous vaudra la royauté dans le temple, l'empire sur la cité. Père, je vous assure que je sais ce que je fais.

La princesse sourit à Ptath qui avait suivi la conversation sans bien la comprendre.

— Par ici, dit-elle, et sa voix lui parut si forte, si assurée, que ses doutes s'évanouirent. Le screer vous attend au bas de ces marches.

Le sourire l'attirait. Elle lui plaisait pour une raison qu'il ne s'expliquait pas très bien. Il la suivit donc. Il avait comme l'impression de voler, à la façon dont Bir avait survolé sa monture et dont les autres screers les avaient survolés au cours de leur chevauchée vers Linn. C'était une image mentale assez agréable.

Les marches lui parurent plus longues à descendre qu'à monter. Mais bientôt ils cessèrent de descendre. Ils étaient à un autre niveau, dans un large corridor qu'éclairaient à intervalles réguliers des torches, et il remarqua de nombreuses portes closes. La femme s'arrêta devant une porte ouverte.

— Par ici, dit-elle en souriant.

Elle lui toucha la main avec un curieux mouvement glissant de la paume. Sa chair était douce et chaude. Ptath sentit tout son être vibrer de sympathie pour elle.

Il franchit le seuil et se trouva dans une pièce petite et basse. Les murs étaient nus. Seul un bâton lumineux pendait au plafond. Boum ! Le son s'était produit dans son dos. Ptath se retourna et constata que la porte s'était refermée. Il demeura un instant sans mouvement, puis il entendit un dé clic. Une pierre pivota, découvrant une ouverture où surgit le visage de la femme.

Ne vous inquiétez pas, Ptath, dit-elle. Nous avons changé d'idée. Au lieu de vous donner un screer, nous envoyons chercher à Ptath votre femme, la glorieuse Ineznia. Elle va venir et vous ramènera dans la grande cité. Ceci est la chambre où vous demeurerez jusqu'à son arrivée.

Par Accadistran ! s'écria l'homme nommé Seigneur, dont la voix

retentissait dans le corridor. Vous ne croyez tout de même pas qu'il va rester gentiment là-dedans sans bouger !

L'ouverture se referma. La voix disparut comme elle était venue. Brutalement, la lumière s'éteignit. Il n'y avait plus que le silence. Et la nuit.

Et Ptath était là, debout dans l'ombre, ne sachant que faire. Il attendit que la porte se rouvrit et qu'on lui annonçât que la glorieuse Ineznia — c'était le nom qu'avait dit la princesse du temple, il en avait retenu chaque syllabe et jusqu'à la prononciation — était arrivée de Ptath pour le chercher.

Du temps passa. Et plus son impatience grandissait, plus il se disait avec conviction qu'il serait déjà à Ptath, s'il s'y était rendu à pied. Par comparaison, l'idée de marcher lui suggéra celle de s'asseoir. Le sol était dur et froid, mais cependant il s'assit et attendit. Attendit. Attendit. Attendit.

Des bribes de pensées traversaient son esprit, imprécises comme des volutes de fumée. Elles prenaient des formes sans signification, ou d'une signification partielle. Enfin, avec une incroyable netteté, une idée se constitua : tout cela était pure folie. Il y avait quelque chose qui n'allait pas. Il devait faire quelque chose. Il lui fallut longtemps pour décider quoi. Et puis, il finit par se relever, l'esprit animé d'une fureur titanesque. Il essaya de défoncer la porte, se jetant sur elle de toute sa terrible force. Mais elle tint bon. Tout le poids de son corps ne parvenait même pas à la faire trembler.

Chose étrange, cependant, il se trouva de nouveau assis à même le sol, sans aucun souvenir de s'être assis volontairement. Du temps passa. Ténèbres et silence s'imposaient à lui, avec netteté, influaient sur le flux de la vie dans son propre corps, entravaient le cours normal de sa volonté, apportaient en lui des changements, voire d'incroyables pensées.

— Avance toujours. Occupe-toi de ce moteur... on s'en tire presque... presque... Attention... un bombardier pique... Attention... il nous a eus...

Plus rien.

Pendant des jours incalculables, le corps de Holroyd lutta contre les ténèbres, où il n'y eut pour lui ni passé, ni présent, ni futur, mais seulement la dureté glaciale et humide de la pierre meurtrissant ses os et comprimant sa chair d'une manière aveugle et terrifiante. Lentement, mais sûrement, ce froid continu éteignait en lui toute chaleur vitale.

D'un seul coup, Holroyd retrouva la conscience. Il eut l'impression d'émerger d'un sommeil agité de cauchemars, d'un sommeil dont on ne s'était jamais éveillé de la sorte. Ses doigts erraient sur le sol sans rien distinguer, tant était grande l'obscurité régnante.

Il tenta de s'asseoir, sans que l'idée lui vînt même que cela lui était impossible, sans que son esprit acceptât, même inconsciemment, la réalité de sa situation, ni que cette pierre froide fût son lit. Et il s'assit avant que le premier éclair de folie atteignît sa raison. Il était là, l'esprit vide, le corps en proie à une effroyable nausée. La nuit l'enveloppait, soufflant sur lui comme une tempête indescriptible et le sol froid glaçait ses os comme un blizzard polaire, les vidant de leur moelle. Et c'est alors, de quelque part à l'intérieur de lui-même, que naquit la fureur. Un éclair de rage terrifiant, se manifestant dans une certaine direction, projetant une lueur sur la raison pour laquelle il était ici.

— Maudite femme ! jura-t-il, maudite princesse du temple !

Il y avait dans le jaillissement de ce cri quelque chose d'anormal qui éveilla en lui un écho surprenant. Sa colère s'apaisa et, après un temps assez long, un étonnement infantile frappa sa conscience.

La princesse du temple ! répéta-t-il à haute voix et se frappant la tête dans un effort pour pénétrer au cœur même de cette étrange formule. Mais longtemps il erra dans le vide, son effort de concentration n'aboutissant à rien et lentement son cerveau retrouva le cours obscur d'une idée.

La princesse du temple ! dit-il une fois encore.

Mais cette fois, la voix n'était pas en lui et les mots représentaient autre chose qu'une exclamation vaine dans le ténébreux silence. C'était pur étonnement et cet étonnement apportait avec lui un flot de puissance. Il s'écria à haute voix :

— Que diable, il n'existe rien de pareil en Amérique. Ni dans la région de l'Allemagne où nous nous battions. Peut-être en Afrique du Nord... Non, vraiment !

Il y avait là-dedans quelque chose de fou, une fantastique folie qui battait à ses tempes. Il s'était replié sur lui-même, rejeté en arrière, comme écrasé par la tension d'esprit qu'avaient exigée de lui ces brèves pensées et ces quelques mouvements. demeura ainsi un certain temps sans réaction, comme au bord d'un nocturne abîme. Dans cette nuit flottaient de vagues concepts, c'était comme un immense et complexe remuement de souvenirs déconcertants et sur tout cela peu à peu une compréhension fantastique : tous ces mots, sauf les noms des lieux, il les avait prononcés dans un langage étranger qui lui avait été autrefois familier, un langage si doux, d'une telle harmonie que les noms de lieux mêmes — Amérique, Allemagne, Afrique du Nord — étaient venus se placer dans ses phrases comme des marteaux discordants qui eussent interrompu par leur brutalité barbare et cacophonique un divin concert.

— Dites donc, vous qui prétendez vous nommer Ptath !

C'était une voix d'homme, grave et mélodieuse, qui s'élevait non

loin de lui dans l'obscurité.

Cela s'adressait à lui. Holroyd voulut se tourner. Mais le froid le saisit de nouveau, comme l'enfermant dans un bloc de glace. Il renonça et demeura immobile, mais il rassembla ses esprits, le patronyme lui servant de catalyseur. Ses lèvres bougèrent, sa voix murmura :

— Holroyd Ptath ! Non, ça n'est pas ça. Ce doit être Ptath Holroyd. Non, Holroyd est américain. Le capitaine Peter Holroyd de la 290e brigade de chars, et... mais qui est Ptath ?

Cette question était comme la clef d'une porte facile à ouvrir. Le souvenir lui revint. Dans une explosion d'étonnement, il s'écria :

— Je suis... fou !

Ptath, dieu de Gonwonlane, dont l'ultime personnalité humaine, celle de Peter Holroyd, capitaine d'une compagnie de blindés, venait d'émerger des profondeurs obscures de son esprit engourdi grâce à un effort tel que son cerveau était prêt d'éclater, Ptath s'assit.

— Bon sang ! s'écria-t-il, je suis Holroyd. Quant à cette autre histoire...

Holroyd se tut, tremblant de terreur panique, tant il était conscient avec acuité de la présence de cet autre lui-même qui avait perdu la notion de soi.

— C'est pure folie ! pensa-t-il. Pure folie ! Mais au bout d'une minute, il se rendit compte que cette présence demeurerait : il y avait dans la pièce sombre l'autre esprit et cette connaissance qu'il était vivant, lui qui cependant s'était trouvé dans un char frappé de plein fouet par une bombe allemande. Et il y avait aussi cette brutale prise de conscience de l'existence de quelque chose d'autre, le souvenir de la voix qui lui avait parlé, de la voix qui l'avait appelé... Ptath.

Non, cela était faux. La voix ne l'avait pas appelé Ptath. La voix avait dit : «Toi qui prétends être Ptath !» Il y avait là une subtile différence et Holroyd fronça le sourcil. Il demeura un instant immobile, réfléchissant à ce que Ptath avait vu sur la route et dans le temple. Tout son être se mit à trembler d'effroi. La terreur oppressait son esprit. Mais au cours des quelques secondes qui suivirent, un sursaut se produisit en lui et il prit conscience de sa double identité.

Quoi qu'il en fût, cela ne pouvait en rien altérer sa personne physique. Cela faisait partie de lui-même. Ou, plutôt, il faisait partie de cela, mais pour quelque raison il dominait sa pensée, sa personnalité, son... soi. Il commença à se sentir mieux. Ses muscles et tout son être se détendirent.

Le bruit d'une respiration lourde rompit le silence ténébreux dans lequel il était plongé. Et puis, il y eut un juron étouffé :

— Par Nushirvan ! Où est-ce que ça s'allume ? Ça doit être dans ce coin... Ah, voilà I

Une pâle lumière blanche tremblota, révélant ce dont Holroyd avait déjà meublé sa mémoire : c'était une petite pièce aux murs de béton nus et un sol de pierre unie. Pas exactement unie, puisque une pierre avait très nettement été poussée et posée de côté dans le coin proche de la porte. Elle découvrait l'entrée d'un tunnel que Holroyd, dans sa position prostrée, voyait à peine.

Lentement, avec difficulté, Holroyd tourna la tête vers la source de lumière. Un petit homme se tenait précisément sous le bâton lumineux et le contemplait. Le bonhomme était proprement vêtu d'un pantalon court et d'une chemise plissée. Dans son visage rond et jovial brillaient deux yeux vifs qu'il ferma à demi pour examiner Holroyd.

— Eh bien, vous n'avez pas l'air en forme, dit-il. J'ai comme l'impression que j'aurais dû venir plus tôt, mais je ne savais pas dans quelle cellule ils vous avaient fichu et alors j'ai attendu qu'ils viennent vous apporter à manger. Mais, ajouta-t-il avec une moue pensive, ils ne sont pas venus. C'est drôle. Enfin, passons. J'ai descendu par le tunnel un peu de soupe et ça ira comme ça. Je vous l'apporte tout de suite, ajouta-t-il en se penchant vers le trou.

La soupe était chaude. Cela remontait. C'était bon dans la bouche et cela faisait couler une douce chaleur dans tout le corps. Il se sentit mieux, le froid terrible le quittait et il eut l'impression d'être presque à l'aise. Tout en buvant la soupe, Holroyd écoutait le discours que lui tenait le petit homme.

— Mon nom, c'est Tar. Je représente tous les prisonniers du temple de Linn et je salue votre arrivée parmi nous. Naturellement, notre organisation d'ici est en rapport avec les résistants et nous trahir c'est signer son arrêt de mort. C'est là tout ce qu'il vous faut savoir. Nous sommes naturellement au courant de tout ce qui vous concerne, dit-il sur un ton bonhomme. Vous prétendez être Ptath. C'est une excellente tactique. C'est nouveau. Nul n'avait encore jamais pensé à cela. Peut-être les résistants pourront-ils vous aider si vous persistez dans cette voie. Mais il y a aussi le fermier qui vous a trouvé sur la route et qui a dit que vous souffriez d'amnésie.

L'effort qu'il devait faire pour ne pas avaler toute sa soupe d'un seul coup lui rendait la concentration d'esprit difficile. Pendant un long moment, il demeura incapable de comprendre, se contentant d'écouter. Mais il prit soudain conscience d'une étrange et terrible chose. Quelque chose à l'intérieur de lui-même, quelque chose entendait avec son esprit à lui chacun des mots que prononçait Tar, écoutait avec une attention aiguë, avec une lucide conscience, la signification de ce qui était dit. Il se passa un long moment de totale vacuité avant qu'il comprît que cette chose n'était autre que lui-même.

Holroyd sentait le froid monter du béton sur lequel il reposait. Le petit récipient de soupe claire réchauffait ses doigts. Et tout autour,

l'enserrant, il y avait les murs de l'humide, de la redoutable cellule dans le donjon. La conscience de ce qui l'entourait était maintenant plus vive qu'elle n'avait jamais été jusque-là, et cependant il y avait toujours sur cette conscience l'ombre portée de l'autre, de ce grand être qui, de quelque curieuse et déplaisante façon, était devenu partie intégrante et intime de sa propre personnalité. Il était deux en un et néanmoins ils étaient bien deux. Holroyd émit un grognement intérieur : ainsi, c'était cela, l'amnésie — se souvenir de l'autre soi. Il demeurait assis, réfléchissant intensément à ce problème qui le concernait, frappé par l'identité que l'autre soi avait proclamé être sienne, et par le souvenir de ce que celui-ci avait fait.

La princesse du temple avait dit qu'elle envoyait chercher quelqu'un qui se nommait la déesse Ineznia. Jusqu'en cet instant, ce dernier nom était demeuré dans les profondeurs de son esprit, comme un souvenir ordinaire. Mais maintenant, il s'y arrêta. Chercher qui ?

Il avait fini la soupe, mais il serrait le récipient dans ses doigts en raison de la chaleur qu'il diffusait. C'était la seule chaleur qu'il y eût en ces lieux. Dans sa tête, son esprit était comme un objet saisi par le gel. La déesse Ineznia ! Le titre résonnait dans son cerveau. Les ténèbres se dissipèrent un peu en lui. Finalement, une pensée prit forme, une pensée si aiguë qu'elle semblait percer son être comme une lame acérée. Il fallait qu'il sorte d'ici. Qui que fût Ptath, Peter Holroyd ne pouvait résoudre pareille situation. Il fallait qu'il sorte — à moins qu'il ne fût déjà trop tard.

Ses yeux s'ouvrirent tout grands à la pensée de cette éventualité. Une peur fiévreuse s'empara de lui. Tous muscles tendus, il fouilla du regard le visage du petit homme et sa voix retentit à ses propres oreilles comme une étrange musique :

— Combien de temps y a-t-il que je suis ici ?

C'est au moment précis où les mots sortaient de ses lèvres qu'il eut conscience d'avoir interrompu l'autre, et que Tar n'avait pas cessé de bavarder depuis son entrée. L'homme éclata, grimaçant :

— Mais c'est précisément ce que je suis en train de vous dire. Les histoires qui courent sur votre compte disent que vous avez une force herculéenne et cependant, après sept jours passés sans nourriture ni boisson, je vous trouve dans ce triste état, à moitié mort.

L'homme parlait encore, mais Holroyd n'écoutait plus. Sept jours, rêva-t-il. Ainsi, pendant sept jours, le dieu Ptath est demeuré là, sombrant peu à peu dans la folie, et finalement la tension avait été telle qu'il s'était évanoui dans sa dernière incarnation. Cependant, il lui paraissait impossible qu'un tel affaiblissement de son être se fût produit en sept jours.

Le temps que cela avait dû prendre devait être plus proche de sept ans ou de sept cents ans. Ptath, qui n'avait aucune notion du temps

local, gisant qu'il était dans des ténèbres sans durée, avait pu parcourir un espace de temps plus grand qu'au cours de la même période dans le monde qui l'entourait. C'était la seule explication possible d'un résultat aussi désastreux. Une fois de plus, la pensée de Holroyd disparut brutalement. Il était assis là, l'esprit vide, s'étonnant qu'il pût lui venir de pareilles idées. Quelle était donc la folie qui le possédait ? Sept cents ans en sept jours ! É passa sa langue sur ses lèvres sèches, reprit le cours de sa réflexion et consacra toute son attention à ces sept jours.

Combien faut-il de temps, dit-il à haute voix, à un... — son esprit du XXe siècle cessa un instant de fonctionner avant de prononcer le mot, puis il y parvint avec un nouvel effort —... screer volant pour faire l'aller et retour d'ici à Ptath ?

Les yeux brillants de Tar le considérèrent bizarrement.

— Vous êtes un drôle de gars, dit-il enfin. On a raconté des tas de choses à votre propos, disant que vous étiez en route pour Ptath. Mais cela prouve seulement que vous n'étiez déjà plus très bien dans votre assiette quand ils vous ont fourré ici.

Il secoua la tête et Holroyd eut le sentiment qu'on le brimait délibérément. Il se sentit l'envie de se jeter sur l'homme et de lui arracher de force la réponse qu'il lui fallait. Son esprit bouillait d'une colère sauvage et il se rendit compte que cette fureur surnaturelle ne pouvait appartenir au personnage de Holroyd.

Mais, reprit-il en tremblant, rassemblant toutes ses forces, est-ce que c'est long ? Combien de temps ça prendrait-il ?

Vous ne comprenez pas, répliqua l'homme. Votre question même est absurde. Nul screer n'a jamais accompli un vol direct d'ici à Ptath. C'est trop loin. Lorsque la princesse du temple fit le voyage, elle s'est envolée vers le nord, pour la cité maritime de Tamardee, et de là elle devait aller à Lapisar et jusqu'à la somptueuse Ghay, et ainsi de suite le long de la côte. En tout, ça prend deux mois. Et, poursuivit Tar, dites-vous bien qu'il s'agit d'oiseaux particulièrement rapides. On dit que certains des oiseaux de monte de la déesse, spécialement entraînés, peuvent aller d'une extrémité à l'autre de Gonwonlane sans escale en huit jours. D'ici à Ptath, cela ferait six jours. Mais, dites...

Holroyd soupira. Six jours aller, six jours retour. La déesse était au courant de sa présence depuis un jour plein maintenant. Dans cinq jours, elle serait là.

Il ne lui restait que cinq jours pour s'échapper du donjon du temple.

4. 200 MILLIONS D'ANNÉES DANS LE FUTUR

La brièveté du temps imparti n'était pas à première vue déprimante. Holroyd ne se sentait nullement pressé de se lever, ni même de réfléchir tandis qu'il attendait que Tar lui apportât encore de la soupe. Il se contentait de se demander d'où pouvait bien provenir cette soupe et les mets que Tar lui avait promis pour les repas ultérieurs avant de se glisser de nouveau dans le tunnel. Il en vint, en fin de compte, à une prise de conscience assez suffocante.

Une partie de lui-même ne se faisait pas de soucis le moins du monde. Elle attendait réellement l'arrivée de la déesse. C'était avec une froide attention qu'une force indomptée, n'ayant nullement conscience de se sentir de limites, attendait, acceptant les connaissances qui lui venaient de l'esprit de Holroyd tout comme elle avait précédemment admis sa propre identité et son propre projet.

C'était un sentiment puissant et à propos duquel il n'y avait absolument pas moyen de se tromper. Holroyd, assis sur la pierre froide, n'était assailli par aucun doute. Ptath, l'enfant-dieu de Gonwonlane, et Peter Holroyd habitaient le même corps et le dieu considérait tout bonnement Holroyd comme une partie de son être. Quel qu'il fût, Holroyd fut saisi d'un certain tremblement et eut un accès de rage :

— Espèce d'imbécile ! hurla-t-il, est-ce que tu te rends compte dans quel pétrin tu t'es fichu en laissant cette garce au joli minois te fourrer dans ce cul-de-basse-fosse ? Le dernier crétin n'aurait eu besoin que du premier coup d'œil sur toute cette engeance totalitaire de prince du temple, empereur du temple et toute leur satanée hiérarchie avec la déesse quelque part au sommet de la pyramide, pour comprendre que ton arrivée dans ce cirque était pure dynamite. Tu ne pouvais donc pas...

Il se tut. Sa voix résonnait sèchement, réfléchie par les parois de l'étroite cellule. Dans le silence qui suivit, Holroyd se dit avec lassitude qu'il ne servait à rien qu'un fou fît cet éclat, s'adressât à lui-même cet appel désespéré. Néanmoins, cela l'avait soulagé, il se sentait soudain plus conscient d'avoir la responsabilité de son corps,

de son esprit occupé à penser, des cordes vocales dont il devait conserver la maîtrise.

Quant à cette confiance divine native que Ptath avait en lui-même, elle ne pouvait être qu'utile en la circonstance. Dans les mauvais moments, ça ferait plutôt du bien de penser qu'il y avait une part de lui-même qui ne craignait rien, qui ne doutait jamais de soi et qui, au contraire, vivait avec l'absolue certitude de son droit sur toutes choses. En particulier, ça n'était pas si mal que de se sentir *intuable*.

Tar revint, apportant encore de la soupe et un énorme fruit vert du genre cédrat. C'était étonnamment juteux et sucré, et le goût en était délicieux. Holroyd n'avait jamais rien mangé de pareil. La saveur de ce fruit, la concrète réalité de son étrangeté firent jaillir dans sa cervelle une question qui n'avait pas encore pris naissance dans l'embryon de pensées abstraites et de souvenirs qu'il avait commencé de recouvrer. Où était Gonwonlane ? Où se trouvait le pays qui contenait des cités nommées Ptath et Tamardee et Lapisar et Ghay ? La somptueuse Ghay, avait dit Tar. Holroyd tentait de se l'imaginer et n'y parvenait point. Cela n'avait pas de signification pour lui, car la vision des splendeurs ainsi évoquées n'était pour lui rien d'autre qu'une version brouillée des cités qu'il avait pu voir sur la planète Terre en 1944, des villes avec des taudis, des rues sombres et une vie commerciale frénétique et harassante. Il prononça les mots à haute voix : «Gonwonlane, Ptath» — il y avait dans ces vocables un rythme intérieur, une étrange douceur musicale.

Le besoin d'en savoir davantage grandissait en lui. Où était située Gonwonlane ? Au summum de l'excitation, il se tourna pour le demander à Tar et constata qu'il était seul. La pierre avait repris sa place.

Pendant un autre laps de temps sans durée mesurable, Holroyd demeura une fois encore étendu sur le sol, et puis de nouveau la pierre bougea et Tar vint à lui. Il apportait d'autres fruits, du pain, un pain blanc mou tout frais. Holroyd se saisit des aliments précieux et familiers et des larmes obscurcirent son regard. Étonné d'abord par cette réaction, il en ressentit ensuite quelque honte. Mais celle-ci eut tôt fait de disparaître. Cela faisait du bien de savoir que, quel que fût l'endroit de l'univers où Gonwonlane se trouvât, la tradition ininterrompue du pain créait un lien entre cet empire et la Terre du XXe siècle. Il vit dans sa tête l'image de milliers de kilomètres de pain, de milliers d'années de pain s'étendant entre le passé et le futur, ce pain qui était à tout jamais le seul et maigre régime de vastes portions des peuples de la Terre. Il entrouvrit les lèvres, mais ce fut Tar qui parla.

— Je me demande ce que c'est que cette histoire d'amnésie, dit tranquillement le petit homme. Vous avez l'air de vous rétablir à vue

d'œil, mais comment ça va-t-il dans votre tête ? Si vous pouviez lire un peu, ce serait la meilleure façon de tout remettre en place.

— Lire ? répéta Holroyd.

Il éprouva un immense étonnement : il n'aurait jamais imaginé qu'il existât des livres à Gonwonlane.

— Bien sûr, regardez !

Tar tira une feuille pliée d'une poche intérieure de sa chemise et la lui tendit. Holroyd se saisit du papier soyeux un peu raide et ouvrit de grands yeux sur la suite de mots qui auraient pu provenir d'un manifeste communiste :

L'ATTAQUE D'ACCADISTRAN EST DE PREMIÈRE IMPORTANCE

La félonie du Zard d'Accadistran qui a utilisé les services des rebelles de Nushirvan pour enlever des Gonwonlaniens exige une réplique implacable. Le gouvernement de la déesse Ineznia sera contraint de lancer une attaque contre cette vipère lubrique.

Nous devons concentrer nos efforts et persuader chaque jour plus de gens de changer le texte de leurs prières, ces prières dont la totalité est créatrice du divin pouvoir de notre déesse. Le peuple doit...

— Parfait, vous pouvez lire ! s'écria le petit homme en arrachant le libelle des mains de Holroyd. Je vois cela rien qu'à la façon dont vous remuez les lèvres. Je vous apporte quelques livres en moins de deux.

Il se courba pour pénétrer dans le trou, ne fut plus qu'une tête et des épaules qui disparaissaient dans les profondeurs inconnues du tunnel. Il revint presque aussitôt, portant deux livres dont l'apparence était assez normale.

— Je viendrai les reprendre avant le déjeuner. Lisez donc là-dedans tout ce que vous pourrez avant de vous endormir. Je sais bien que, jusqu'ici, ils vous ont laissé crever de faim, mais enfin il ne faut pas courir de risques. Donnez-moi ces pelures.

Une minute plus tard, les doigts tremblants, Holroyd prit l'un des deux volumes pour l'examiner. Il commença par le feuilleter hâtivement.

Il avait une telle envie de tout découvrir d'un seul coup qu'il ne prenait que le temps de jeter deci, delà un œil émerveillé sur les illustrations et les pages imprimées. Car tout cela était véritablement imprimé, très nettement, à l'encre noire sur du papier blanc. Ce papier, certes, était assez raide, mais non pas grossier, et les pages étaient reliées avec quelque chose qui ressemblait fort à de la colle.

Les illustrations étaient toutes des photographies en couleurs ou alors c'étaient des dessins faits avec tellement de minutie dans le détail qu'on avait sur l'instant l'illusion absolue de voir une photographie. Et cette illusion demeurait tandis qu'il parcourait page après page, ne s'arrêtant par moments que pour examiner l'une des gravures avec plus d'attention.

L'ouvrage s'intitulait *Histoire de Gonwonlane depuis les Origines*. Bien décidé à lire, Holroyd revint à la première page du texte et commença :

Au commencement était l'Un Resplendissant, Ptath, dieu de la terre, de la mer et de l'espace, que toutes louanges lui soient adressées, que lui soient offertes des prières sans nombre, afin qu'il puisse revenir vers son peuple élu après ces millions d'années où il se mêle à la race vulgaire, noble sacrifice qu'il a accompli pour la gloire de son peuple et le développement de son esprit. O Diyan, ô Kolla et divin Rad !

Holroyd cilla en voyant ces mots, puis il les relut avec application, notant soigneusement la référence à des millions d'années. Puis un sourire lui vint graduellement. L'auteur était un petit peu trop bien-pensant pour qu'on ne se rendît pas rapidement compte que sa piété était superficielle. Le second paragraphe confirmait cette impression, car il commençait ainsi sans autre préambule :

La Terre est une très vieille planète, habitée par les hommes depuis fort longtemps. Ses mers et ses continents ont subi plusieurs changements à la suite de divers cataclysmes, dont le moindre n'est pas la disparition graduelle de l'ancienne Gonwonlane et la contraction également graduelle de ses masses continentales les plus considérables.

Holroyd lut le volume de la première à la dernière page sans lever les yeux, puis il prit le second ouvrage avec un intérêt accru.

Il s'intitulait *Histoire du Monde par les Cartes avec texte explicatif*. Les cartes montraient la Terre depuis les époques les plus reculées, mais les dessins fort habiles et fouillés des continents des temps reculés avaient une sorte d'irréalité en vertu de laquelle il lui était difficile de se passionner pour eux. Sur k fin, il ne s'agissait plus que de la Gonwonlane moderne. C'était une bande de terre fort longue et fort large qui s'étendait sur presque la moitié de l'hémisphère Sud, constituant un massif très arrondi vers le nord et se terminant en un point nettement à l'est de ce qui, d'après le texte, avait été, des centaines de millions d'années auparavant, «l'ancienne Asdralia».

Gonwonlane avait onze mille kanbs de long, cinq mille kanbs dans sa plus grande largeur, et elle était bordée au nord-ouest par l'isthme montagneux de Nushirvan, qui avait lui-même une surface de plusieurs milliers de kanbs carrés. Faisant posément un petit calcul mental, Holroyd parvint à estimer qu'un kanb représentait environ deux kilomètres. Puis il retourna à son étude, les yeux littéralement rivés sur les pages.

La Terre située au nord de l'isthme de Nushirvan, où s'étaient autrefois trouvés la grande Amériga et le continent de l'ancien Breton, se nommait Accadistran. Une série de grands lacs marquait seule l'emplacement qui avait été celui de l'océan Atlantique. L'étendue d'eau qui séparait Gonwonlane d'Accadistran se nommait la mer de

Teths. La population de Gonwonlane s'élevait à cinquante-quatre milliards d'individus, celle d'Accadistran était de dix-neuf milliards et celle de l'État rebelle de Nushirvan de cinq milliards. Géologiquement parlant, Nushirvan était le territoire le plus récent de la planète, puisque sa surrection hors des mers ne remontait qu'à trente millions d'années.

Holroyd parvint à situer la ville temple de Linn : elle se trouvait à l'extrême est de la grande masse continentale du Sud. La cité de Ptath se situait, elle, à quatre-vingt mille trois cents kanbs de Linn, vers le nord-ouest, direction dans laquelle on lui avait dit que les screers devaient voler. La puissante cité de Ptath était située sur le golfe de la Grande Falaise de la mer de Teths, à environ douze cents kanbs du point le plus proche de Nushirvan.

Plus il avançait, plus ce qu'il apprenait était étonnant. Holroyd se leva et se mit à marcher de long en large, le livre à la main, littéralement fasciné. Il relut certaines parties de l'histoire qui parlaient d'un empire dirigé par une déesse et si vaste que le tableau lui en paraissait stupéfiant. Mais lentement, la conviction se formait dans son esprit que pas un seul des soldats qui avaient participé avec lui en 1944 à la destruction de l'Allemagne, n'aurait pu garder sa tête sur ses deux épaules en face d'une pareille situation.

Il était mort. N'était sa résurrection dans le corps d'un dieu, il serait à l'heure actuelle un amas d'ossements dans les débris d'un char sur un champ de bataille oublié depuis si longtemps que le sol de celui-ci, le souvenir de son paysage et la seule idée de son existence constituaient un conte étrange et invraisemblable.

Un bruit vint interrompre le cours rapide de ses pensées. C'était la pierre qui tournait. Avec souplesse, en se tortillant, Holroyd se dirigea vers l'endroit, se pencha et ôta la pierre sans effort. Il se sentait de sang-froid et lucide. Il avait un plan aussi simple que direct.

La tête de Tar apparut dans l'ouverture.

Merci, souffla-t-il. Remuer ces énormes dalles tout le temps, ça m'épuise. J'ai apporté votre petit déjeuner.

Vous avez apporté mon quoi ? s'écria Holroyd, qui d'un coup oubliait son projet et sentait sa concentration de pensée se diluer. Ainsi donc, il n'avait pas dormi ! Il avait lu toute la nuit sans même penser à dormir. Il poussa un soupir. La raison en était évidente : les dieux ne dorment pas. Ou, tout au moins, ils n'ont pas besoin de dormir. Peut-être pourrait-il dormir s'il le voulait. Il s'aperçut que Tar l'examinait avec surprise.

— Que se passe-t-il ? demanda le petit homme.

Oh ! rien, dit Holroyd en secouant la tête. Je ne croyais pas avoir dormi si longtemps.

C'est bon signe, grimaça Tar. Vous me paraissez en meilleure

forme. Je vous apporte votre petit déjeuner tout de suite, après quoi nous parlerons.

— Avec plaisir, dit Holroyd.

Tar, déjà engagé dans le tunnel, se figea sur place et ferma à demi les yeux en examinant Holroyd.

Pour un homme qui était à moitié mort hier, dit-il, vous me semblez prendre un bien vif intérêt à la vie. Qu'avez-vous en tête ?

Je vous le dirai quand j'aurai mangé, répliqua prudemment Holroyd. C'est en rapport avec quelque chose que vous m'avez dit.

Il n'est qu'une chose dont j'aie parlé, dit Tar avec un calme surprenant, et qui puisse intéresser un homme qui se trouve dans une situation comme la vôtre : je vous ai dit que les résistants pourraient vous trouver utile puisque vous prétendez être Ptath. C'est bien de cela qu'il s'agit, n'est-ce pas ?

Holroyd garda le silence. Il n'imaginait pas chez ce petit bonhomme rondouillard un esprit aussi prompt, mais la froideur avec laquelle il avait prononcé ces paroles le choqua. Pour la première fois, il se demanda pourquoi Tar était en prison, il se dit qu'il fallait y aller prudemment, car cet homme était le seul contact qu'il eût avec l'extérieur.

— Et alors ? dit-il. Tar haussa les épaules.

— Je suis désolé, dit-il, d'avoir d'abord parlé de cela. Maintenant, ça ne tient plus. Ils ne sont pas intéressés. Ils ne voient pas comment ils pourraient pratiquement vous utiliser, d'autant qu'il vous serait un peu trop facile de disparaître. Vous voyez que je suis franc.

— Mais ils pourraient me libérer, n'est-ce pas ? Le petit homme sursauta, comme s'il avait senti toute la volonté qui se cachait derrière ces paroles tranquillement prononcées et il étudia Holroyd en détail. Il hocha finalement la tête, l'air satisfait.

— Parfait, dit Holroyd. Dites-leur qu'ils peuvent venir me chercher dès cette nuit.

Tar éclata d'un rire qui s'éteignit aussitôt, ce qui fit paraître le silence encore plus profond qu'auparavant. Il émergea du trou et s'avança vers Holroyd l'air menaçant, les yeux mi-clos, les lèvres serrées. Il se planta devant lui comme un petit animal prêt à se jeter dans la bagarre. Il dit méchamment :

— Voilà une charmante façon de parler pour un homme à qui notre organisation vient de sauver la vie.

Les mots frappaient juste, mais Holroyd avait la conviction que leur sens moral n'avait pas lieu de s'appliquer ici. Les choses étaient bien différentes. Ptath, le trois fois grandissime, transcendait toutes les limites de l'éthique.

— Écoute-moi bien, dit-il avec vivacité. Je puis t'assurer que les chefs rebelles ont rejeté cette éventualité aveuglément, sans connaître

ni mon caractère ni ma personnalité. En raison de celle-ci, je te dis que leur décision a été prise mal à propos, ils manquent d'imagination. Il en résulte que cette décision est nulle et non avenue.

Il respira profondément et poursuivit très vite :

— Dis-leur que je suis prêt à jouer le rôle de Ptath dans toutes ses conséquences et que s'ils sont assez forts pour s'emparer de ce temple, j'y établirai mon quartier général. Dis-leur qu'on n'aura jamais vu une armée gonfler ses effectifs aussi rapidement que celle qui se réunira autour de moi. Les soldats qu'on enverra pour m'attaquer viendront se joindre à moi. J'en sais assez pour mettre dans ma poche tout le monde, y compris...

Il se tut. Il allait dire «y compris la déesse», mais c'eût été une déclaration trop ambitieuse pour avoir du poids. Il préféra :

... Y compris les gens de la plus haute intelligence.

Ce sont d'assez belles paroles, répliqua froidement Tar, de la part d'un homme qui se trouve enfermé dans un donjon.

— J'étais malade, dit Holroyd. Très malade.

— Bien, acquiesça Tar, le sourcil froncé, je vais entrer en contact avec eux. Cela prendra au moins une semaine.

Holroyd secoua la tête. La perspective d'une hostilité directe entre lui et Tar n'était pas pour l'enchanter, mais il n'y avait pas moyen d'ignorer l'essentiel de la situation. Alors qu'il avait devant lui plusieurs jours pour agir, c'eût été folie que de laisser trop peu de temps entre son évasion et l'arrivée de la déesse.

Elle allait venir. Il en était certain. Elle allait arriver par le moyen de transport le plus rapide qui fût à sa disposition.

Ce soir, dit-il. Il faut que ce soit ce soir. Il jeta un coup d'œil sur le tunnel.

Puis-je m'échapper par là ?

Il n'y eut pas de réponse. Tar se glissait dans le trou. Comme il disparaissait, Holroyd se pencha et examina l'arrière de la dalle, puis u se redressa avec un pâle sourire. Un instant plus tard, Tar revint, lui tendant des fruits, un verre de liquide et du pain.

— Aidez-moi à replacer la pierre, dit-il calmement, et je vais voir si je puis faire quelque chose pour vous.

Le sourire disparut sur le visage de Holroyd.

— Désolé, fit-il très posément, mais je viens de remarquer qu'il y avait des entailles dans cette dalle et qu'elles permettent de la fixer de l'intérieur du tunnel. Je pense donc qu'il est plus sûr pour moi qu'elle ne soit pas remise en place.

Il ne reçut pas de réponse. Tar lui jeta seulement un regard rusé qui en disait long, puis il disparut. Il revint pourtant. Oui, chose surprenante, il revint avec des provisions pour le dîner. Mais il ignora les protestations d'amitié de Holroyd, y répondant par un silence

étudié qui ne laissait plus à celui-ci de recours que dans l'action.

5. LES SECRETS D'UN TEMPLE

Le tunnel était un boyau où les passages d'ombre succédaient aux endroits éclairés. De petits bâtons lumineux formaient des protubérances au plafond, si bas que Holroyd devait marcher presque complètement courbé. De temps à autre s'ouvrait le trou de venelles plus étroites encore, à peine assez larges pour un homme, et qu'il ignora. Cela ne lui servirait de rien d'aller se perdre dans un labyrinthe de voies secondaires. La seule chose qu'il eût à faire était de demeurer sur la voie principale.

Avec curiosité, il examina le premier bâton lumineux. Tout comme les autres, il était fait de bois. Froid au toucher, il s'éteignait quand on tirait dessus, comme si on eût tourné le commutateur. Il était attaché au plafond par une charnière de bois, mais la lumière ne revenait pas tant que le bâton était directement en contact avec le béton. L'électricité devait venir du sol.

Holroyd allait avancer quand il remarqua l'écriteau qui pendait du plafond et sur lequel il y avait l'inscription suivante :

Cellule 17

Occupant : Amnésique

Remarques : néant

Sous la lumière suivante, il y avait une autre pancarte : *Cellule 16... Nom : Nrad... A frappé un soldat du temple.* Holroyd fit une grimace devant cette inscription laconique. La faute commise par ce Nrad était de celles qu'il pouvait apprécier à leur juste valeur.

A la fin de la ligne des lumières, dans l'obscurité qui baignait la cellule n° 1, s'ouvrait un escalier étroit et raide. Holroyd le grimpa et traversa des corridors faiblement éclairés, mais sans regarder ce qui se passait autour de lui. Une seule chose en effet l'absorbait : le fait de se trouver lui-même dans le monde souterrain étendu sous un temple qui se dressait fièrement dans le ciel d'une Terre vieillie de deux cents millions d'années depuis le jour de sa naissance à lui. Ce laps de temps, sans aucune signification intime, lui était plus étranger que la mort elle-même. C'était amusant de constater à quel point les choses passées n'avaient plus aucun sens. Seule existait pour lui cette montée

d'un escalier secret, dans la pénombre, cette ascension — dixième, onzième, douzième niveau.

Ayant atteint le douzième et dernier, il cherchait avec application l'issue qui le conduirait au toit. Ne la trouvant pas, il s'avança allègrement dans le couloir et le suivit. Le plafond ici était assez haut pour qu'il pût marcher sans se courber, mais là aussi il y avait des tunnels latéraux qu'il ignora de la même façon que les précédents, s'accrochant à l'idée qu'il ne pouvait se perdre à condition d'aller toujours droit devant lui. Ici encore, il y avait des pancartes sous chaque lumière. Sous la première, il put lire :

Sadra, fille de cuisine, pro rebelle, un de ses amants est le bavard sergent de la garde Gan. Nourrir par le guichet. Défense d'entrer.

Cette inscription devait se révéler typique de l'étage, car il rencontra plusieurs panneaux identiques. Ici, la plupart des cellules étaient occupées par des femmes de quelque condition que ce soit. La plupart avaient des amants et étaient des agents de rebelles et, dans toutes les cellules où Holroyd risqua un œil, les prisonnières dormaient profondément.

Le onzième niveau était affecté au personnel masculin. Tous aussi dormaient. Sans faire de bruit, Holroyd redescendit silencieusement et explora les lieux. Les zos occupaient le huitième et les fezos le septième. Les robes sombres qui pendaient sur des chaises et au pied des lits les identifiaient : prêtres et prêtresses ! Au quatrième, se trouvaient les appartements du prince du temple et, ajoutait le panneau indicateur, «de sa fille Giya, princesse du temple».

Ambitieuse Giya, pensait Holroyd avec fureur, rusée et trompeuse Giya, femme à la pensée rapide et avide de pouvoir. Serrant les dents, il jeta un coup d'œil par le guichet qui se trouvait à l'extrémité de l'appartement de celle-ci. Il lui fallut un moment pour avoir une vue d'ensemble. Au premier plan de son étroit champ de vision, il y avait une grande pièce avec des tapis de haute laine, des meubles, des chaises, des tables. Au second plan s'ouvrait la porte d'une chambre et c'était là que le spectacle commençait véritablement à être intéressant.

Par l'ouverture de la porte, on apercevait le bord d'un lit et une longue table étroite et brillante sur laquelle se trouvait un miroir. Sur une chaise, à côté de la table, à angle droit par rapport à la porte, était assise la princesse du temple. Ses lèvres remuaient. Holroyd colla l'oreille sur l'orifice. Des mots sans forme précise parvenaient jusqu'à lui, constituant un ensemble sonore mélodieux quoique inintelligible. Après avoir écouté pendant quelques minutes, il retira son oreille. A qui que ce fût qu'elle parlât, cela ne pouvait avoir pour lui plus d'importance que de trouver une issue lui permettant d'atteindre les screers et de s'envoler comme il le lui fallait faire dans la nuit calme de l'est de Gonwonlane.

Pendant un certain temps qu'il ne pouvait mesurer, il alla de-ci, de-là dans les couloirs, sans oser s'aventurer trop loin du passage central. Il y avait bien maintenant deux heures qu'il se trouvait au quatrième — et la princesse du temple parlait toujours. Saisi par la curiosité, Holroyd se fraya un chemin dans le corridor latéral qui menait en direction de sa chambre. Il la considéra avec étonnement. Elle était seule. Ses lèvres remuaient, articulaient, et sa voix, lorsqu'il appuya son oreille contre la petite ouverture à travers laquelle il venait de la regarder, sa voix lui parvint claire et distincte : «... Que ses minutes soient des jours, faites que ses heures soient des années, et ses jours des siècles. Puisse-t-il connaître un temps infini alors qu'il gît là-bas dans l'obscurité... Que ses minutes soient des jours... ses heures... années...»

Elle reprenait sans cesse les mêmes mots, comme une antienne, et Holroyd tout aussitôt pensa qu'il s'agissait d'une prière, d'une de ces suites de mots sans signification qu'on répète sans fin afin de placer l'esprit dans une certaine ambiance.

Et puis cette première impression disparut. Tout à coup, Holroyd se sentit devenir fou, submergé par un sentiment d'horreur, car il venait de comprendre tout ce que cela signifiait et cela lui pénétrait dans la chair comme de l'acier. Que disait-elle ? *Que disait-elle ?* «Que ses jours soient des siècles.» Eh bien, n'est-ce pas ce qu'ils venaient d'être... pour Ptath ?

Holroyd se rendit compte trop tard que la paralysie momentanée de son esprit humain avait en un instant remis le contrôle de son corps à un être que ne pouvaient assaillir ni la peur ni le doute. Lorsqu'il s'aperçut que ses mains ouvraient l'entrée secrète de la pièce, il était déjà trop tard. Compromis pour compromis, il fit quelques pas dans la pièce. Sans doute non sans quelque bruit, car la jeune femme se leva et se retourna avec une souplesse féline, portée en avant par un mouvement d'inhumaine violence.

Elle avait une étrange allure, pensa Holroyd. Il n'avait pas vraiment examiné son corps par le guichet. Mais alors, il ne se doutait pas. Il était difficile de s'imaginer à quel moment la transformation avait eu lieu. Ce devait être sur la route, une sorte d'accord né de la pensée qu'elle, princesse du temple, venait de reconnaître le dieu Ptath. L'éclair de cette reconnaissance devait avoir parcouru d'un coup huit mille trois cents kanbs pour parvenir jusqu'à la lointaine cité de Ptath et instantanément l'esprit de la déesse avait possédé le corps de la princesse. Comment cela s'était-il produit, c'était pour l'instant une chose inexplicable.

Mais cela n'avait pas d'importance. Il avait trahi Tar et le secret des passages dissimulés, et il se sentit pris de fureur à l'encontre de la force indomptable qui se trouvait en lui et qui utilisait sa

compréhension et son savoir avec un tel mépris du danger et des conséquences possibles. Son inutile colère ne dura guère.

Il y avait là devant lui la déesse Ineznia.

Elle était là, fort différente du souvenir que Ptath en avait gardé au fond de sa mémoire. Holroyd s'était imaginé que Ptath ne devait être qu'un dieu vulgaire succombant aux charmes délibérément déployés de la première femme qui lui sourirait. Il aurait dû savoir pourtant que Ptath ne pouvait se laisser impressionner facilement par un être humain, mais en même temps il ne pouvait non plus bien saisir les qualités spéciales de ceux qui étaient capables d'émouvoir son esprit indompté.

La jeune femme était littéralement flamboyante de vie. Il n'y avait donc rien d'étonnant à ce que le prince du temple ait marqué une certaine surprise quand il avait constaté la transformation de sa fille. Ses yeux étaient comme des lacs rougeoyants et la même aura flamboyante émanait de tout son corps. Seule sa voix, lorsqu'elle retentit, parut douce, quoiqu'on pût y sentir une vive avidité, une étrange passion et un orgueil qui, pour l'instant, n'était guère en rapport avec la situation.

— Peter Holroyd, dit-elle. Oh ! Ptath, c'est un grand moment dans nos vies. Ne sois pas alarmé du fait que je connaisse ton identité. Sache seulement que j'ai goûté à la victoire. J'ai gagné la première manche, non la plus dangereuse, dans la guerre au cours de laquelle la déesse Ineznia est bien décidée à te détruire. C'est elle qui t'a ramené de force à Gonwonlane depuis l'univers parallèle où tu te trouvais et ce, avant la date que tu avais normalement choisie pour revenir. Ayant perdu tout savoir et toute puissance, tu devais ne plus être qu'une chose en son pouvoir au palais de la citadelle et là être détruit.

Holroyd remua les lèvres, pour marquer son étonnement et les referma tout aussitôt, car la voix de la femme s'était faite soudain très forte et vibrait comme une plaque d'acier :

— Attends, ne parle pas !

Cette fois-ci, se dit-il, ce n'est *plus* la déesse qui parle. C'était la femme qui réapparaissait, et la voix se faisait pressante : — Mais j'ai contrecarré tous les plans initiaux qu'elle avait faits. Utilisant le reste de mes divins pouvoirs, que j'ai économisés et dont elle ignore la permanence, c'est moi qui t'ai fait venir en ce lieu extrême de Gonwonlane, c'est moi qui me suis introduite dans le corps de la princesse du temple et qui ai placé ton esprit réduit à l'élémental sous une constante pression mentale destinée à faire remonter à la surface la personnalité complète de ta dernière incarnation humaine. Cette tentative a été couronnée de succès. C'est ainsi, Peter Holroyd (et sa voix était comme un carillon), que commence ton combat pour la vie. Agis comme tu agirais si tu te trouvais en territoire ennemi. Sois d'une

méfiance à toute épreuve, mais sache t'en tenir à tout ce que tu as décidé de faire, et dans les moments difficiles, fie-toi à ton être immortel. Voilà ce que tu dois faire : tu dois conquérir Nushirvan et tous les moyens pour cela te seront bons. Penses-y tandis que tu voleras vers Ptath cette nuit. Il faudra peu de temps à ton esprit pour saisir toute l'importance de cette attaque. Pour le moment, ajouta-t-elle avec un étrange et triste sourire, c'est tout ce que je puis te dire. Sauf ceci, que mes lèvres sont scellées par le même charme qui retient mon corps prisonnier dans le donjon de la citadelle depuis des temps immémoriaux. Ptath — Peter Holroyd —, ta seconde femme, que tu as depuis longtemps oubliée, L'onee, essaiera de faire l'impossible pour toi, mais pour l'instant, agis vite. Descends les marches de ce perron et traverse rapidement la cour qui mène jusqu'aux hangars des screers et...

Sa voix faiblit. Ses yeux s'agrandirent, puis se fermèrent, tandis qu'elle s'affaissait sur l'épaule de Holroyd. Celui-ci se tourna à demi lorsque la flèche partie de l'arc de Tar frôla sa tête et s'enfonça dans le sein gauche de la jeune femme. Pendant un moment, elle demeura toute raide, puis elle adressa un sourire à Holroyd, un tendre sourire plein d'espoir. Holroyd la retint comme elle s'écroulait et l'entendit murmurer :

— Il valait mieux que ce corps meure. Il se serait souvenu de trop de choses. Bonne chance !

Derrière lui, Tar criait :

— Dépêche-toi, prends ces vêtements. Nous partons immédiatement.

Il y eut au loin d'autres cris qui le galvanisèrent.

Tout en courant, il pensait à elle, à cette jeune femme assez ronde et dont la vie s'était éteinte et qui maintenant reposait sur l'épais tapis. Ce souvenir demeura clair et aigu jusqu'au moment où on le poussa sur le dos d'un screer. Il vit à peine celui qui l'aidait. Bientôt, toute son attention fut occupée par le battement des ailes de l'oiseau qui était comme celui d'un moulin, le sifflement du vent dans la nuit nuageuse. Et puis...

Et puis, il y eut un cri déchirant proféré par le conducteur du screer que montait Holroyd :

— Ils m'ont eu !

L'homme parut se rejeter de lui-même en arrière sur le dos de l'oiseau. Lorsque, dans l'obscurité, Holroyd tendit le bras vers l'endroit où s'était trouvé son compagnon, il n'y avait plus rien qu'une selle vide. D'en bas, une faible plainte montait dans la nuit.

Il était seul, sur un screer qui allait sans contrôle de sa part, dans un monde étrange et fantastique.

6. VOL DANS LA NUIT

La lune sortit de derrière un gigantesque nuage. C'était un énorme globe lunaire, d'une grandeur telle que Holroyd n'en avait jamais vu. Il semblait très proche, comme si la Terre et sa brillante sœur argentée se fussent rapprochées depuis le lointain XXe siècle. Dans le ciel, elle avait l'air d'avoir trois mètres de diamètre et elle illuminait la nuit. C'est à sa lumière que Holroyd put jeter un dernier regard sur Linn.

La ville monastique était baignée de cette lumière. Le temple lui-même se dressait blanc et pur et on eût dit un phare projetant la sienne propre. Autour de lui s'étendaient les arbres du parc étrange et sombre. Le premier cercle de maisons commençait juste à l'extrémité du parc. Peu à peu, ce paysage disparaissait dans le lointain. La ville devenait une forme brumeuse au milieu de terres si vastes. Et c'est là ce qui s'imprima le plus dans l'esprit de Holroyd : la petitesse de la ville dans l'immensité du territoire.

Son esprit abandonna l'image de la ville pour se reporter sur cette femme qu'il avait abandonnée quelques instants plus tôt. Il en éprouvait de la tristesse et une grande mélancolie. Il prit alors conscience qu'il avait fait un grand effort sur lui-même depuis ce moment pour chasser de sa mémoire l'image d'un corps tombant à terre sous ses yeux dans la nuit. Cela l'avait atteint plus qu'il ne voulait l'admettre. Il avait souvent assisté à la mort d'un compagnon comme à celle d'un ennemi, mais toujours dans le cas d'un ami il avait pu se dire qu'il n'était pas personnellement responsable de cette mort et quant à l'ennemi, que le diable l'emporte !

Mais là, il s'agissait d'un ami, ou plutôt d'une amie inconnue. Et plus que d'une amie, de quelqu'un qui était venu à son secours et qui y avait laissé la vie. Un corps de plus, pensa Holroyd, un corps de plus qui recherchera sa traditionnelle et terrible union avec la terre mère. Combien d'hommes depuis deux cents millions d'années étaient-ils ainsi, contre leur gré, tombés de toute leur hauteur pour être livrés à la terre de façon révoltante ?

Et cette pensée gémissait dans le vent violent, se glissait dans la nuit sans fin où battaient les ailes charnues du screer.

— Bon sang, qui donc es-tu, Ptath, toi qui prétends faire tenir sept cents années - en une seule nuit ? s'écria-t-il.

Holroyd pensa qu'il aurait dû commencer à faire jour puisqu'il lui semblait que les habitants du temple dormaient depuis un certain nombre d'heures et que ça faisait aussi un certain nombre d'heures que lui-même se trouvait sur le dos de cet oiseau en guise d'avion. Et pourtant, il faisait toujours nuit. Décidément, il y avait quelque chose qui ne tournait pas rond, pas rond du tout dans cet incroyable vol à travers une obscurité sans fin.

Et dans cette obscurité, Holroyd, mal à l'aise, s'agita sur sa selle. L'onee — peu importait qui elle était exactement, qui elle avait été — avait dit qu'elle l'aiderait encore. Cette nuit continuelle faisait-elle curieusement partie de sa façon de lui venir en aide ? Cela semblait peu probable. Elle lui avait dit aussi qu'il devait se rendre sur le front de Nushirvan pour attaquer et détruire l'État rebelle. Holroyd s'arrêta un instant sur cette pensée, se sentant en pleine confusion. Comment lui tout seul pouvait-il attaquer Nushirvan et sa population de cinq milliards d'hommes, Nushirvan que défendaient des chaînes de montagnes et qui possédait une armée puissante et habile ? Il eut un rire moqueur et ce rire sec fut arraché de ses lèvres par le vent et se perdit dans la nuit. Mais la pensée demeura et, au bout d'un moment, il comprit enfin ce qu'elle avait voulu dire par là et pourquoi il n'y avait là rien qui fût impossible.

Au cours des âges, il y a toujours eu des hommes à la volonté de fer, à la personnalité supérieure qui commandent, qui prennent les décisions à partir desquelles les masses de leur temps bâtissent leur existence. Tout simplement, le demi-dieu Holroyd-Ptath devait partir pour le front de Nushirvan, y prendre la tête des armées et se rendre maître de la région avant que la déesse Ineznia ait rien appris de ce qui se passait.

Holroyd respira profondément. Il lui faudrait naturellement entrer en contact avec les groupes rebelles. Il lui faudrait aussi découvrir ce qui se cachait derrière les phrases du manifeste que lui avait montré Tar et qui déclaraient que les prières étaient la source du pouvoir divin de la déesse. Parce que si cela était vrai, une autre question se posait alors automatiquement : d'où Ptath tirait-il lui-même son pouvoir divin ?

D'un seul coup, il perçut la gravité de la situation dans laquelle il se trouvait. Une vive excitation naquit en lui. «Un esprit de 1944, pensa-t-il avec émotion, domine en ce moment le corps du dieu de Gonwonlane.» Il fut soudain conscient de tout ce que cela avait d'extraordinaire et tout son être fut agité de pensées fantastiques, tandis que l'étrange nuit s'allongeait encore devant lui.

L'aube apparut, d'une tropicale vivacité. Le soleil s'était levé à l'horizon derrière lui et sa lumière écrasait les villages, les fermes et les forêts dont l'ensemble avait l'apparence de la jungle. C'était une

terre immense, verte, luxuriante.

Très au nord miroitait une mer de couleur vive et à quelque distance se dressait une cité, mais si loin de lui que, par moments, les brouillards de l'aube la cachaient à ses yeux. Il semblait bien qu'il y eût au-delà une formidable falaise. Une falaise qui s'élevait haut dans le ciel. Une falaise ? Holroyd fronça le sourcil. Ptath était la cité de la grande falaise et il n'était pas possible qu'un screer eût accompli en une seule nuit un vol de sept jours. C'est cette idée d'impossibilité qui permit à Holroyd de comprendre mieux encore : le sens de cette nuit sans fin. Quelqu'un le tirait vers Ptath. Était-ce L'onee ?

Soudain, il se rendit compte qu'il n'avait même pas à se demander s'il devait courir le risque. Il fallait qu'il fasse atterrir sa monture. Ici. Maintenant. A cette minute précise. C'était comme un sentiment d'obligation qu'il éprouvait. L'instant d'après, comme un oiseau de proie piquant sur sa victime, le screer plongea droit vers l'orée de la jungle.

Le pays, sous eux, semblait inhabité. Au dernier moment, Holroyd aperçut une petite maison à toit rouge cachée au milieu d'un bouquet de palmiers et tout aussitôt l'énorme oiseau rasa la ligne des arbres de la jungle pour atterrir dans une clairière où il courut un moment de toute la vitesse de ses pattes, battant follement des ailes. Au dernier bond qu'il fit avant de s'arrêter, Holroyd aperçut pour la première fois des touffes de plumes sur son cou osseux dont la peau ressemblait à du cuir. Cette vue le frappa vivement et le fit s'étonner à la pensée de l'ancêtre du screer au XXe siècle. Mais la chair et l'ossature de l'animal étaient vraiment très particulières et l'étude de sa structure physiologique eût demandé une investigation scientifique prolongée qu'il ne lui appartenait guère de faire, n'ayant jamais su distinguer à vue d'oeil plus d'une douzaine d'espèces d'oiseaux. Le son d'une voix cristalline interrompit sa rêverie.

— Vous feriez bien de descendre, Peter Holroyd-Ptath.

Holroyd se retourna sur sa selle. Une jeune fille se tenait à l'orée d'un sentier, à dix mètres de lui. Ses yeux exprimaient une force tranquille, mais son visage olivâtre était triste. Elle semblait cependant avoir un tempérament de feu.

— Faites vite ! dit la voix de cette nouvelle L'onee. Les screers ne restent pas longtemps sur une piste inaccoutumée. Et faites attention de ne pas passer devant lui, car il vous mordrait au visage sans hésitation. Et puis, ajouta-t-elle, toujours pressante, nous avons à parler vous et moi, Ptath. Nous n'avons qu'une heure devant nous, donc pas de temps à perdre.

Holroyd se laissa glisser à terre, fort embarrassé. L'origine de cette impression lui parut d'abord mystérieuse, mais il comprit vite que cet embarras naissait de sa difficulté à trouver normal que cette jeune fille

vî en lui Ptath à l'exclusion de son autre moi, ce Holroyd qui dominait le corps de Ptath depuis des heures. Domination si totale qu'il ne faisait aucune différence entre les deux. Ptath était Holroyd. C'était un Holroyd, sans doute, qui était trop sûr de lui dans la réalité nouvelle qui l'entourait ; un Holroyd qui aurait pu, à l'heure actuelle, se trouver sur le chemin de l'équivalent gonwonlanien d'un asile psychiatrique, s'il eût été dans son corps à lui. Mais cela mis à part, la fusion de l'homme et du dieu dans un même corps humain était si complète que le souvenir même de ce dieu avait pour lui la saveur d'un rêve. C'était cette domination de l'identité Holroyd qui le rendait confus devant la conviction intime de la jeune femme, tandis qu'il s'avavançait lentement vers elle.

Elle était toujours à la même place, ses yeux sombres jetaient des éclairs et sa chevelure brune tombait en désordre dans son dos, ce qui ne lui donnait pas une coiffure soignée. Sa beauté saine était celle d'une fille de la campagne. Son corps bien proportionné respirait la jeunesse. Holroyd se rendit compte qu'elle le regardait l'examiner avec, sur les lèvres, un énigmatique et léger sourire.

— Ne faites pas attention à cette forme physique provisoire, Holroyd, dit-elle au bout d'un moment. C'est celle d'une jeune paysanne nommée Moora qui vit avec son père et sa mère à un quart de kanb d'ici.

Ne pas lui prêter attention était plus facile à dire qu'à faire, car elle éclatait de vie. Lorsqu'elle se tourna pour le précéder dans le sentier, son mouvement dégagea tant de grâce naturelle, une telle aisance, que Holroyd en demeura cloué sur place, fasciné. Il eût cependant tôt fait de la rejoindre et, pendant quelques minutes, ils marchèrent sans parler.

— Où allons-nous ? dit-il enfin et que va-t-on faire du screer ?

Elle ne répondit pas. Ils étaient maintenant au cœur de la forêt. Des lianes pendaient des arbres. Les frondaisons étaient si denses au-dessus de leur tête que les chauds rayons du soleil du matin perçaient à peine leur ombre. C'était un monde de silence et qui semblait croître à l'écart de la lumière du jour.

Comment ai-je pu, dit Holroyd, atteindre la cité de Ptath en une seule nuit de vol ?

Laissez vos questions de côté pour l'instant, répondit-elle. Quant au screer, vous n'en avez plus besoin.

Ils marchaient. Holroyd songeait encore à l'inconcevable brièveté de la nuit qui venait de s'écouler. Son sentiment d'être en danger s'accrut. Chaque nouvelle minute, lui semblait-il, l'exposait à quelque titanesque attaque surprise. N'avait-il pas déjà tâté du cachot en un donjon fortifié, pour avoir suivi sans méfiance une femme charmeuse ?

— Dites...

Holroyd se tut. L'étroit sentier s'élargissait. Une clairière s'étendait devant eux et, sur sa droite, Holroyd retrouva la petite maison qu'il avait vue du ciel. Il n'y avait aucun signe de vie dans l'édifice et le plus grand calme régnait partout.

La maison, assez jolie, n'avait qu'un rez-de-chaussée fait de rondins et donnait l'impression tournoyaient dans sa tête, le sens de chaque syllabe était aussi distinct qu'une syllabe imprimée dans un livre. La pensée lui revint qu'aucun soldat du blitz sur Berlin n'aurait pu se perdre dans pareille situation.

— Dites-moi donc, s'entendit-il dire, voulez-vous me faire entendre par là que c'est pour vous une activité tout ordinaire et presque quotidienne que de prendre possession du corps d'autres femmes de telle sorte que...

Il ne put poursuivre. Il vit que la jeune femme le considérait avec une moue désappointée.

— Oh ! Ptath, dit-elle sur un ton de reproche, c'est vous qui avez changé si maintenant vous vous mettez à trouver quelque mal dans ce que nous faisons couramment autrefois. C'était vous alors qui ordonniez et je ne faisais que me conformer à vos désirs. C'est à vos volontés, et à elles seules, que je me suis toujours soumise.

Il ne pouvait rien répondre à cela. La justesse du reproche était révélatrice, moins encore cependant que l'absence de caractère qu'impliquait cet aveu. C'était une femme qui se pliait à toutes les fantaisies érotiques de son époux. L'onee, pensa Holroyd, vous avez des pieds d'argile. Ce n'est donc pas étonnant que vous soyez prisonnière dans la tour d'un palais, prisonnière de quelqu'un qui voit plus loin que son plaisir.

— Voyons, dit Holroyd, ce n'est pas seulement pour faire l'amour avec vous que vous m'avez amené ici, je suppose. De plus, je voudrais également savoir comment vous vous y êtes prise. Comment se fait-il que ce screer soit venu tout droit jusqu'à une jeune paysanne qui m'attendait dans une clairière ? Autre chose, dit-il avec insistance. Cet accident survenu au conducteur, qui est tombé du screer, était-il vraiment un accident ? Écoutez-moi, continua-t-il avec force, désignant le dais. Ce bâton de prières, comment cela marche-t-il ? On le dirait fait d'un métal qui ressemble à l'acier. Le plus drôle, c'est là le premier morceau de métal que je vois depuis mon arrivée à Gonwonlane ? Alors ?

Elle avait maintenant l'air parfaitement calme. L'ombre d'un sourire passa dans ses yeux, mais n'échappa pas à Holroyd. Il valait mieux se tenir sur ses gardes, pensa-t-il. Le caractère de cette femme était certainement plus complexe que ne le laissaient transparaître les diverses facettes qu'il en connaissait déjà. Au bout d'un moment, ne

répondant toujours pas, elle continua de l'étudier et il put lire dans ses yeux l'expression d'une vive attention, comme si elle cherchait à déceler sa réaction à quelque chose qu'elle avait en tête et ne disait point. Brusquement, elle fit quelques pas en direction du dais sous lequel brillait le bâton de prières. Elle fit un signe à Holroyd. Et c'est d'un ton de commandement qu'elle lui dit :

— Prends ma main et je vais te montrer comment les paysans prient. Il est important que tu saches cela, car c'est de l'ensemble de milliards de bâtons de prières semblables à celui-ci que les dieux tiennent leur pouvoir.

Holroyd secoua la tête. Il n'avait pas le sentiment qu'il allait prendre une décision brutale. La volonté, la conscience avaient grandi en lui et il savait maintenant qu'il ne ferait plus aucun geste qui impliquerait sa collaboration avec quiconque ici ou l'acceptation par lui des déclarations de qui que ce fût. Il s'était suffisamment fait avoir comme cela. C'en était assez. Par-dessus tout, il avait maintenant besoin de quelques jours pour se ressaisir et faire le plan de son action future. Il crut deviner que L'onee avait compris la raison de son refus. Elle vint précipitamment vers lui.

— Ne fais pas le fou, dit-elle d'un ton ferme. Nous n'avons pas de temps à perdre. Tout délai peut nous être fatal.

Il n'y avait rien à répondre à cela, car, au-delà de ses doutes, menaçaient des dangers inconnus. Qu'importait cependant ? Ce n'était pas dans son caractère de s'engager à la légère. Son silence, toutefois, avait pu passer pour de l'hésitation. Aussi la jeune femme, avec un geste d'impatience, agrippa sa main et le tira vers elle.

— Viens, dit-elle, pressante. Quoi que tu fasses plus tard, il faut que tu apprennes cela.

Elle avait une force surprenante, mais Holroyd se dégagea calmement, bien décidé à ne pas se laisser forcer la main.

— Je crois, répondit-il, que je vais aller visiter la cité de Ptath avant de rien entreprendre.

Il se détourna et, sans un mot de plus, sans attendre qu'elle parlât, gagna le couloir et sortit de la maison. Deux fois, alors que la petite maison était encore visible, il se retourna, mais sans percevoir aucun signe de vie. Silencieuse comme la maison du mal, la bâtisse se dressait dans la lumière du matin, mais elle disparut à sa vue quand il s'enfonça dans l'épais sous-bois.

7. LE ROYAUME DE L'OMBRE

Il lui fallut plus d'une bonne heure de marche vers l'ouest, à travers la jungle humide et chaude, pour parvenir en terrain découvert. Là, Holroyd s'arrêta brusquement. Il se trouvait à flanc de colline et d'autres collines lui faisaient face, cachant à ses yeux la cité de Ptath. Il y avait au nord le miroitement de la mer, mais il ne lui accorda que peu d'attention.

Seule la vallée qui s'étendait à ses pieds l'intéressait, car un camp militaire l'occupait. Il y avait partout des hommes, des animaux, des bâtiments et... des femmes, dont la présence l'étonna fort. Mais sa surprise dura peu. Il réfléchit en effet qu'il devait s'agir d'un camp permanent, pourvu d'habitations pour les hommes mariés et leur famille.

Des manœuvres, ou quelque entraînement, semblaient en cours. A l'examen cependant, l'activité de ce camp lui parut inhabituelle. Une sorte de relâchement général semblait présider aux exercices. Les cavaliers montés sur leurs grimbs galopèrent de-ci, de-là comme des amateurs, armés de longues lances de bois, et chaque fois qu'ils arrivaient devant un groupe de femmes, ils faisaient caracoler leur monture ou s'attardaient à converser un peu avant de rejoindre leur groupe. De loin, cela paraissait assez disgracieux, mais sans doute y avait-il une raison à cela.

Aussi loin que sa vue portait dans la vallée et dans toutes les directions, Holroyd vit partout des soldats et des baraquements militaires dont la blancheur éclatait sous le soleil. N'ayant rien d'autre à faire que de traverser cette vallée, en évitant la manière brutale qu'avait Ptath de se renseigner, il pourrait sans doute, pensa-t-il, se frayer un chemin sans même qu'on le remarquât. Il estima la distance à cinq kaubs environ, soit une heure et demie de marche.

Il avait déjà parcouru un bon tiers du camp et croisait tranquillement un groupe de femmes et d'hommes, lorsqu'un martèlement de pas se fit entendre derrière lui : une longue file de grimbs était à cinq ou six mètres, et mugissait. Les cavaliers le considérèrent avec une vive curiosité. L'un d'entre eux, un grand type à l'uniforme assez fantaisiste, et dont le chapeau tyrolien s'ornait de plumes de couleur, le regarda même avec de grands yeux,

littéralement figé par la surprise, avant de pousser sa bête hors du rang et de s'incliner profondément sur sa selle.

— Prince Ineznio ! s'écria-t-il, votre inspection inopinée va vivement surprendre l'armée. Je vais en informer le maréchal tout de suite.

Il virevolta aussitôt et piqua des deux en direction d'un groupe d'hommes et de femmes proche, abandonnant là Holroyd. Ce dernier, tout à coup, se rappela ce que le prince du temple avait dit sur la route de Linn, à savoir que Ptath ressemblait non seulement à la statue qui se trouvait dans le temple, mais aussi à un homme qui se nommait le prince Ineznio. Jusqu'alors, le vague souvenir que Holroyd avait gardé de cette remarque ne s'était jamais associé dans son esprit à un danger quelconque.

Alors, fermant à demi les yeux, Holroyd envisagea la situation. Tout un monde d'hommes et d'animaux se déplaçait dans la vallée. U y avait autour de lui des bâtiments et, dans ces bâtiments, sans aucun doute autant de soldats qu'il y en avait à l'extérieur. Il était donc encerclé de militaires. De plus, un groupe d'officiers, accompagnés de leurs femmes, s'avançaient déjà dans sa direction.

Il n'y avait pas moyen de fuir. Rien d'autre à faire que d'utiliser jusqu'au bout cette identité usurpée. Que ces gens-là le considèrent eux aussi comme étant le prince Ineznio, et il pourrait apprendre d'eux maints détails sur les préparatifs de l'armée et se rendre sur le front de Nushirvan ! Une impatience le saisit soudain, faite de crainte et de prudence tout à la fois et d'une fiévreuse excitation. Les détails de son personnage importaient peu. Sans doute sa voix ne ressemblait-elle pas à celle du prince Ineznio, mais baste ! Il était Ptath, Ptath le trois fois grandissime, le seul et unique Ptath de Gonwonlane.

De plus en plus convaincu lui-même de cette identification, plein d'une formidable assurance, il regarda venir officiers et dames, s'arrêter à quelques pas, faire la révérence et attendre de toute évidence un signe de sa part.

Très décontracté, il leur intima l'ordre d'avancer, claironnant :

— Je suis venu assister aux manœuvres et aux divers détails de l'entraînement. Continuez donc.

C'était magnifiquement joué, seulement voilà, ce n'était pas Holroyd qui avait donné la comédie, c'était Ptath qui avait pris le commandement. Non pas exactement Ptath lui-même, mais c'était la pensée d'être identique à Ptath qui lui avait valu cette superbe. A chaque heure qui passait, en effet, Ptath devenait plus valable et s'intégrait davantage à la situation. U se rendit compte que ces gens, dont il avait reconnu la présence, se sentaient tout contents. Les femmes étaient assez jeunes et belles et le considéraient avec un intérêt non déguisé. Quelques officiers se détachèrent du groupe. L'un

d'eux, qui avait sur son chapeau tyrolien dix plumes blanches et cinq plumes rouges, s'avança au plus près. C'était un homme d'une quarantaine d'années, au visage lourd.

— Nous sommes très honorés, seigneur, dit-il d'un ton calme. Peut-être ne vous rappelez-vous pas notre rencontre au palais, lorsque je vous ai été présenté. Je suis le maréchal Nand, commandant la 9430e armée de renfort, qui doit prochainement se rendre sur le front de Nushirvan.

Il poursuivit sa petite harangue, mais quoiqu'il eût le désir de l'écouter attentivement, Holroyd ne l'entendait déjà plus. Ptath en lui cédait un instant la place et son esprit était bousculé comme une coquille de noix dans la tempête. La 9430e armée. Là-bas, chez lui, aux U.S.A., un corps d'armée comprenait de quarante à quatre-vingt-dix mille hommes. Il avait en effet nettement l'impression d'avoir vu plus de soldats que cela dans l'ensemble de la vallée. Mais à supposer même que le bon chiffre fût le plus petit, quarante mille hommes pour neuf mille quatre cent trente corps d'armée, cela faisait en gros quatre-vingt-quatorze millions de fois quatre... quatre cents millions d'hommes !

Mais la première surprise passée, il se dit qu'après tout c'était une assez petite armée pour une population de cinquante-quatre milliards d'habitants. Nushirvan seule, avec ses cinq milliards d'âmes, devait pouvoir jeter un milliard d'hommes sur le champ de bataille. Holroyd respira profondément. Il se sentait fasciné, fasciné en tant que soldat par le potentiel militaire de pareilles armées. Il se dit qu'il faudrait leur apprendre les tactiques du blitz en utilisant les screers comme avions et les grimbs comme chars.

A chaque minute, cette vaste Terre lui paraissait plus fantastique, et à chaque minute aussi lui devenait plus évidente l'importance qu'il y avait à ce que lui-même demeurât vivant dans ce monde. Il le devait, lui, Ptath, dieu et maître de Gonwonlane...

— Si Votre Excellence veut bien venir par ici, disait le maréchal, je la ferai assister aux exercices d'unités d'élite. Parmi les trois cent cinquante mille officiers et hommes de troupe de mon armée...

« Parmi quoi ? » se demanda Holroyd, mais heureusement les mots ne sortirent pas de sa bouche. Cette fois, il prit garde de ne pas faire un faux pas à l'égard du maréchal à la hure de sanglier et, une fois de plus, ses réflexions l'entraînèrent loin de là. Son estimation première devait être multipliée par neuf. Soit trois milliards six cents millions d'hommes, sans compter les corps d'armée qui pouvaient exister au-delà du 9430e. C'est-à-dire à peu près deux fois autant de soldats qu'il y avait d'êtres humains sur la Terre en 1944 — c'était la plus grande armée qui eût jamais existé dans le plus grand pays qui eût jamais été au monde terrestre. Et c'était son armée, c'était son pays... Encore

fallait-il qu'il puisse en prendre la direction effective et qu'il parvienne pour cela à bousculer les manigances de la déesse, l'ambition de la déesse, pour reprendre possession de son bien.

— Je suis ici, Ptath, murmura doucement une voix de femme près de lui. Je suis là dans un nouveau corps pour vous aider et vous conseiller.

Les paroles prononcées par cette femme produisirent sur lui un étrange effet. Il éprouva un sentiment de répulsion envers lui-même, l'horreur d'avoir nourri de mauvaises pensées. Comment lui, Peter Holroyd, citoyen américain, pouvait-il songer à posséder tout un monde — c'était tout à la fois un non-sens et une hérésie antidémocratique ! Mais pouvait-il songer l'emporter sur la puissance élémentale de ce Ptath qui était en lui et qui avait de telles aspirations ? Il en doutait et cela l'emplissait d'une colère froide, tandis qu'il se tournait pour voir la nouvelle apparence physique de L'onee. Il se calma : elle lui apparaissait maintenant sous les dehors d'une matrone rondelette et quinquagénaire. Le choix de ce nouveau déguisement lui parut digne d'intérêt. Il n'eut pas le temps de placer un seul mot, car L'onee lui murmurait de nouveau quelque chose à l'oreille :

Je suis la femme du maréchal Nand. Sa maîtresse est un peu plus loin sur votre gauche. Ptath, cette armée doit être transformée et réorganisée. Jusqu'à ces dernières années, les femmes n'étaient pas admises dans les camps d'entraînement, mais dès lors que Ineznia a décidé de vous détruire, elle a voulu s'assurer que l'armée ne serait pas en état de lancer l'attaque que vous auriez à décider contre Nushirvan au cas où vous auriez la possibilité de le faire. Mais les officiers rebelles ont résisté à cette détérioration des cadres et l'armée se trouve être dans de meilleures conditions qu'elle ne l'imagine.

Ma chère, dit la voix du maréchal, venant de l'autre côté d'Holroyd, ne laissez pas Sa Grandeur avec vos murmures.

— Mais je lui disais des choses fort importantes, répliqua la femme. N'est-ce pas, prince Ineznio ?

Holroyd sourit et fit un signe de tête affirmatif. Il se sentait soudain fort soulagé. La réplique tranquille de la femme lui avait plu. La vie se poursuivait donc dans son cercle, lui dévoilant peu à peu les mœurs locales. Il y avait bien dans le caractère de L'onee quelque chose qui ne lui plaisait guère, mais enfin elle faisait son possible pour l'aider. Il tenta de s'imaginer tout ce que cela recouvrait. Elle lui avait dit que son véritable corps était emprisonné dans un cachot : il était assez difficile de se faire à cette réalité. Il faudrait, bien sûr, qu'il vole à son secours, mais où et quand, voilà qui était aussi peu clair dans son esprit que jusqu'à maintenant le comment et le pourquoi de son attaque contre Nushirvan. U ne savait même pas où elle était

emprisonnée. Et elle ne pouvait le lui dire.

En réalité, l'attaque contre Nushirvan n'était guère prochaine, mais elle avait cessé d'apparaître impossible. Maintenant, une route semblait s'ouvrir à lui à travers les grands espaces du temps. Peut-être une occasion semblable se présenterait-elle pour le corps de L'onee.

— Ptath ! lui dit de nouveau la voix de L'onee, vous ne devez pas rester ici plus longtemps. Vous avez vu tout ce qu'il fallait voir. Vous connaissez maintenant les principales faiblesses de cette armée, son manque de discipline, due en grande partie à la présence d'une maîtresse dans le lit de chaque soldat, situation délibérément créée par la déesse dans le but de vous détruire. Maintenant que vous êtes en possession de cette vérité essentielle, vous n'avez plus de temps à perdre ici avec 1/200000 de cette armée à réformer. Je vous jure que chaque heure nous est comptée, que chaque minute est vitale. N'oubliez pas que mon corps est dans un cachot plus sombre encore que celui où vous, vous êtes resté pendant si peu de temps. Si elle trouvait mon enveloppe charnelle désertée, elle pourrait la détruire — et elle n'hésiterait certes pas à le faire instantanément — et il n'y aurait plus alors que vous, après avoir recouvré la plénitude de votre puissance, qui pourriez faire que je redevienne un catalyseur de puissance. Ptath, pour votre sauvegarde comme pour la mienne, laissez-moi vous faire progresser sans délai vers de nouvelles connaissances qui vous sont nécessaires pour vous sauver et me sauver. Ptath, laissez-moi vous conduire d'ici au royaume de l'obscurité.

Holroyd l'avait écoutée avec un certain malaise et presque à contrecœur, cependant il était convaincu qu'il avait pris connaissance des principaux défauts de cette armée et qu'il ne pouvait plus maintenant que voir ici des détails sans intérêt. Avec étonnement, il la regarda.

— Le royaume de l'ombre ? dit-il en écho. Elle fit un geste d'impatience.

— C'est tout simplement un moyen de quitter cette vallée, reprit-elle. Ce que tu viens de découvrir ici, j'aurais pu te le dire en quelques minutes. Ptath, cette matinée commence à peine, et cependant tu en as déjà gâché de précieux instants à faire tes découvertes personnelles, comme les défauts de l'armée et le fait que Ineznio existe vraiment et qu'il te ressemble fort, au point que vous avez la même voix. J'aurais eu tôt fait de t'apprendre tout cela. Ptath, il faut que nous passions cette matinée ensemble, car j'ai beaucoup de choses encore à te dire. Et à t'apprendre. Après, tu te débrouilleras tout seul. Ptath, déclare que tu as l'intention de te rendre au royaume de l'obscurité. Tu dois le dire. Je suis trop faible pour t'entraîner de force, sinon je le ferais sur-le-champ.

Holroyd hésita, impressionné bien qu'il s'en défendît. Elle avait raison. Toutes ses difficultés depuis son arrivée à Gonwonlane provenaient de son manque d'information. Bien qu'il ne tînt nullement à suivre le guide, cela ne pouvait lui faire de mal de passer une matinée à poser des questions sur le pays et à recevoir des réponses.

Peut-être l'avait-il quittée un peu trop brutalement. A côté de lui, retentit la voix du maréchal Nand :

— Nous y voici, prince. Dites-moi quelle unité vous voulez inspecter.

Rien que cela : quelle unité ? Holroyd eut un sourire amer. Facile à dire, allez, nomme donc cette unité pour que tout le monde puisse se rendre compte sur l'heure de tes belles connaissances techniques. Il regarda la femme et murmura hâtivement :

— Je veux aller dans le royaume de l'obscurité. Que faut-il...

En guise de réponse, il vit son souhait se réaliser aussitôt.

Il n'y eut d'abord vraiment que de l'obscurité. Une obscurité intense, impénétrable. Et puis, au bout d'un moment, il sut que L'onee était à son côté. Il commença à distinguer quelque chose. «Des ombres», pensa-t-il. Lui et la femme étaient des ombres qui se glissaient dans cette nuit.

«Est-ce loin ?»

Les mots atteignaient son esprit, bien qu'ils ne fussent point prononcés ni ne lui fussent destinés. C'était là quelque chose qui dépassait sa compréhension, de même qu'il ne pouvait saisir ce qui lui permettait de capter la pensée de la femme. Or, il était pourtant fort clair que c'était là ce qu'il était en train de faire. Son esprit avait acquis une finesse comme n'en possède aucune faculté purement humaine et, comme elle, il attendait avidement une réponse.

Cette réponse vint, de très loin. L'espace et le temps tout entiers émirent un soupir de pensée, et celui-ci fut répercuté en écho par toutes les parcelles de ce tourbillon infiniment noir, écho qui se précipitait dans toutes les directions, plus vite encore que n'avançaient les ombres de l'homme et de la femme.

«Plus loin, esclave !

«Mais déjà les ans s'allongent

«Et seront plus longs encore. Avancez, avancez.»

La nuit temporelle devint plus profonde. La durée se dissolvait dans l'obscurité et Holroyd éprouva un sentiment abyssal, celui que cette nuit qui l'enveloppait était l'éternité même. Il se rendit compte alors qu'une portion de l'esprit de la femme suivait de moins en moins le mouvement. Ce fut sa première prise de conscience de la séparation de l'esprit de cette femme en deux parties distinctes. L'une luttait avec une fureur impuissante contre la tâche imposée de son corps. L'autre était l'esclave des caprices du maître-esprit qui les guidait de quelque

lieu lointain de l'espace. Les chemins obscurs de l'univers étaient emplis pour elle des épines de la peur. La part esclave de son esprit croyait que tout était perdu, que l'espoir mourait dans ce noir non-être et c'est alors que sa pensée devint plus tendue :

«Est-ce encore loin ?

«Plus loin, fol esprit !

«Nous avons parcouru une centaine de millions d'années.

«Plus loin, oh ! beaucoup plus loin !»

Pendant un moment alors, la part esclave de l'esprit de la jeune femme se sentit mieux, se calma et reprit confiance.

Et la longue nuit prit fin.

C'était bien étrange, ce rêve baigné d'une obscurité totale ; Holroyd se trouvait avec embarras au seuil de la conscience, étonné de son étrange lucidité. Que s'était-il passé ? Il repoussa faiblement ce sentiment d'étrangeté et aussi la nuit qui l'entourait. Enfin, il ouvrit les yeux.

Contrairement à ce qu'il pensait, il n'était pas allongé par terre, mais debout et, de là où il se trouvait, il pouvait voir Moora, la jeune paysanne, se dresser devant lui. Son regard passa pardessus elle, fit le tour de la salle de séjour de la petite maison sise au bord de la jungle et qu'il avait quittée quelques heures plus tôt. A ce souvenir, il eut un sursaut mental. Il était donc de nouveau en ce lieu. Elle l'avait ramené ici par le chemin du royaume des ténèbres. Mais comment ?

Ai-je rêvé ? dit-il sans s'émouvoir.

C'était un souvenir, répondit la jeune femme.

Cela semblait n'avoir aucun sens, Holroyd l'examina, mais le visage juvénile ne trahissait aucune émotion. Au bout d'un moment, cependant, elle poursuivit :

— C'était le souvenir de la façon dont Ptath a été amené à Gonwonlane. Ce n'est qu'avec votre permission et au cours d'un déplacement que j'avais la possibilité de vous montrer comment cela s'est passé. Vous admettez que cela valait la peine d'être connu.

Holroyd demeurait silencieux, ayant bien présent à la mémoire ce qui venait de se passer.

— Mais vous étiez là ! dit-il enfin. (Pendant un moment, il eut la conviction d'avoir mis le doigt sur le défaut de la cuirasse :) C'est même vous qui m'avez ramené ici.

Il se tut, se rappelant qu'une partie de l'esprit de L'onee était soumise à une force, tandis que l'autre se rebellait contre les commandements de la voix dominatrice. Il entendit la jeune femme lui répondre doucement :

— Oui, je me trouvais là, mais pas de mon plein gré. Peut-être as-tu maintenant une idée plus claire de la puissance qui s'oppose à toi.

Holroyd fit un signe de tête et un frisson désagréable le parcourut.

L'explication qu'elle donnait correspondait à ce qu'il avait éprouvé, mais c'était là quelque chose qu'il fallait oublier après l'avoir admis.

Ainsi donc l'être, la femme qui l'avait dominé dans ces espaces extérieurs, c'était la déesse Ineznia ! Plus moyen de la compter pour rien désormais. Ce n'était plus un nom, mais une réalité tangible. Pour la première fois, Holroyd se rendit compte qu'il se trouvait engagé dans un combat où il y allait de sa vie.

Délibérément, Holroyd porta ses pas vers le dais sous lequel brillait le bâton de prières. Il le saisit et dirigea sur la jeune femme un regard interrogateur. Elle fit un signe de tête affirmatif et s'approcha. Il sourit avec soulagement de la voir répondre si vite. Sans doute aurait-il dû s'excuser de s'être enfui tout à l'heure quand elle avait voulu lui montrer comment le pouvoir divin prenait origine dans un bâton de prières, mais il décida de n'en rien faire. Il avait été bien inspiré. Dans la situation où il se trouvait, ignorant de tout, entouré de choses étranges, son refus de se fier à quelqu'un était justifié. Il y avait encore un risque, mais beaucoup moins grand, maintenant qu'elle lui avait amplement prouvé sa bonne volonté.

— Le bâton de prières est une chose importante, dit-elle. Mais j'aurais d'abord aimé vous faire un tableau des dures réalités qui vous attendent à Gonwonlane. Sans doute, poursuivit-elle, vous êtes-vous demandé pourquoi il était à ce point vital pour vous de conquérir Nushirvan. Eh bien, c'est à cause du grand trône de la puissance. Celui-ci se trouvait primitivement dans le palais de la citadelle mais — note bien ceci — on l'en a enlevé parce que, dès le moment où tu t'assoiras sur ce siège, tu recouvreras l'intégralité de ta puissance. C'est Ineznia qui l'a fait mettre au capitole du Nushir de Nushirvan, avec l'autorisation du Nushir. Elle est persuadée de te détruire avant que tu n'aies atteint le trône. Ptath, à mon avis, bien que je n'aie pas qualité pour te conseiller, je crois que tu ne pourras atteindre le capitole mystérieux et sans nom du Nushir de Nushirvan sans l'aide de la plus puissante armée qui ait jamais été. Une fois là, tu n'auras plus qu'à réclamer comme tien le divin trône de Ptath.

La jeune fille se tut comme pour donner plus de poids à chacun des mots qu'elle prononça ensuite :

— L'heure a sonné cependant de l'action la plus dangereuse. Nous devons à tout prix garder l'initiative et, dès que je t'aurai donné le sens du bâton de prières, je t'expliquerai la marche à suivre. Maintenant, prends ma main.

Holroyd la lui prit fermement. Elle était chaude, cette main, il en émanait une intense - vitalité, comme porteuse d'un fluide électrique. La pensée lui vint que ce serait extraordinaire d'embrasser, une femme animée d'une telle flamme, et il la regarda intensément. Mais n'était-ce pas elle qui lui avait suggéré cette pensée ? Non, certes. Il était

parfaitement capable d'avoir tiré cette pensée de lui-même. Il considéra la jeune femme avec une craintive attention, tandis que sa main restée libre se préparait à s'emparer du bâton de prières. Avant que ses doigts le touchent, cependant, elle se tint à distance un moment et, se tournant à demi :

— Je tiens à vous rappeler très expressément que vous ressemblez au prince Ineznio au point d'avoir la même voix que lui.

— Qu'est-ce que cela a à voir...

Holroyd se tut, car à cet instant précis les doigts de la jeune femme se refermèrent vivement sur la barre de métal aux rayons violets. Sans doute un fluide de feu avait-il instantanément pénétré son autre bras, car la main qu'il tenait n'était déjà plus qu'un fil électrique à nu, un fil de haute tension vivant. Holroyd se tordit silencieusement de souffrance et fit effort pour libérer sa main, mais son bras était sans force, tandis qu'une énergie formidable se répandait dans tout son être.

Il n'eut que le temps de se dire qu'une fois de plus il s'était laissé avoir.

8. ASCENSION DE LA FALAISE

De là où elle gisait, l'esprit confus, sur le sol du cachot, L'onee pouvait à peine voir le corps de la déesse Ineznia. Dans la demi-lumière, assise dans le grand fauteuil que Ineznia avait tout spécialement fait descendre ici quelques jours plus tôt, la forme humaine de la déesse demeurait inerte. La chevelure d'or qui couronnait le visage aux traits fins luisait faiblement. La tête retombait sur l'épaule, les bras pendaient immobiles. De toute évidence, son essence avait encore une fois quitté son enveloppe charnelle.

Tandis que L'onee contemplait ce corps sans vie, une présence commença de s'y manifester, comme si un vent spirituel avait soufflé dans la nuit. Il reprenait force et vigueur. L'électricité revint elle aussi et les lumières pâles de la pièce prirent un vif éclat, révélant la chute d'un corps masculin sur le sol de ciment. Le corps fit, en tombant, un bruit mat. Au même instant, la femme aux cheveux d'or remua. Elle ouvrit les yeux et rit.

C'était un tintement musical. Ineznia se leva et vint se planter devant la femme en noir, l'air triomphant.

— Eh bien, chère L'onee, on dirait que mon plan se réalise. Il me prend pour vous et il m'a déjà autorisée à lui faire traverser le royaume des ténèbres. Ainsi donc, je n'ai plus à m'occuper du plan dangereux des charmes mineurs qui impliquait l'obligation de lui montrer comment Ptath avait été ramené du monde de Holroyd à Gonwonlane. La chose est faite. De plus, il a bien éprouvé le flux d'un bâton de prières, mais non pas comme Ptath d'abord l'aurait voulu, puisque ce flux traversa mon corps, ce qui m'a permis de le décharger des deux principes énergétiques qui devaient restaurer la mémoire de Ptath.

Son rire éclata, puis s'éteignit, et elle se mit à faire état, tout haut, de ses projets.

— J'ai bien l'intention de le maintenir en état d'infériorité mentale tant que je n'aurai pas vaincu trois autres des charmes. Après, cela n'aura plus d'importance. Il y a plusieurs façons dont je puis le contraindre à détruire le sixième charme sans procéder à l'attaque de Nushirvan. Quant au septième, si jamais je puis mettre la main sur ce

trône et l'examiner de près, je n'ai pas l'impression que Ptath aura jamais l'occasion de s'y asseoir. Oh ! L'onee chérie, il y a aussi une chose que j'allais oublier de vous dire. J'ai mis votre nom sur une longue liste de personnes à exécuter, et on va lui demander de signer cette liste. Je n'attends pas, à vrai dire, qu'il l'accepte. Mais la liste en question a un tout autre but : lui donner une raison supplémentaire de considérer comme impérative l'attaque contre Nushirvan.

L'onee considéra sa tortionnaire avec curiosité. Le visage infantile de celle-ci était littéralement déformé par une joie triomphale. Ses yeux étaient grand ouverts, ses lèvres écartées. La passion brûlait dans le moindre de ses traits, mais cependant son visage révélait sa force, sa puissance et sa lucidité. Deux charmes déjà étaient annulés, pensa L'onee avec lassitude. Deux sur sept. Cela avait été fait de main de maître. Ineznia, se faisant passer pour L'onee, gagnait la confiance de Ptath au fur et à mesure qu'elle réduisait à néant l'un après l'autre les charmes qui le protégeaient de la mort.

L'onee, faisant un effort sur elle-même, tenta de retrouver son sourire sardonique et son air menaçant d'autrefois.

Ainsi donc, vous vous faites passer pour moi ! Pauvre Ineznia, c'est un rôle que vous devez avoir bien du mal à jouer. Avez-vous obtenu qu'il vous fasse l'amour, Ineznia chérie ? Avez-vous brisé ce charme-là aussi ?

Cela ne me gêne nullement de vous avouer qu'en cela j'ai échoué pour l'instant, dit la femme aux cheveux d'or en secouant la tête. Cet imbécile a des préjugés moraux.

Ptath a toujours été ainsi, souvenez-vous, dit L'onee dont la voix s'était raffermie et prenait un ton malicieux. Et pourtant, ce n'est pas chez les autres femmes qu'il risquait de trouver vos douteuses manœuvres.

Elle vit qu'elle avait frappé au défaut de la cuirasse. Ineznia eut soudain une respiration sifflante et une flamme de colère passa dans ses yeux, puis elle éclata d'un rire bruyant et cassant.

— Ce que vous ne semblez pas comprendre, L'onee, c'est que j'ai fait revenir Ptath ici à Gonwonlane bien longtemps avant l'heure normale de sa réincarnation parmi nous. Qui plus est, c'est un esprit humain qui le fait agir en ce moment. Un esprit assez fort sans doute, mais incapable de s'adapter à la situation gonwolaniennne assez rapidement pour pouvoir nuire à mes projets. Demain matin il s'éveillera persuadé que je le prends pour mon amant le prince Ineznio et que c'est vous qui avez opéré cette substitution pour le persuader de l'urgence de cette attaque contre Nushirvan. Il ne résistera pas longtemps à l'offensive psychologique que je prépare contre lui. Quant au second charme, à savoir l'obligation où est Ptath de faire l'amour avec moi pour que les pouvoirs soient reconnus...

Elle eut un rire très assuré. Il y avait une détermination passionnée dans cet éclat de bonne humeur.

— Imaginez-vous qu'il me résistera lorsque nous serons seuls dans mon appartement ? Il me résistera d'autant moins que son seul espoir de se tirer d'affaire tant qu'il sera dans le palais, et il le comprendra, c'est de passer à tout prix pour Ineznio. Peut-être maintenant commencez-vous à saisir pourquoi je câline depuis des années cet imbécile d'Ineznio, allant jusqu'à lui donner la version masculine de mon propre prénom. Sa ressemblance avec le corps sous lequel se manifeste toujours Ptath est infiniment précieuse. Maintenant, chère L'onee, je dois vous quitter. Je vais l'emmener dans les appartements du prince Ineznio. C'est là qu'il reprendra conscience, demain dans la matinée. J'aurais aimé que ce fût plus tôt, mais j'ai quelque peu bousculé son équilibre temporel, et il faut maintenant qu'il reprenne pied.

Comme elle se détournait, la porte de pierre s'ouvrit et quatre hommes entrèrent dans le cachot. Ils tombèrent à genoux, s'inclinèrent jusqu'à terre, puis se saisirent du corps de Holroyd et s'en allèrent. La déesse les suivit jusqu'à la sortie, s'arrêta, puis se retourna :

— Je tiens à vous avertir, dit-elle. J'ai besoin de vous comme pôle d'attraction, ce qui fait que pour la première fois depuis des siècles, vous avez un peu de pouvoir. Mais ne vous avisez pas de quitter votre corps. Je reviendrai ici de temps à autre et si jamais je vous trouve absente, je détruis sans hésiter votre enveloppe corporelle. J'ai à peine besoin de vous dire à quel point ce serait fatal pour vous. Vous devriez alors vous reposer sur vos seules forces et elles déclindraient rapidement. Il pourrait même vous arriver de ne pouvoir quitter un corps dans lequel vous seriez entrée et de mourir ainsi après une période d'agonie plus ou moins prolongée. Comme vous le savez, d'autre part, il vous est impossible de pénétrer dans le corps de toute personne se trouvant dans le palais sans que je m'en aperçoive très vite. Ainsi donc, tenez-vous le pour dit. Ah ! encore une chose ! s'écria Ineznia, très excitée. Je sais que vous espérez vaguement que Ptath saura faire usage de ses charmes de façon à me prendre à mon propre piège. Si je découvre quelque chose de cet ordre, et je vous jure que j'aurai tôt fait de m'en apercevoir, je détruirai immédiatement le corps actuel de Ptath et je réessaierai avec son incarnation suivante. Mais je ne puis rater mon coup. Je serai bientôt l'unique et éternelle maîtresse de Gonwonlane. C'est sur cette agréable perspective que je veux vous laisser.

Cette fois-ci, elle ne revint pas sur ses pas, mais franchit la porte. Tout aussitôt, la pièce fut plongée dans l'obscurité.

Pendant un temps assez long, la femme au teint sombre demeura l'esprit pour ainsi dire vide, n'ayant conscience que de la pierre

humide et du poids glacial de ses chaînes. Une pensée se forma enfin dans sa tête : «Ineznia, tu n'es qu'une folle prétentieuse ! Ainsi, il est dans l'appartement du prince Ineznio. Oui, Ineznia, tu as raison. J'ai enfin un petit peu de pouvoir. Assez pour le tuer tout de suite afin qu'il puisse renaître.»

Il lui fut difficile de sortir de son corps, plus difficile qu'elle ne l'avait escompté. Le seul fait de garder en vie son enveloppe corporelle était déjà épuisant. Ce cachot était si froid qu'il fallait à chaque minute se battre avec soi-même pour conserver la chaleur nécessaire à la vie. Mais enfin elle parvint à s'en extraire. Elle était hors de ce corps qu'elle pouvait contempler gisant à ses pieds dans l'ombre, dans une ténèbre indistincte, car, parvenue à l'état d'existant non corporel, elle cessait aussitôt d'avoir des sens humains comme la vision, l'ouïe et le toucher. Il ne lui restait plus que cette puissance résiduelle qui était tout ce qui demeurait de sa véritable et profonde essence. Il était loin, maintenant, le temps où elle pouvait contrôler à distance son enveloppe corporelle lorsqu'elle la quittait. Il y avait bien longtemps qu'on l'avait privée de la force qui lui rendait cela possible.

Traverser les murs était assez facile. Elle en connaissait le moyen. Que de fois, dans le passé, elle avait immatériellement erré dans les profondeurs de la falaise, se dirigeant vers les flots lointains, les eaux tourbillonnantes qui ne rejetaient les suicidés un instant contre la rive rocheuse que pour les emmener bientôt au large.

Doucement, à présent ! Elle avait le sentiment que l'eau était proche et puissante. Trop puissante : elle avait dû aller trop loin. Elle se trouvait en effet sur le rivage, avec devant elle le ressac violent et, derrière elle, le calme de la terre ferme. Par deux fois elle ressentit une impression toute nouvelle, mais à chaque fois ce fut si faible qu'on aurait dit qu'elle s'obstinait à éveiller un mort très ancien.

Et puis, tout à coup, elle découvrit le corps qu'il lui fallait. Depuis combien de temps la jeune fille était-elle morte ? C'était chose impossible à dire, mais l'aura qui émanait de ses nombreuses cellules encore vivantes était puissante, presque violente en comparaison du mouvement de la mer et du calme de la terre. L'onee rôda autour du corps un moment, invisible, et brusquement elle y pénétra et son essence se diffusa dans les nerfs morts. Le corps demeurait immobile autour d'elle, résistant à cette infusion de vie avec toute la force d'inertie d'un mécanisme cassé. Elle avait l'impression de tenter d'avancer dans des sables mouvants. La mort pour les êtres humains était si définitive, si totale.

Combien de temps passa-t-elle ainsi dans cette nuit sans durée ? Elle n'aurait su le dire. Il n'y avait plus de temps, en effet, mais seulement ce pauvre corps en ruine et refusant de sortir de l'apaisement définitif.

La première manifestation de vie dont elle fut consciente, ce fut le clapotis de l'eau contre la roche. Et puis il y eut quelque chose comme une souffrance morale. Elle attendit. Lentement, elle ~se rendit compte de l'existence autour d'elle du roc et du sable contre sa peau. Vint ensuite le mouvement, les jambes se tendant sous l'influx musculaire, les bras se tordant, et tout un tas de fonctions vitales réapparaissant, brisant le mur de la mort.

Ce fut la vue qui vint en dernier lieu. Elle vit la nuit, un ciel chargé de nuages et une immense falaise. Ce corps qu'elle venait de faire sien se trouvait sur une saillie du roc, coincé entre la falaise et la mer, abîme qui s'ouvrait sous elle au bruit du ressac. Et puis, elle aperçut alentour d'autres corps et, au-delà du golfe, les lumières de la ville. Elle combattit la nostalgie que fit naître en elle la vue de la ville et contraignit ses poumons à fonctionner normalement. Pendant un moment, elle demeura hésitante, atterrée par la hauteur de la falaise telle que la nuit la dressait devant elle. La pensée lui vint que des muscles humains ne seraient jamais capables d'entreprendre l'ascension d'une pareille muraille dominant l'abîme.

Mais il était impossible de renoncer. Elle devait commettre un meurtre sauveur. Elle retrouva les armes cachées par elle dans cet endroit au cours de l'une des promenades mélancoliques qu'il lui était arrivé de faire lorsque, fatiguée de son cachot, elle errait immatériellement le long de ces rives rocheuses où tant de noyés s'arrêtaient un instant pour un repos sans rêves avant d'être rejetés dans les antiques flots du large. Comme ces promenades semblaient maintenant lointaines !

Elle chargea ses armes et se mit en devoir de grimper. La nuit s'effaçait lentement et les nuages s'en allaient sur la mer vers le nord-ouest. Pendant un instant, les étoiles brillèrent sur sa tête, tandis qu'elle gravissait le gigantesque obstacle. Puis un vent violent se mit à souffler, renvoyant les nuages, plus noirs qu'auparavant, comme s'ils étaient allés aux sources de la pluie, bien décidés à revenir la tourmenter. Et la pluie vint en effet, à grosses gouttes, lui lavant le visage et lui collant les vêtements au corps. Lorsque l'orage s'arrêta, une aube déjà très avancée sortit des derniers nuages.

A l'horizon, le soleil se leva rouge, chargé de brumes. La mer était maintenant très loin sous elle, également encore éloignée du sommet de la titanesque muraille. Son corps las devrait encore beaucoup endurer et se dépenser. La mort de cet homme — qui était leur seul espoir — lui semblait hors de sa portée.

9. LE PALAIS FORTIFIÉ

Holroyd n'avait pas la notion du temps. A un moment, il s'était trouvé luttant contre l'envahissement de son être par l'énergie qui entraît en lui au contact de la main de la jeune femme ; l'instant d'après, il eut conscience de se trouver sur le sol d'une grande pièce d'étrange apparence qu'éclairait le soleil.

Cette pièce avait bien au moins soixante mètres de long sur trente de large, mais au bout d'un moment, il se rendit compte qu'il n'avait plus le sens exact des dimensions. Ce lieu n'était plus pour lui qu'un endroit plein de charme, où tout était splendide, jusqu'aux immenses fenêtres par où pénétrait la lumière solaire et qui suivaient la ligne courbe du plafond.

Le mobilier resplendissait. C'était un bois de rose flamboyant. Fauteuils, chaises et divans étaient de grand style et recouverts de tissus splendides. Les murs étaient garnis de panneaux dont le doux éclat bleu devait être celui de quelque surprenant bois rare. A l'extrémité de cette pièce assez curieuse, s'ouvrait une série de portes, de pierres précieuses semblait-il, et dont le dessin général était celui d'un vitrail. Par ces vitraux, le soleil entraît aussi et on avait l'impression d'arbres au-dehors. Simple illusion d'ailleurs, car à cette distance, même les parties les plus claires des vitraux ne donnaient qu'une idée fort imprécise de l'extérieur immédiat.

Fasciné, Holroyd s'assit, puis lentement s'appuya au dossier de son siège, abasourdi. C'est qu'une image éblouissante venait de se présenter à ses yeux. La chose la plus exquise qui fût dans cette chambre des merveilles s'approchait de lui sous l'apparence d'une jeune femme aux cheveux d'or. A peine avait-il eu le temps de détailler la pièce. De même, à peine eut-il celui de jeter un rapide regard sur des yeux d'un bleu intense et sur un corps souple moulé dans une robe d'un blanc de neige, que déjà la voix de cette créature parvenait jusqu'à lui, douce, mais pleine d'angoisse :

— Ineznio, dit-elle, que s'est-il passé ? Vous êtes tombé sans connaissance comme un Vrill foudroyé.

Elle s'arrêta et Holroyd eut le temps de réfléchir à l'un des mille et un aspects de sa situation. Ineznio ! Ce nom réveilla son esprit. Une certaine anxiété s'empara de lui, à la pensée que cette jeune femme

l'avait amené dans ce palais, le prenant pour Ineznio.

Il se souvint aussi du propos de L'onee, à savoir que le temps était venu de l'action dangereuse. Il comprenait d'un coup et tout son courage s'évanouit. Un moment immobile, il demeura sans force, se sentant dépassé par la situation, puis il reprit le contrôle de lui-même.

— J'ai fait un faux pas. Désolé, dit-il.

Il se leva. La jeune femme l'aida de sa douce main aux longs doigts blancs. Elle lui parut assez forte. «C'est une tigresse», pensa Holroyd, tandis qu'il examinait sa démarche, car elle s'était éloignée de lui et se dirigeait non vers l'une des portes de verre, mais vers l'une des nombreuses issues ménagées dans les panneaux muraux. L'un d'eux glissa et elle se tint sur le seuil, sa silhouette se découpant dans le couloir de marbre qui s'ouvrait au-delà.

— Ce matin, dit-elle, Benar va vous apporter la liste de ceux qui doivent être exécutés. J'espère que vous êtes maintenant décidé à la signer, dit-elle avec un éclair de rage dans les yeux. Je veux en finir avec ces prétendus patriotes dont l'unique dessein est d'amener Gonwonlane à faire la guerre à Nushirvan et plus tard à Accadistran. Je reviendrai tout à l'heure pour discuter de cela.

Elle était partie. Holroyd posa la main sur la porte close, comme si ce geste l'eût pu ramener et comme s'il avait également pu conjurer ainsi toute explication sur ce qu'elle venait de dire : signer une liste de gens à faire exécuter. Il demeura ainsi un long moment, l'esprit vide. C'était L'onee qui l'avait fait venir dans ce palais en le substituant fort dangereusement au prince Ineznio. Pourquoi ? Pour empêcher les exécutions ? Ou tout simplement pour le persuader qu'il s'agissait là d'une question de vie ou de mort ? Une seule chose était sûre et nette : il était chez lui, dans son palais fortifié.

Holroyd marchait de long en large sur le sol recouvert de tapis. Il lui apparut au bout d'un moment que, pour l'instant, il devait feindre d'acquiescer, car il voulait connaître tous les tenants et les aboutissants de la situation avant d'établir son plan d'action. Ses pas l'avaient amené devant les portes qui s'ouvraient au bout de la pièce. Un coup d'œil à travers les vitraux multicolores lui fit apercevoir, atténuée, la lumière extérieure. Il avait sous les yeux une terrasse fleurie tout éclaboussée de soleil, des arbres, de l'herbe, des bosquets. Au-delà, les abords d'une grande cité.

Holroyd ouvrit toute grande l'une des portes et s'avança dehors. La brise qui soufflait lui caressa les joues, lui apportant aussi l'odeur des fleurs mêlée d'une forte senteur marine. Mais ce fut d'abord par la cité que son regard fut captivé. Ce qu'il en pouvait voir de la fenêtre était en bordure d'un océan bleu-vert et cela brillait. Ce n'étaient en effet que bribes dans un ensemble, morceaux épars d'un puzzle dont l'image lui parvenait au travers d'un mur de feuillage. Sans la moindre

hésitation, il se précipita droit devant lui, parcourut la terrasse, en descendit les larges marches reliées à une pelouse, et courut le long d'un ruisseau qui, sortant brusquement du sol, coulait parallèlement à une avenue plantée d'arbres.

Ce fut la disparition brutale du ruisseau qui le cloua sur place. Dans un ultime gargouillis, l'eau traversait un banc rocheux et s'évanouissait. Il avança avec précaution, se frayant un chemin dans le sous-bois, où se trouvait une allée de la même substance que la terrasse, bordée par une murette de pierre d'environ un mètre de haut et au-delà de laquelle s'ouvrait un abîme.

Le précipice faisait immédiatement suite à la barrière de pierre et tombait droit, d'une effrayante profondeur. Holroyd put suivre des yeux le chemin que longeait le ruisseau avant de se précipiter le long de cet à-pic de près de seize cents mètres. Son nom de Grande Falaise lui convenait à merveille. Au pied de cette falaise, existait un bras de mer cerné par le roc. S'il en jugeait d'après le puissant grondement de l'eau, il n'était pas question d'installer jamais un port dans cette baie. L'eau s'engouffrait en masses écumantes entre les deux extrémités de l'anse rocheuse, venant du large, creusant la baie dans les terres. Cette baie pouvait avoir de trois à cinq kilomètres de large et c'était sur le rivage lui faisant face que s'étendait la ville.

La falaise et la mer qui se brisait à ses pieds prirent leur place dans le grand fouillis d'impressions diverses qui emplissait l'esprit de Holroyd, mais ce qui retenait en cet instant toute son attention, c'était la grande cité. Elle lui apparaissait blanche, verte, bleue, rouge, jaune et d'une myriade d'autres teintes. Elle avait mille feux comme un joyau, réfléchissant les rayons du soleil. C'était un vaste ensemble de coupoles, de dômes et de clochers d'abord distincts, puis se fondant à l'horizon. La ville dessinait une courbe bordant le rivage de cette immense mer bleue dont la baie sauvage ne constituait qu'une minuscule partie, une mer qui, elle aussi, s'arrondissait à l'horizon. Au-delà, la tache vague d'une forêt et, dans son épaisseur, sans doute la maisonnette d'où il avait été transporté jusqu'ici. Holroyd émit un rire cassant. Il lui faudrait désormais faire attention à cette L'onee qui, par deux fois déjà, l'avait mis dans une situation dangereuse.

Une flèche frappa la paroi de pierre proche de lui, hésita un moment comme une chose vivante, puis tomba, lentement d'abord, et de plus en plus vite, dans l'abîme d'où elle avait surgi. Holroyd la suivit des yeux, secouant la tête, étonné, quand un personnage en position sur un petit rebord de la falaise, à vingt mètres au-dessous de lui, frôla son regard. Il se jeta de côté lorsqu'il vit venir la seconde flèche, qui passa là où sa tête se trouvait un instant plus tôt. Il faillit tomber, mais en même temps, il put se rendre compte d'un coup d'œil que son agresseur était une grande jeune femme.

La surprise passée, Holroyd cessa de craindre. Il se pencha prudemment sur le garde-fou et constata que la jeune femme se trouvait dans une position précaire, accrochée à des racines qui couraient le long de la paroi rocheuse perpendiculaire... L'arc utilisé contre lui était maintenant pendu à une épaule osseuse. La jeune chasseresse portait un ceinturon où était passée une épée. Comme il la regardait s'agripper avec effort, dangereusement, aux racines pour grimper, il sentit ses muscles se durcir instinctivement comme pour lui porter secours.

— Qui êtes-vous ? cria-t-il. Que me voulez-vous ?

Pour toute réponse, il n'entendit que la respiration haletante de la grimpeuse qui montait vers lui, mais il éprouva soudain le sentiment d'un isolement total aggravé d'une angoissante dérégulation, celle de l'homme abandonné, seul dans un monde étranger. Étrangère aussi, et comme fort éloignée, la cité s'étendait au-delà des furieux brisants de la baie. Il n'en apercevait que des fragments à travers les frondaisons du jardin, sauf cependant un bâtiment blanc, grand, très long et assez bas. Nulle part il ne distinguait la moindre trace de vie. Pas un bruit, rien. C'était comme une relique d'un autre âge au-dessus de la mer violente. Tout était vieux et mort, hormis lui-même et cette femme qui avait essayé de le tuer. Ils étaient ici les seules réalités vivantes.

La femme se reposait un instant, entourant d'un bras une épaisse racine. Elle leva les yeux et son visage, à quelques mètres de Holroyd, lui parut si horrible qu'il eut un mouvement de recul. La femme s'adressa à lui d'une voix rocailleuse.

— Ne faites pas attention à mon apparence physique. Ma longue ascension m'a tellement fatiguée que je ne vous ai pas reconnu. Acceptez mes excuses. J'ai cru qu'un garde m'avait surprise.

Holroyd eut un sourire. Ptath était immortel. D n'avait pas à craindre les flèches. Ce qu'il fallait, c'était savoir pourquoi cette meurtrière voulait tuer le prince Ineznio et pourquoi elle croyait qu'il suffisait de s'excuser. Il l'examinait, tandis qu'elle faisait un dernier effort pour l'atteindre. La créature avait l'air sale, et complètement épuisée. Elle avait de la boue dans les cheveux et le contact du rocher, comme les éclaboussures de mer, avaient souillé ses vêtements.

Holroyd fronça le sourcil : qu'allait-il faire d'elle ? Il ne pouvait la laisser de nouveau tirer sur lui. Le corps de Ptath avait beau être invulnérable, il n'en ressentait pas moins la souffrance. Comme elle atteignait le garde-fou de pierre, il lui dit calmement :

— Vous feriez mieux de jeter votre arc, vos flèches et votre épée en bas de la falaise. Je ne puis vous laisser m'approcher avec cet attirail. Si vous tenez à la vie, obéissez immédiatement et je vous donne un coup de main.

La femme secoua la tête et, avec un accent passionné dans la voix :

— Je ne puis abandonner mon épée, dit-elle. J'aimerais mieux me jeter en bas tout de suite plutôt que de risquer de tomber vivante entre les mains de la police du palais. Je vais vous donner l'arc et les flèches. Vous pourrez ainsi me tenir en respect. Mais je garde mon épée.

Ne voulant pas poursuivre la discussion, il attrapa l'arc et les flèches qu'elle lui tendait et, après une minute d'effort, amena la jeune femme jusqu'à lui. Avec une souplesse et une ruse animales, elle se laissa tomber sur le chemin de ronde, mais en même temps tira son épée, tout le corps tendu vers Holroyd.

Ce dernier recula et, dans sa surprise, laissa échapper l'arc et les flèches. Sautant derrière lui, elle s'en saisit et les envoya par-dessus son épaule vers la falaise. Ils tombèrent dans l'abîme et, de nouveau, elle-même se jeta vers lui, se contorsionnant pour mieux le transpercer. Holroyd fit un écart et la lame le manqua. Il avait maintenant repris le contrôle de ses jambes, mais chose curieuse, elle fut plus rapide que lui et, se précipitant en avant, évita ses mains prêtes à se serrer sur elle. Elle l'eût cependant quand même manqué si, à cet instant, Holroyd ne s'était aperçu «que son épée était faite de bois verni. De bois ! Cette découverte ralentit son geste de défense et la pointe le frappa sous le sein droit. Douleur insignifiante. Aussi, d'instinct et sans arrière-pensée, Holroyd saisit la «lame» à mi-longueur et la lui arracha d'un seul coup de poignet. Il vit alors la femme considérer son arme d'un air hébété.

— La lame magique, murmura-t-elle. Elle ne vous a fait aucun mal !

— La quoi ? dit Holroyd.

Mais il comprit bientôt ce qu'elle voulait dire.

Dans ses doigts, l'épée avait une sorte de vie intérieure. Elle vibrait comme un diapason et ses pulsations finirent par le brûler. Cela lui fit, mais à un moindre degré, la même impression qu'en serrant la main de L'onee quand celle-ci tenait le bâton de prières. Holroyd la jeta comme il l'eût fait d'un charbon ardent. Avant qu'il ait eu le temps de réagir, la jeune femme se baissa, se saisit de l'arme et l'envoya aussi dans le précipice. Alors, se retournant d'un bloc et lui faisant face :

— Écoutez-moi bien, dit-elle. Cette épée aurait dû vous tuer. Qu'elle ne l'ait pas fait prouve qu'il y a tout alentour (elle désigna l'horizon au sud et à l'est) des femmes qui tiennent leur bâton de prières et qui prient. Un nombre malheureusement ridicule, mais, poursuivit-elle gravement, si l'on considère les temps immémoriaux depuis lesquels il a été interdit aux femmes de prier sans l'intermédiaire de leur mari, il me semble que cela constitue un sérieux espoir. Ptath, il vous faut réfléchir à cela. Vous devez...

— Ptath ! s'écria Holroyd.

Jusqu'ici il avait cru fermement que la femme le prenait pour le prince Ineznio et s'était demandé comment Ineznio aurait pris de telles paroles. Son identification à l'instant même dans ce jardin de rêve était pour lui comme un signe du destin.

Une étrangère connaissait son secret, et cela lui sembla si catastrophique qu'il en ressentit un choc nerveux. Il se mit à marmonner des mots incompréhensibles et à considérer le visage de cette femme d'une façon si étrange qu'elle dit rapidement :

— Ne soyez pas stupide. Me tuer ne servirait de rien. Rassemblez vos esprits et écoutez-moi bien. Je puis vous aider. Pas ici, pas maintenant. Je dois quitter ce palais. Donnez-moi seulement un ordre de mission pour utiliser un screer. Les formulaires sont dans votre appartement, suivez-moi.

Holroyd la suivit. Il avait le sentiment de vivre -un rêve. Cette femme qui le connaissait, qui avait voulu le tuer, lui demandait maintenant froidement de la laisser aller sans un mot de protestation.

Il la regarda, l'air sombre, se glisser familièrement par une porte dans le palais. Elle en ressortit tenant une feuille de papier raide et une curieuse plume à pointe de verre avec un long manche et un anneau de métal terni.

— Vous feriez mieux de mettre cet anneau à votre doigt, dit-elle. C'est le grand sceau du prince Ineznio et il vous confère un pouvoir au-dessus duquel il n'y a que celui d'Ineznia elle-même.

Holroyd surmonta la tentation de nier cette identification et l'assurance avec laquelle elle laissait entendre qu'il n'était pas Ineznio. Mais il était trop tard pour nier. Il prit l'anneau, en remarquant qu'elle avait nommé la déesse par son prénom. «Qui est-elle ?» se demanda-t-il. Certes, pas L'onee, car sa personnalité était beaucoup trop humaine, moins sentimentale et son comportement différent.

La femme avait fini d'écrire.

— Appuyez votre sceau ici, dit-elle. Holroyd obéit sans dire un mot, pensant au danger que représentait cette femme qui connaissait son secret. Il se sentirait cent mille fois plus en sécurité si quelqu'un l'en débarrassait et la précipitait du haut de la falaise. Ce qui était sûr, c'est qu'il n'allait pas la laisser partir sans s'être assuré de son identité et de ses intentions. Il se saisit du document et le tint à distance de la main qu'elle tendait vers lui. Il ouvrait les lèvres pour poser sa première question, quand un choc violent retentit contre l'une des portes opaques du palais.

Holroyd se détourna et sentit qu'on lui arrachait le papier. Il virevolta et fit un geste vain pour le rattraper, mais la femme se précipitait déjà vers une autre porte, qu'elle ouvrit brutalement. Derrière elle, Holroyd aperçut un couloir de marbre. Elle s'était immobilisée et le regardait. Très droite, très grande, dégingandée et

bien peu féminine avec ses vêtements sales et déchirés et ses jambes nues couvertes de boue.

— Désolée, Ptath, dit-elle, mais je ne puis m'expliquer longuement. Mes lèvres sont scellées, si scellées que... que... (Elle parut avoir de la difficulté à parler, se tut et reprit d'un ton plus ferme :) Ptath, elle est beaucoup plus dangereuse que n'ont pu vous le laisser supposer jusqu'ici ses actions ou ses paroles. Faites attention ! Ptath, qui que vous soyez, quelle que soit l'identité de votre ego, si jamais vous parvenez à recouvrer la totalité de votre divinité en tant que Ptath, il vous appartiendra alors d'en disposer à votre guise. Mais d'abord, il vous faut recouvrer votre pouvoir. Ne pensez à ri... Voyez-vous, dit-elle en souriant faiblement après avoir encore une fois donné l'impression qu'elle allait s'évanouir, je ne puis pas grand-chose pour vous pour l'instant. Bonne chance, Ptath.

Et la porte se referma sur elle.

Holroyd, une fois encore, entendit frapper sur l'autre porte. Cela l'impatienta. Ce n'était pas le moment de se laisser distraire par des réalités secondaires. Il lui fallut cependant un moment pour conclure au peu d'importance de ce bruit comme de celle qui le produisait. N'était-il pas Ptath ? Pour la première fois depuis qu'il était dans ce palais, pour la première fois même depuis qu'il était en ce monde, il avait intimement conscience d'être Ptath, sans que nul le lui eût inspiré. Holroyd était Ptath. Toute victoire au profit de Ptath était sienne. Il devait l'emporter. La perspective du formidable destin qui l'attendait le remplît soudain d'émotion. Mais un nouveau coup frappé à la porte le tira de ses réflexions.

— Entrez, dit-il.

La porte s'ouvrit devant une femme très grande et solidement bâtie. Elle portait une lance. Se mettant au garde-à-vous devant Holroyd, elle claqua les talons.

— Le marchand Mirow, grand Ineznio, dit-elle. Il affirme que c'est la déesse en personne qui l'envoie auprès de vous. Dois-je le faire venir ?

Holroyd demeurait immobile, froid comme l'acier. A chaque minute qui passait, son indifférence croissait jusqu'à devenir une force matérielle. Un marchand. En le projetant ici, L'onee avait dû se douter que viendrait ce moment : l'entrée en scène de Mirow ou de gens de sa sorte. Elle devait vouloir qu'il rencontre des gens comme cela pour apprendre d'eux certaines choses. Il était bien décidé à apprendre.

10. LE LIVRE DE LA MORT

L'entrée de Mirow fut précédée d'une sorte de meuglement nasal. Le son provenait de quelque point caché au-delà de la ligne de vision de Holroyd, et se rapprochait, devenant au fur et à mesure plus obscène. C'était la respiration colossale d'un être énorme, gras à faire peur. Ce baril humain se propulsa sur le seuil de la porte, fit la révérence avec une grâce éléphanterque.

Grand Ineznio, dit-il servilement. Holroyd demeura de glace.

Eh bien ?

L'horrible créature changea d'attitude en un tournemain. Sa politesse s'évanouit comme si elle eût été un masque, comme si elle avait reçu la permission de révéler le véritable caractère qui se cachait derrière son visage. Il ferma la porte par laquelle il était entré et se glissa vers Ineznio comme une limace, faisant entendre une sorte de gémissement.

— Mon seigneur Ineznio, dit-il, vous êtes un homme bien difficile à trouver. Voilà déjà trois jours que j'ai ici le trésor du Zard. Je viens de rencontrer la déesse dans le couloir. Sa Divinité m'a dit que vous vous en occuperiez aujourd'hui même. Puis-je y compter ?

— Oui, dit Holroyd.

Il se sentait très loin de cela, fort peu intéressé par la chose. Cela n'avait pas d'importance pour lui, quoi que ce fût. Il n'avait d'ailleurs pas le temps de s'informer suffisamment pour prendre une décision valable. Il examina l'obèse créature qui se confondait en courbettes.

— Si vous voulez m'accompagner au palais du commerce, continua-t-il, et apposer le sceau de prise en charge comme il est coutume...

Il y eut un couloir où des femmes-soldats armées de lances gardaient les issues, puis une immense pièce blanche où des hommes apportèrent des sacs qu'ils déposèrent sur une immense - bascule de pierre pour les peser.

— Par ici, Votre Excellence, lui dit un autre homme aux manières cauteleuses. Dès que vous serez assis, nous pourrons commencer.

Les hommes se mirent à entasser devant lui le contenu des sacs. C'étaient des morceaux d'une substance métallique d'un brun sombre. Il comprit que c'était du fer à l'état brut. Holroyd ne lui accorda

d'abord que peu d'intérêt. Du fer, un trésor ! Ainsi donc, il ne s'était pas trompé dans ses observations précédentes. Gonwonlane était un empire à qui manquait le métal et le peu qu'on en avait était réservé à des emplois religieux, pour ces bâtons de prières vitaux grâce à quoi se perpétuait le pouvoir de la déesse. Il avait suffi à l'humanité gaspilleuse de deux cents millions d'années pour épuiser toute la réserve de minerai de la planète.

— Où est le formulaire de prise en charge dont vous m'avez parlé ? demanda-t-il à Mirow.

Ce fut l'homme à allure de vautour qui le lui apporta, faisant lui aussi la révérence.

— Oh ! très puissant seigneur Ineznio, cela doit être bien pénible pour vous de vous occuper d'une besogne aussi routinière. Je vais vérifier si nous avons notre quota de fer.

Mirow, l'air las, le suivit jusqu'à la porte.

— Je vais envoyer mon messenger dire au Zard que vous avez promis... Ah ! mais voici Benar, le ministre de la Guerre. Cela lui fera autant plaisir qu'au Zard. Salut, Benar.

Holroyd fit un signe de tête au vieil homme corpulent qui s'inclina devant lui. Encore un de l'espèce de Mirow, un de ceux dont il fallait qu'il se méfie. Le vieux avait des lèvres bouffies, des joues pendantes et des poches sous les yeux. Cette rencontre était aussi désagréable que celle de Mirow et de l'homme au long nez dé vautour. Mais cependant, quelque chose dans son esprit était en alerte, et s'appesantissait sur les mots que Mirow avait prononcés : le Zard d'Accadistran serait heureux de ce qu'il avait promis.

Fronçant le sourcil en pensant aux éléments déconcertants de la situation, il suivit le vieil homme qui parlait avec une voix de fausset particulièrement pénible. Le trésor du Zard d'Accadistran qui, selon le factum rebelle que Tar lui avait montré, était responsable de la révolte et de ses exactions. Le trésor en retour d'une promesse. A son côté, la voix de Benar se faisait plus forte et plus cassante et les mots parvinrent jusqu'à son esprit.

Je suis heureux que vous ayez accepté. Tuer toute la bande. Il n'y a que cela à faire.

Comment ? s'écria Holroyd. De quoi parlez-vous donc ?

· Le vieil homme l'examina, puis dit d'un ton solennel :

— C'est une opération chirurgicale nécessaire. J'ai la liste toute prête ici. Elle contient tous les officiers qui ont parlé plus d'une fois en public en se montrant favorables à une attaque contre

Nushirvan. On s'en débarrassera. C'est la seule manière efficace de tenir votre promesse, de ne pas laisser nos troupes se mêler de rien quand les hors-la-loi embauchés comme mercenaires par le Zard viendront pourchasser cette racaille et leurs familles.

Le peu d'intérêt qu'avait jusqu'alors manifesté Holroyd fit place à la perplexité. Tout cela cachait quelque chose qui n'était pas clair. C'était très vague, et il en ressentait une sorte de malaise. Sa volonté était pareille à celle d'un homme qui, à tâtons dans le noir, parvient jusqu'à un mur infranchissable et qui s'aperçoit que la seule solution est la destruction totale de l'obstacle.

On le conduisit dans une grande pièce dont les murs étaient ornés de cartes, sur lesquelles il reconnut Gonwonlane, Nushirvan, Accadistran. Tout y était, mais avec plus de détails que dans les livres qu'il avait pu lire. Il n'y jeta qu'un regard superficiel. Il s'assit et examina attentivement un livre de la taille d'un grand registre qui se trouvait devant lui sur le bureau. Il était heureux d'être assis là, car cela allait lui permettre de faire la somme des données du problème : un Zard qui envoyait un trésor en échange du droit de kidnapper des citoyens de Gonwonlane, sans que les troupes s'en mêlent ; c'est-à-dire la stupéfiante trahison de la déesse contre le peuple qu'elle gouvernait. Il se sentait de sang-froid. Aucune colère ne l'animait. C'était bien ce que L'onee avait voulu dire. C'était pour cela qu'il était là. Elle avait pensé qu'il ne comprenait pas l'importance de l'attaque contre Nushirvan. Et c'était vrai, il ne l'avait pas comprise. Benar parlait toujours.

— Comme vous pouvez le voir, c'est une liste importante. Nous n'y avons pas oublié un seul suspect.

Ce commentaire, pensa Holroyd, était formulé dans l'attente d'un compliment. A la façon dont le ministre de la Guerre en parlait, la liste méritait un coup de chapeau pour sa taille respectable. L'homme avait l'air suffisant. Son regard s'attachait sur Holroyd, attendant une appréciation.

Holroyd ouvrit le grand livre vers le milieu. La page qu'il eut alors sous les yeux était couverte d'une écriture microscopique et il y avait sept, huit, neuf, dix colonnes de noms. Il fit le compte d'une colonne avec la froide précision d'un homme qui se retient de paraître ému : il y avait donc quarante noms par colonne. C'est-à-dire quatre cents par page. Il tourna doucement la page. Au dos, il y avait tout autant de noms, tracés de la même écriture. Il serait intéressant de connaître le nombre total des noms. Ce n'était pas que cela eût en soi de l'importance. Le meurtre massif dont il s'agissait ici ne pouvait se concevoir par la simple réduction de la chose en chiffres. Néanmoins, il posa la question.

— Il y en a comme cela dix-huit cents pages, répondit le vieil homme. Vous voyez, seigneur, que nous avons fait largement les choses. Nous voulons que cette trahison soit vivement réprimée.

Dix-huit cents fois quatre cents. Holroyd essaya de faire péniblement le compte. Quatre cents fois... fois. La réponse ne venait

pas. Dix-huit cents par quatre cents... non, ce n'était pas ainsi qu'il fallait mesurer le problème. Quarante centimètres par vingt-cinq centimètres par quatre. Quatre mille centimètres cubes de morts. Holroyd étendit le bras et, gravement, souleva le registre. C'était lourd, quatre kilogrammes environ. Ce fut la lourdeur du livre sous son bras qui éclaircit sa pensée.

— Je vais emmener ce registre avec moi, dit-il très calmement. Il y a quelques noms que j'aimerais ne pas y voir figurer. Cela me prendra quelque temps.

Il se détournait avec la conviction d'avoir donné une explication suffisante. La voix du vieil homme le fit s'arrêter.

— Je vous assure, seigneur, que ces listes ont été vérifiées de très près et qu'elles ne comprennent ni les noms des officiers qui ont fréquenté les hauts cercles, ni ceux qui, de quelque manière, se sont signalés à votre attention. Seuls des noms sur lesquels tout le monde était d'accord, comme ceux du général Maarik, ou du colonel Dilin, ont été laissés.

— Je tiens cependant à emmener le livre chez moi, dit Holroyd d'un ton glacé. Je l'étudierai.

Il se détourna et prit le couloir pour se diriger vers son appartement. Il ferma la porte derrière lui avant d'avoir aperçu la déesse à la chevelure d'or.

Elle était assise devant une petite table placée juste entre les grandes fenêtres. Il y avait des plats sur la table.

— Asseyez-vous, Ineznio, dit la déesse. Je veux vous parler des exécutions. Le ministre de la Police m'a fait, voici un moment, une suggestion qui me paraît très intéressante. En conséquence, je pense que je vais vous envoyer à Nushirvan pour lancer une fausse attaque qui satisfera tous les mécontents. Mais asseyez-vous donc, mon cher. Nous allons discuter de cette campagne en buvant une coupe de nir.

11. L'ANNEAU DU POUVOIR

Holroyd mit un certain temps à se faire à la présence de la déesse et à enregistrer ses paroles. Il avait l'esprit presque vide et il luttait pour se faire une idée de la réalité qu'elle représentait. Mais cela revint bientôt.

La voir, maintenant, était chose fort différente. Auparavant, il avait été étonné par la façon brutale dont il s'était trouvé en sa présence et son départ en douceur ne lui avait laissé d'elle qu'une impression vague. S'il revenait en arrière, son arrivée dans le palais se noyait dans une sorte de brume et il fallait quelques traits complémentaires pour que le tableau apparût nettement. Le visage enfantin, le corps souple aux formes raffinées, les yeux bleus, c'était là tout ce dont il se souvenait. A la place du négligé blanc de tout à l'heure, la déesse portait maintenant une robe du soir d'un bleu profond assorti à celui de ses yeux. Mais la grande différence, c'était que jusqu'alors elle lui avait paru un personnage de rêve et que maintenant il la sentait bien réelle. Elle était vivante et en face de lui, la déesse Ineznia.

Asseyez-vous, Ineznio, dit-elle doucement. Vous me semblez étrange ce matin, vous me regardez curieusement.

Je réfléchissais à ce que vous disiez, s'entendit-il répondre.

En fait, Ů n'avait pas encore pénétré le sens de ses paroles, mais sa réponse paraissait naturelle. Il s'assit allègrement et vit dans son regard quelque chose d'énigmatique qui n'était plus enfantin. Son apparence parut subtilement se transformer. Il essaya de savoir en quoi exactement, mais en vain.

Il s'aperçut qu'il l'examinait soigneusement. «Fais donc attention, imbécile», se dit-il. Ce n'était pas une femme authentique. Mais combien il était difficile de se faire à cette pensée et plus difficile encore d'en admettre toutes les conséquences, sauf... Attention ! La vague de prudence qui montait en lui lui donna le signal d'alarme : il ne pouvait plus longtemps lui paraître «étrange» et demeurer silencieux.

— Ainsi donc, dit-il, vous voulez que je lance une attaque simulée contre Nushirvan ?

Il ne put poursuivre. Conscient de ce qu'il venait de dire, il se sentit inquiet. Il se voyait faisant face aux diverses éventualités et il se

dit finalement que ce ne serait pas si difficile.

— Je veux, dit la déesse d'une voix tonnante, envoyer des messagers qui annonceront que vous et votre état-major partirez demain pour le front. On demandera à tous les temples de tenir leurs forces prêtes à votre appel et de se préparer à loger les soldats en déplacement. L'intendance mettra tous ses moyens à votre disposition. Ce qui est important, c'est de convaincre tout le monde qu'on va vraiment faire la guerre, et en même temps de s'assurer que tous les suspects seront placés sur le flanc gauche de l'armée, où les mercenaires pourront se jeter sur eux et les exterminer dans ces marches volcaniques et montagneuses qui s'étendent sur des centaines et des centaines de kanbs carrés dans cette région. Mais je vais vous montrer d'ici à un instant ce que je veux dire exactement...

Holroyd entendait chaque mot, mais non son plein sens. Il demeurait là assis, en proie à un mélange de joie et de dégoût qui le mettait mal à l'aise. Il y avait là de la colère et du plaisir. Le plaisir lui venait à la pensée d'émotions qui pourraient être durables, mais sans rapport avec l'intensité du sentiment diabolique que lui faisait éprouver sa proposition : une attaque simulée contre Nushirvan. O Diyan, ô Kolla, ô divin Rad ! Une attaque contre Nushirvan sous les auspices de la déesse, tous les préparatifs nécessaires se déroulant sans éveiller le moins du monde sa suspicion.

Cette pensée chemina en lui, tandis qu'une blanche main, qu'un doigt pointé en avant se dirigeaient vers son front.

— Viens avec moi, dit la voix de la déesse, et je te montrerai. Tiens la tête droite et viens avec moi.

Il eut envie de se débarrasser d'il ne savait quoi. Mais il n'osait pas. Il aurait dû se souvenir qu'il avait en face de lui une déesse, une déesse si puissante que L'onee elle-même, qui pourtant avait pu intervenir dans le déroulement de la durée, en avait peur. Le doigt toucha son front.

— Viens avec moi.

Rien ne se passa. La déesse le considéra et ses yeux se plissèrent.

— C'est étrange, dit-elle. Je sens une résis... Elle se tut délibérément, s'enfonça dans son fauteuil et, à son tour, l'examina avec étonnement.

— Qu'y a-t-il ? demanda Holroyd, qui avait retrouvé soudain la parole.

— Rien, rien, répondit-elle, secouant la tête avec impatience et comme si elle essayait de se convaincre elle-même.

Holroyd attendit. Ce qu'elle avait espéré n'était pas clair pour lui. Mais la raison pour laquelle cela n'avait pas eu lieu était, elle, fort évidente. Aussi diffus que fût maintenant le pouvoir de Ptath, prisonnier de la personnalité de Peter Holroyd, cette intime confusion

de l'homme et du dieu ne pouvait cependant être traitée comme un simple être humain. Quoi qu'elle ait voulu faire en lui ordonnant de venir avec elle, où qu'elle ait voulu qu'ils aillent, laissant Ptath ici et emmenant Ineznio, cela devait, du fait même de la nature des choses, impliquer une utilisation différente de son pouvoir divin. Elle allait tout découvrir. Il eut chaud, puis froid et sentit monter en lui une terrible résolution.

— Ineznio, dit-elle, qu'avez-vous fait depuis que je ne vous ai vu ?

Elle avait parlé durement, et ses yeux brillaient intensément, semblables à une mer sous le soleil. Il était difficile de la dévisager. Son visage semblait comme perdu dans une brume lumineuse, une lumière mouvante qui paraissait ne pas avoir de source visible, mais qui l'auréolait.

— Depuis que vous ne m'avez vu ! répéta Holroyd. (Son ton était si froid que cela lui fit peur à lui-même :) Laissez-moi réfléchir. Voyons, je suis allé au jardin. En rentrant, j'ai vu Mirow qui m'attendait. Je suis allé avec lui pour vérifier le trésor du Zard, et puis...

Il se tut. Les yeux d'Ineznia avaient de nouveau changé. C'étaient maintenant des golfes céruléens, comme une mer sous un ciel nuageux, mais il y avait tout au fond des éclairs électriques. Et ces yeux se posèrent sur son visage, puis sur sa main. Sa main gauche.

Qui vous a donné cela ? demanda-t-elle sur un ton aigu. Cet anneau ?

L'anneau ? dit Holroyd. (Il considéra le cercle de métal terne, trop étonné sur le moment pour en dire plus. Mais il se reprit et expliqua :) Eh bien, ce n'est que...

La parole lui fut coupée par un rire. Un rire sonore, et le visage de la jeune femme revivait soudain, reprenait chaleur à ce délicieux rire. Une chose seulement était gênante : son regard avait une fois encore changé. Il était maintenant d'un bleu de feu. Une colère infernale, inhumaine y flamboyait. Et sa voix s'éleva avec la violence Ses tempêtes, la brutalité démoniaque des éléments en fureur.

Qui vous l'a donné ? hurla-t-elle. Qui ? Qui ?

Eh bien, Ineznia ? dit Holroyd d'une voix douce.

La façon dont elle avait parlé le choquait, mais chose plus importante, il se sentait soudain le maître de la situation. Il la regarda avec curiosité, vraiment intéressé.

— C'est pourtant très simple, poursuivit-il, avec la certitude que le seul Holroyd n'aurait jamais pu être aussi calme, aussi raisonnable, aussi fantastiquement courageux devant cet éclat démoniaque. J'allais sortir avec Mirow, expliqua-t-il, quand il m'a rappelé que je n'avais pas mon sceau au doigt. Dans ma précipitation, je n'ai pas dû prendre le bon.

Cela avait l'air presque plausible. L'anneau avait dû se trouver là

dans la pièce, dans la pièce où la femme dégingandée s'était procuré les ordres de mission. Quant à savoir pourquoi un anneau aussi dangereux avait été confié à la garde du prince Ineznio, c'était une autre histoire. Il se rendit compte que les yeux aux multiples expressions avaient une fois encore changé. Toujours bleus, ils étaient maintenant marmoréens, autant qu'il l'était lui-même. Et la voix aussi, lorsqu'elle se fit entendre, était calme :

— Je dois vous demander de m'excuser, Ineznio. Il y a des forces en jeu dont je ne vous ai pas informé et j'ai essuyé récemment une sorte d'échec dans une affaire d'une relative importance. Enlevez donc cet anneau et je vais vous emmener dans un voyage de l'esprit. Ensuite... (Elle eut un sourire étonnamment tendre et ajouta doucement :) Ensuite, je vous dirai au revoir à la façon des amants qui se séparent. Mais d'abord, enlevez cet anneau... remettez-le où vous l'avez pris.

Holroyd se rendit lentement dans la pièce où la femme avait pris l'anneau. Une fois dans cette salle, il dut faire effort sur lui-même pour ne pas se glisser par une autre porte et disparaître dans le couloir. Il reconnut ce sentiment : c'était celui même auquel il n'avait pas su résister dans la petite maison de la jungle. Trop de choses se présentaient à lui dans une trop rapide succession. Il faudrait qu'il prenne le temps de faire un inventaire. Mais pas maintenant. Plus tard.

Cette résolution le soulagea. Il demeura cependant un moment incertain. Ce voyage des esprits et cet adieu des amants qui devait le suivre... Holroyd eut donc une hésitation. La seconde chose était, bien sûr, de peu d'importance. Il avait atteint trente-trois ans avant de venir à Gonwonlane, et si jamais il s'était trouvé quelque être supérieur pour faire le compte des jeunes hommes de cet âge qui fussent innocents comme des agneaux venant de naître, certes le nom de Holroyd n'eût pas figuré sur ses listes. Non, vraiment, le côté amoureux n'avait pas d'importance, surtout maintenant. Il savait en effet que les corps n'étaient que lieux de passage pour ces dames. Ce qui le troublait, c'était ce voyage des esprits. Qu'est-ce que ça pouvait bien être ?

Ineznia avait parlé de faire tailler les rebelles en pièces dans les marches montagneuses et volcaniques de Nushirvan. Et puis, elle avait dit... Qu'avait-elle dit ? Il ne pouvait s'en souvenir clairement. Il n'avait pas le temps d'y réfléchir maintenant, alors que tant d'autres éléments jouaient en sa faveur. Satisfait, il plaça l'anneau dans un petit casier du mur translucide, près d'un vaste bureau, et retourna lentement dans la pièce aux grandes fenêtres.

12. LA PAGE ARRACHÉE

C'était le dos de la déesse que Holroyd avait en face de lui, tandis qu'il se dirigeait vers elle en foulant les tapis. Cela lui permettait de l'étudier comme il n'avait pu le faire tant qu'il avait dû la regarder de face. C'était au fond une petite femme qui ne devait guère mesurer plus d'un mètre soixante. Ce qui lui donnait grande allure, c'étaient ses cheveux. Elle les portait comme une écolière et ils tombaient en cascade de soie dorée sur ses épaules. Assise comme elle était là, elle lui parut une enfant, mais cette impression cessa dès que Holroyd eut identifié ce qu'elle tenait sur ses genoux : le grand livre contenant les noms de ceux dont elle-même avait signifié peu auparavant l'exécution.

Holroyd eut un sourire amer, fit des yeux le tour de la pièce et s'assit sur sa chaise. La déesse le considéra pensivement.

— Je remarque que vous n'avez pas signé ceci, Ineznio.

Avant qu'il ait pu répondre, elle poursuivit d'une voix plaintive :

— Vous ne vous êtes jamais rendu compte de l'importance de l'action à mener contre ces gens. Nos jeunes générations sont irrégieuses à l'extrême, très sûres d'elles-mêmes et individualistes au-delà du supportable. Une défaite dont leurs principaux leaders paraîtraient responsables (notre propagande veillera à cela) et à l'occasion de laquelle la plupart de ces chefs seraient tués (nos services tactiques y veilleront) les laisserait sans direction. En exploitant habilement la situation, nous pourrions démontrer que leur mépris de la prière nationale est à la base de ce désastre et ainsi renvoyer les esprits les plus faibles par milliers à leurs bâtons de prières. Dès lors, plus de souci pour nous. J'ai découvert que ces accès de rébellion ne durent jamais plus de quelques générations. Je vous laisse le soin des détails.

Holroyd, très décontracté, prit son verre. Le nîr était encore chaud et délicieux, mais une minute plus tard, il n'aurait pu en définir le goût. En esprit, il apercevait ce dont elle lui avait brièvement parlé : des hommes, des femmes, dont les âmes étaient brisées par la catastrophe, qui vieillissaient et mouraient sans espoir, tandis que la déesse d'or poursuivait son immortalité et que les temples, leurs princes et leurs empereurs continuaient à exercer leur contrôle d'acier

sur un peuple si désespérément réduit à l'esclavage que sa condition était purement infernale !

Avec une détermination qui prenait l'aspect d'une révolte presque physique, comme celle d'un cheval qui lutte contre un mors, Holroyd décida qu'il ne permettrait pas que cela soit et que cela ne serait pas. Mais la déesse s'était remise à parler : — Pour la plupart, ces exécutions, comme vous pouvez vous en rendre compte, sont désormais sans importance. Mais, ajouta-t-elle, mesurant la force de son regard bleu, il est une page que je veux que vous signiez, Ineznio. Chacun des noms qui s'y trouve est celui d'une personne convaincue de meurtre. Tant que ces gens-là vivront, la loi sera bafouée et mon gouvernement méprisé. Voulez-vous la signer ? Ineznio, il y a des moments où vous me mettez en colère. Vous savez fort bien que ma politique a toujours été de vous laisser à vous et à mes autres conseillers — humains ceux-là — le contrôle de l'administration. Je ne m'intéresse qu'aux choses de plus haute importance. Celle-ci en est une. Vous devez signer cette liste.

Holroyd la regarda. Sa longue, mais spasmodique harangue lui avait donné le temps de réfléchir à ce qu'il allait dire. Il parla lentement :

— Ne pensez-vous pas qu'en ce moment des exécutions feraient naître des soupçons chez tous ceux que vous voulez endormir ?

Sa réponse le surprit. U y avait une plume sur la table. Elle s'en saisit, feuilleta le livre avec fureur, trouva la page qu'elle cherchait et écrivit rapidement quelque chose dans la partie blanche, en bas. Elle finit par une signature pompeuse et arracha la page avec violence.

— Voilà, éclata-t-elle, qui repousse toutes les exécutions pour six mois.

Elle poussa le papier vers lui à travers la table et lui tendit la plume. Ses yeux brillants demeuraient fixés sur lui.

Sans un mot, Holroyd prit la plume. Il lut ce qu'elle avait écrit, puis signa Ineznio, et lui tendit la feuille. D'ici à six mois, il serait assis sur le trône divin. Avant six mois, il serait de nouveau Ptath dans toute sa puissance ou il serait mort. Et qu'était-ce qu'une page prise parmi dix-huit cents autres ? Il n'aurait pu se tirer plus élégamment d'une situation aussi impossible.

Un doigt toucha son front. La voix de la déesse, caressante, parvint à ses oreilles :

— Suis-moi.

13. LE VOYAGE DES ESPRITS

La première impression de Holroyd fut d'être irrésistiblement happé. Il se recroquevilla, s'attendant à souffrir. Mais il n'en fut rien. Il était dans une sorte de brouillard psychologique, et cela dura quelques secondes, avec la sensation de se déplacer à une vitesse considérable. Puis, brusquement, cet ensorcellement prit fin. Tout aussitôt, il se vit en train de considérer d'une certaine hauteur un panorama de montagnes. Des montagnes, des montagnes... et des volcans !

D'aussi loin qu'il pouvait ainsi contempler le paysage à hauteur d'aigle, il vit des pics qui se dressaient, tous plus hauts les uns que les autres, et des volcans qui projetaient leur panache de fumée sur le ciel brumeux. Il y avait même des centaines de pics, des centaines de volcans et de vastes vallées les séparant, couvertes de vapeurs.

D'ailleurs, des vapeurs filtraient de toutes les fissures invisibles de cette terre désolée et torturée.

«C'est Nushirvan», pensa Holroyd, et c'est alors qu'il ressentit la première atteinte d'un terrible doute : on ne pouvait pas envoyer des êtres humains en de tels lieux.

Mais au bout d'un moment, il se rendit mieux compte. Ces montagnes pouvaient être prises par des armées, et la terre volcanique, comme toujours, n'était pas aussi redoutable qu'il y paraissait au premier abord. Le sol était même si riche par endroits que des vignobles et des vergers se voyaient ici et là, d'une splendeur sans égale. Fasciné, il commença à chercher des traces d'habitations. Il en trouva. Des maisons se groupaient à flanc de collines, se nichaient dans des vallées embuées et tout au loin, dans une vallée qui s'étirait toute droite vers l'horizon, son œil capta les clochers et les tours d'une grande cité. Il pensa sur-le-champ, animé d'un ardent désir : «Je veux aller là.» Une réponse négative lui parvint. C'était impossible. U ne pouvait traverser le fleuve de boue brûlante.

Et pourquoi pas ?

A cela, il n'y eut pas de réponse, et Holroyd vibra d'impatience. Eh bien, cette rivière de boue brûlante, voilà quelque chose qui excitait son imagination. Il regarda au-dessous de lui et, chose étrange, il s'en fallut de peu qu'il ne la vît pas. Comme un serpent, la masse d'un gris

sombre coulait en méandres là en bas. Elle faisait des tours et des détours dans une grande vallée. Sa largeur moyenne était d'environ quatre cents mètres et une légère vapeur émanait de sa surface.

Des armées venant des collines de Gonwonlane devraient en traverser le cours. Une fois encore, une question angoissée lui vint à l'esprit : pouvait-on envoyer des hommes dans un tel enfer ? Et de nouveau, la réponse vint. C'était possible, il le savait et il le fallait. Il avait même devant les yeux l'image des ponts mobiles qui seraient nécessaires et qui devraient supporter les monstres-chars, les grimbs. Il n'y avait pas un soldat ni un officier ayant participé à la Seconde Guerre mondiale qui n'eût à plusieurs reprises traversé une centaine de ponts de ce type, et le plus souvent sous le feu ennemi.

Et le voyage des esprits continuait, suivant le cours de ce fleuve de boue en direction de l'ouest. Holroyd estima qu'il allait à une vitesse d'environ quatre cents kaubs à l'heure. C'était assez rapide pour que l'intérêt qu'il portait au paysage ne fléchît pas, et que ses observations ne perdissent rien de leur acuité, maintenant tout son être en état d'alerte. Une fois encore, il put caresser du regard la cité tentatrice qu'une brume légère enveloppait dans le lointain. Mais elle aussi se trouvait au-delà du cours du fleuve de boue brûlante que son merveilleux moyen de locomotion actuel ne permettait pas de traverser. Et cela, pour une raison mystérieuse.

C'est peu après être eux-mêmes passés à la perpendiculaire d'une seconde cité que le fleuve fit un coude brusque vers le nord, et que, après maints tours et détours qui enlaçaient des montagnes entières, il s'engageait dans cette direction définitivement. Holroyd commençait à éprouver un certain désarroi. C'est que, si l'importance était grande pour lui d'explorer le cours de ce fleuve là où il servait de frontière à Gonwonlane, à quoi bon, en revanche, en suivre les méandres dans une direction où il semblait encercler le cœur même de Nushirvan ? Or, au bout d'une heure, il était clair que telle était bien leur marche. Peu à peu, en* effet, le fleuve les emmena vers l'est et, après un temps très long — le temps lui semblait long maintenant que son intérêt stratégique avait disparu —, vers le sud pendant quelques heures.

Le soleil, qui d'abord avait été très haut, s'approchait maintenant de la ligne de l'horizon, et ses derniers rayons allongeaient leurs ombres sur les étranges et terribles montagnes de Nushirvan. Soudain, Holroyd se sentit violemment happé comme au début du voyage. Il était de nouveau dans le palais. Le voyage des esprits, que l'étrange chemin suivi rendait inexplicable, était terminé.

La pièce s'assombrissait. Devant la grande fenêtre, un peu de jour persistait vers l'est, mais avec le soleil à son déclin, le crépuscule tombait rapidement. Holroyd se sentit alors profondément enfoncé dans sa chaise et vit que la déesse le regardait par-delà la table, un

léger sourire aux lèvres. Ses yeux étaient toute sérénité. Elle semblait se sentir à l'aise, et très satisfaite d'elle-même. Avant que Holroyd ait pu prononcer un seul mot, elle dit :

— Je vous ai montré les régions les plus éloignées de Nushirvan parce que j'estime que celles-ci, qui sont proches d'Accadistran, doivent vous être connues. Cela facilitera l'établissement de votre plan d'attaque.

Holroyd ne voyait pas bien en quoi. Il ouvrit la bouche pour le dire, et la referma. Lui qui ne savait rien des discussions que Ineznio et la déesse pouvaient avoir eues précédemment, ne pouvait poser trop de questions. Celle qu'il avait déjà risquée cependant avait reçu une réponse insuffisante, mais une réponse tout de même. Il avait dit :

— Ce fleuve de boue brûlante, pourquoi ne pouvions-nous le traverser ?

La jeune femme avait secoué la tête, faisant resplendir sa chevelure. Cela était fascinant : des rayons d'or comme ceux d'un feu qu'on ravive. Sa voix s'était élevée dans la pénombre qui allait s'épaississant :

— Il est des choses, Ineznio, sur lesquelles même vous ne pouvez poser de questions et qui sont à la limite de mes pouvoirs.

Elle s'était levée. Elle fit le tour de la table et les bras de cette femme l'enlacèrent, communiquant leur chaleur à son cou et à ses joues lorsqu'elle se pencha. Ses lèvres lui parurent d'abord froides, puis exigeantes, et Holroyd n'eut même plus besoin de lui poser d'autres questions. «Plus tard, pensa-t-il, j'examinerai tout cela à fond.»

Holroyd prit la plume et écrivit :

La plus grande puissance de Gonwonlane est la déesse Ineznia. Elle a ramené Ptath avant l'heure qu'il s'était fixée. On m'a montré comment cela s'était produit.

Il considéra ce paragraphe avec satisfaction. Rien que de le voir écrit, il se sentait mieux. Toute la journée d'hier, il avait tenté de rassembler ses esprits pour y parvenir. Déjà, le nouveau matin avait ralenti le tempo de sa vie. D'était là seul, assis devant un petit bureau, réfléchissant, pleinement décontracté, aux problèmes qui se posaient à lui. Maintenant, l'ensemble des choses lui apparaissait avec plus de clarté. L'onee avait été envoyée contre sa volonté le chercher et avait dû, malgré elle, le ramener à Gonwonlane. Cela était le commencement de tout. En mettant tout cela noir sur blanc, il allait lui être possible de reconstituer les chaînons manquants et d'en tirer des conclusions décisives et importantes. Holroyd reprit la plume :

Le second grand pouvoir à Gonwonlane est celui de L'onee, mais fort limité pour le moment. Elle a fait échouer la tentative de la déesse Ineznia pour mettre entièrement la main sur Ptath dans le palais.

Comment cela s'est déroulé, J'ai pu le voir...

Holroyd s'arrêta. Non, c'était inexact. Cela ne lui avait pas été montré, cela lui avait été conté. Il sifflota doucement, puis se remit à écrire. Au bout d'une demi-heure, il eut balayé ses derniers Joutes. Il griffonna ses conclusions :

La femme dont J'ai pensé qu'elle était L'onee était bien sûr Ineznia. En raison de cela, tout ce qui m'a été conté par la princesse du temple, par Moora la paysanne et par la femme du maréchal Nand est une déformation de la vérité, sinon son contraire. La femme en loques qui a essayé de me tuer, qui m'a donné l'anneau et qui éprouvait tant de difficulté à parler doit être la véritable L'onee.

Holroyd se laissa aller en arrière contre le dossier et contempla ce qu'il avait écrit. Il ressentait un choc, il était pris entre l'étonnement et des milliers de questions sans réponse et qui, finalement, aboutissaient toutes à ceci : pourquoi, mais pourquoi donc avait-elle agi ainsi ?

Il ne pouvait y avoir qu'une réponse à tout cela. Ineznia ne lui aurait certes pas donné de bon cœur la clef de ses actions. Elle avait agi ainsi parce qu'elle le devait. Sans doute, Ptath n'était-il pas absolument fou et, en se préparant à s'incarner dans les races humaines antérieures, sans doute avait-il pris ses précautions ici. Holroyd les énuméra une par une sur une autre feuille de papier :

«D'abord : évocation d'une personnalité antérieure, probablement intelligente. Celle-ci se trouvait être Peter Holroyd. Il semble difficile de croire que Ptath ait pu d'avance désirer une évocation aussi confuse, mais disons que ce n'était que la première protection. Ensuite, il fallait qu'on lui montrât le royaume des ténèbres. Troisièmement : un bâton de prières en action. Quatrièmement : un voyage des esprits, qui révélait fort curieusement l'impossibilité pour la déesse de s'avancer vers Nushirvan au-delà du fleuve de boue brûlante. Ce fleuve, en effet, entourait complètement la région la plus peuplée de cet État rebelle comme une véritable douve de château fort. Cinquièmement...»

Holroyd posa la plume. On en venait maintenant à quelque chose de plus obscur. Mais il faisait peu de doute que, aux yeux d'Ineznia, cela revêtait une importance vitale. Dans la petite maison de campagne, elle avait tenté de l'amener à faire l'amour avec Moora, la jeune paysanne. Holroyd fronça les sourcils, mais finalement il lui semblait qu'il y était, que c'était compréhensible, sinon très clair.

Le sexe était la grande affaire de base. Dans un monde où l'on avait fait la terrible découverte que lorsqu'un homme adorait une femme selon un "certain cérémonial rigide — ou une femme un homme — cette femme devenait réellement une déesse, de fait comme de droit, et l'homme un dieu, dans un tel monde le sexe devait avoir une relation intime avec les forces organiques beaucoup plus vastes

qui maintenaient dans l'esclavage une nation de cinquante-quatre millions d'âmes. Le terrible penchant de l'homme à rendre un culte aux héros, aux rois et aux dieux inexistants avait fini par créer la divinité.

«La sixième protection, écrivit Holroyd, doit de quelque façon avoir un rapport avec cette page sur laquelle se trouvaient les gens à exécuter. Elle n'aurait jamais insisté pour avoir ma signature s'il n'y avait eu aucune relation.»

Il eut un moment de réflexion et la révélation lui vint brutale comme un éclair. Il se leva comme un fou, et courut dans le grand living-room. Le livre était encore sur la table. Il parcourut rapidement les pages du registre et atteignit les L. Il trouva le reste de la page arrachée. Le dernier nom de la page précédente était Lin'ra et le premier nom de la page suivante Lotibar.

Il n'y avait plus aucun doute. Il avait signé l'arrêt de mort de L'onee. Il demeura un instant éperdu, désespéré, considérant l'étendue de sa défaite et — chose plus importante — ce qui lui restait d'espoir. Grâce à Dieu, pensa-t-il, sa résistance avait contraint Ineznia à repousser l'exécution des sentences à six mois.

Et puis, lentement, d'autres espoirs s'offrirent à son esprit. Il ne s'était pas encore assis sur le trône divin et il devait y avoir quelque rapport entre ce fait et le fleuve de boue brûlante qui semblait ne pas être en faveur d'Ineznia. Et l'attaque contre Nushirvan ?

Un coup frappé à la porte le tira de ses réflexions. Une femme-garde apparut.

Le maréchal Gara, dit-elle, vous envoie ses compliments et souhaite que vous soyez informé que l'état-major général est prêt à partir pour le front de Nushirvan.

Trouvez-moi une escorte pour m'emmener à notre lieu de départ. Je serai prêt dans un instant.

Il avait préparé cette réplique pour éviter d'avoir à chercher où était le lieu de rassemblement en hésitant dans les mille et un couloirs du palais.

Il retourna hâtivement à son bureau, déchira le papier sur lequel il avait écrit son analyse de la situation, puis réfléchit encore. Peu à peu, il se sentit spirituellement plus fort. Il se dirigea vers l'armoire derrière le bureau, y prit l'anneau qui avait si brièvement entravé les desseins d'Ineznia, le glissa à son doigt, regagna le living-room et prit le grand registre qui contenait la liste des rebelles. Il pouvait porter cela d'une main.

Sa détermination était maintenant inébranlable. Ptath n'avait pas été assez fou pour ne pas semer d'embûches sous les pas d'éventuels comploteurs.

En conséquence, il avait un excellent plan. Il attaquerait

Nushirvan, il s'emparerait du prétendu trône divin. Il ne s'y assoirait pas nécessairement, mais seulement s'il ne trouvait pas d'autre solution. Il n'avait pas de temps à perdre, et ce n'est pas avec la prudence qu'on gagne les batailles. Qui plus est, il n'avait pas le choix.

14. LE TRIOMPHE DE LA DÉESSE BLONDE

Le ruisseau murmurait. Assise dans l'herbe, L'onee se peignait. Elle s'était déshabillée et son corps décharné, comme sortant de la mort, s'exposait tout entier au soleil. Elle se pencha sur l'eau pour contempler sa propre image et sourit, assez satisfaite.

Le corps qu'elle avait fait sien, au bout d'une semaine de bains de soleil, commençait à reprendre une vie propre. Les cheveux soigneusement entretenus brillaient d'un éclat sombre. Les yeux verts avaient perdu leur regard fixe et l'eau les reflétait comme deux émeraudes qui jetaient doucement leurs feux. Le visage, soupira L'onee. Elle avait fait de son mieux quant au visage, mais cela ne suffisait pas. Elle le voyait ce visage allongé, avec des pommettes saillantes, un peu trop plein.

Elle se regardait encore lorsqu'elle ressentit brusquement l'impression d'une présence dans les alentours. Elle leva la tête. Un éclair bleu se produisit au-dessus de l'eau à trois mètres d'elle, ce fut comme un tourbillon de lumière et de couleur et la forme humaine de la déesse Ineznia apparut. Le corps nu sembla hésiter un moment et, lorsqu'il fut complètement matérialisé, parut s'enfoncer dans l'eau malgré lui avant de se mettre à sautiller à sa surface.

Sans hâte, Ineznia sortit de la rivière, et tandis que L'onee la considérait avec curiosité, elle mit pied sur la rive et s'assit elle aussi dans l'herbe, à deux mètres d'elle.

— Vous vous croyez très subtile, dit-elle d'un ton dédaigneux, parce que vous lui avez donné l'anneau du pouvoir.

L'onee haussa les épaules. Elle allait répondre, puis décida de n'en rien faire. La plupart des déclarations d'Ineznia étaient des formules en l'air et n'appelaient pas à proprement parler de réponse. Elle étudia le visage serein de l'autre. Quelque chose, dans son expression, lui fit sentir qu'elle éprouvait un sentiment de triomphe.

— Ainsi, dit doucement L'onee, il a signé mon arrêt de mort. Mais je ne crois pas que ce soit pour tout de suite. J'aurais dû m'en douter au moment où vous vous êtes matérialisée. Ainsi donc, combien de temps me reste-t-il à vivre, chère Ineznia ?

Vous ne vous imaginez pas que je vais vous le dire, répliqua la déesse, dans un éclat de rire.

Eh bien, alors, fit remarquer tranquillement L'onee, je vais continuer à vivre comme si cela ne devait jamais se produire.

C'était là une bien mince victoire, à considérer les plis courroucés qui se formèrent à l'instant sur le visage d'Ineznia.

A tout le moins, dit la voix harmonieuse, je puis détruire à ma guise le corps qui est véritablement le vôtre.

Comment, s'écria L'onee, vous voulez dire que vous ne l'avez pas encore détruit ?

Elle se contraignit à se taire. Elle tremblait de froid. Son véritable corps ! C'était idiot de penser à lui maintenant qu'elle l'avait si délibérément laissé derrière elle, mais elle ne pouvait s'en empêcher. Le croyant déjà détruit, elle avait imaginé que cela résolvait tous ses doutes. Mais maintenant, voici que lui revenait à l'esprit tout ce que représentait ce corps dont la grande beauté avait autrefois attiré et retenu Ptath le tout-puissant, ce corps qui était un catalyseur de puissance divine — tout cela elle pouvait Je ressaisir si elle réagissait assez vite.

Vous êtes encore plus habile que je n'aurais cru, Ineznia, mais vous ne l'êtes cependant pas encore assez. Je vivrai ou je mourrai avec Ptath.

Ce sera pour vous la mort, et bientôt, dit froidement l'autre. Cinq des sept charmes ont déjà été annulés à tout jamais. Sans doute les soupçons de Ptath sont-ils maintenant éveillés, mais cela, désormais, n'a plus d'importance. Il est dans mes filets. Déjà le sixième charme est près de se dissoudre. J'ai préparé pour cela un magnifique plan qui peut supprimer toute tentative de sa part de penser indépendamment de moi. Ce nouveau plan — en réalité fort ancien, car il y a longtemps que je l'ai en tête — doit avoir raison de lui d'ici un jour ou deux. Je pense, dit placidement Ineznia pour terminer, que je vais réduire à néant tous les petits espoirs que vous avez bâtis sur le fait que vous avez recouvré votre liberté et une part de vos anciens pouvoirs.

L'onee demeurait assise, accablée de fatigue. Ce tête-à-tête, comme tous ceux qu'elle avait eus avec Ineznia, n'engendrait pour elle que la défaite. Elle laissa le silence l'envelopper et, au bout d'un instant, se sentit mieux. Au fond, sa défaite n'était pas aussi grande qu'il paraissait. Il y avait une semaine qu'elle attendait la venue d'Ineznia et elle s'était placée là au bord de l'eau pour que la rencontre fût plus facile. Pendant une semaine, elle s'était demandé ce qui se passait. Maintenant, elle était au courant. C'était curieux comme la déesse était animée d'une vanité stupide. Sa vie de captive eût été bien plus insupportable, n'eût été la fréquence des visites d'Ineznia, son besoin maladif de venir lui conter ses exploits et ses victoires.

— En toute franchise, dit L'onee d'un ton très calme, je ne crois pas qu'il réussisse à envahir cette région de montagnes volcaniques. D'ailleurs, n'avez-vous pas vous-même tenté la chose sept fois et sept fois échoué dans votre désir de parvenir jusqu'au trône de Ptath ?

Ineznia eut un geste d'impatience. Puis elle se mit à parler. Sa voix résonnait dans cette tranquille vallée écartée. L'onee écouta d'abord le son de cette voix, n'ayant que très vaguement conscience du sens des paroles. Il y avait quelque chose dans le ton de l'autre, quelque chose comme un accent de réussite, qui donnait l'impression d'une réalisation anticipée, du compte rendu d'un triomphe déjà acquis.

* Ineznia avait dit que son plan se montrerait efficace dans les deux jours. Mais peut-être en réalité cela s'était-il déjà passé depuis un jour ou deux. Ou peut-être cela avait-il lieu tandis qu'elle demeurait là immobile et conversant avec elle. Que disait-elle ?

—... Le second jour de son arrivée sur le front, il a tenu une conférence en présence de dix mille maréchaux et de leurs épouses. Tout ce qu'il a dit coïncidait avec mes propres opinions récentes sur la stratégie, et notamment l'importance d'accroître le nombre de screers et de grimbs porteurs de fret. C'était particulièrement intéressant parce que...

Ineznia se tut un instant, sourit, et poursuivit d'une voix sucrée :

Il n'y a que vous, chère L'onee, qui sachiez cela. Et votre langue est scellée, ma chère, n'est-ce pas ? Mais vous me comprendrez quand je vous dirai que le mot clef est Accadistran.

Démon ! s'écria L'onee folle de rage. Vous êtes une meurtrière !

Un rire de sylphide lui coupa la parole, et ce rire lui-même s'arrêta de façon si brutale que cela ne laissait aucun doute quant au manque d'humour d'Ineznia qui dit froidement :

— Comme nous sommes sentimentales ! Qu'est-ce que cela peut bien faire qu'un être

Elle s'allongea sur l'herbe, comme une personne qui a du temps à perdre. Son corps avait une éclatante blancheur sous le soleil du matin, mais ses yeux étaient de marbre tandis qu'elle dirigeait son regard, le long du cours d'eau et de la vallée, vers les collines du nord. Elle semblait perdue dans la contemplation du screer de L'onee posé au bord de la rivière comme un grand oiseau pêcheur, sa tête pourvue d'un long bec plongeant périodiquement dans l'eau et en retirant chaque fois un poisson au ventre blanc.

Il semblait à L'onee qu'elle pouvait lire les pensées d'Ineznia dans son regard. Mais il était évident, en fin de compte, que la déesse à la chevelure dorée avait mieux à faire que de tenter de rompre un contrôle animal. Ineznia soupira et dit : — Il est bien malheureux que Ptath ait donné sa conférence si tôt, avant d'avoir nommé des officiers rebelles à de hauts postes. Je suis certaine que son esprit de décision,

son immense confiance, la substance même de son langage eussent dissipé les suspicions. Je dois admettre que j'ai été moi-même surprise de l'assurance avec laquelle il a pris en main une aussi vaste armée. Je me demande, ajouta-t-elle en levant pensivement les yeux, si l'homme Holroyd se rend compte que seul un demi-Ptath peut avoir autant de pouvoir : il en a déjà. Bien sûr, cela n'a pas d'importance maintenant que les rebelles sont tombés petit piège de ma façon. Elle se tut et son sourire était si resplendissant que L'onee ne put s'empêcher de la regarder fixement. En dépit de l'idée qu'elle s'était faite tout à l'heure qu'il s'agissait d'un triomphe déjà assuré, ou en train de l'être, L'onee eut brusquement le sentiment qu'il y avait là une exaltation hors de propos.

Un piège ? répéta-t-elle.

Hier, poursuivit Ineznia, d'une voix maintenant plus sourde, il a emmené des officiers rebelles et des dessinateurs faire un vol de reconnaissance. Ce matin, il est parti avec un autre groupe, cette fois par la route, pour étudier la même région sur la base des esquisses faites hier.

Mais je ne vois pas...

Vous allez comprendre, ma jolie, dit la déesse d'une voix caressante. Il y a deux jours, j'ai fait en sorte que tombe entre les mains du général — maintenant maréchal — rebelle Maarik un document supposé être une correspondance entre Ineznio et moi et dans lequel il est dit que cette invasion est une feinte qui a pour but la seule destruction des rebelles.

Elle se releva paresseusement et le soleil embrasa sa chevelure.

— Les rebelles vont entrer en action ce matin sur la foi de cela. Et c'est pourquoi mon plan pour briser le sixième charme sera accompli aujourd'hui. D'ici à ce soir, le trône divin sera en mon pouvoir. La raison de mon attitude présente, dit-elle en adressant un sourire à L'onee, et vous serez sûrement heureuse de l'apprendre, c'est que votre fuite et le pouvoir que j'ai été contrainte de vous laisser reprendre constituaient un obstacle inattendu, une force avec laquelle je ne voulais prendre aucun risque. Au revoir, ma chère.

Elle entra dans la rivière et disparut.

Pendant un long moment, L'onee contempla avec amertume l'endroit où Ineznia s'était engloutie. Ainsi donc, la seule semaine de détente qu'elle s'était accordée, la semaine qui devait donner à son nouveau corps à demi-mort le temps de retrouver intégralement la vie, cette semaine avait été trop longue. Elle commença lentement à se vêtir. Être était difficile de savoir ce qu'elle aurait dû faire. Elle avait compté que les préparatifs de l'attaque contre Nushirvan dureraient plus longtemps que cela. Tout d'un coup, son vague plan, dont l'essentiel était d'apprendre à Ptath la vérité sur ce qui l'attendait, ce

plan limité devait être mis en œuvre rapidement et ajusté à la situation nouvelle.

Son objectif immédiat était évident. Elle devait trouver Ptath. Où qu'il fût, il fallait qu'elle le découvrit. Sans doute son quartier général se trouvait-il dans les collines du centre, face à la cité Trois de Nushirvan. Oui, quelque part dans cet amas de vallées et de collines abruptes, au milieu de beaucoup d'hommes et de bêtes, se trouvait Ptath, en mauvaise posture. Elle acheva de boucler ses sandales et, une minute plus tard, elle s'envolait vers le nord-ouest.

15. LE FLEUVE DE BOUE BRULANTE

Les hors-la-loi !

Qui ? dit Holroyd, qui avait entendu ce cri.

Il s'assura sur sa selle. Avec étonnement, il considéra la ligne de cavaliers qui s'avançaient vers eux à travers la vallée. Ses yeux se fermèrent à demi. Comment, il y avait des hors-la-loi à cet endroit, derrière le camp de l'armée, après toutes les précautions qu'il avait prises ?

— Ils sont environ cinq cents, dit doucement une voix à côté de lui. Deux contre un. Comment ç fait-il, grand seigneur Ineznio, que vous soyez vous-même dans le péril, au lieu d'être resté froid à l'égard des déprédations des hors-la-loi de Nushirvan ? Comment se fait-il que vous ayez accepté de conduire une invasion feinte ?

Holroyd adressa à l'homme qui parlait un regard choqué. L'homme était petit et portait un uniforme de colonel, mais il y avait dans son allure une insolence, un air d'assurance dans sa façon de commander, qui faisaient pressentir qu'il devait avoir un rôle de première importance dans quelque autre organisation. Holroyd soupira. Il tenait si fermement à ses plans que la possibilité d'une suspicion à son égard venant des gens dont il soutenait particulièrement la cause ne l'avait même pas effleuré. Ainsi donc, les rebelles avaient découvert quelque chose quant à l'intention première de la déesse que l'attaque ne soit qu'une feinte. Ils s'étaient donc arrangés avec les hors-la-loi pour capturer l'homme qu'ils croyaient être le prince Ineznio. Il demeurerait là, immobile, et son désappointement devait se refléter sur son visage, car le jeune colonel aux pommettes proéminentes eut un éclat de rire bruyant et dit d'un ton brutal :

— Voilà une semaine que vous êtes ici, mais vous n'êtes parvenu à tromper personne avec votre décision soudaine de nommer à des postes de commandement des hommes qui sont depuis longtemps partisans d'une véritable attaque contre Nushirvan. Ce qui est important, c'est que, grâce à votre ruse, ils ont maintenant réellement ces commandements. Les ordres généraux sont connus de tous les officiers supérieurs. Pour tromper ceux qui sont étrangers à notre plan,

nous avons établi quelques faux documents, tendant à faire croire que vous êtes parti en tournée de recrutement L'attaque aura lieu. Dans un mois, à dater d'aujourd'hui, sans demi-mesures, l'armée se mettra en branle.

Le premier étonnement passé, Holroyd demeura tranquillement sur sa selle ; il était plus sombre cependant. Il jeta un regard rapide vers la ligne des hors-la-loi qui s'approchaient. Ils ne semblaient pas pressés et sûrs de leur proie. Ils étaient encore à près de deux kilomètres. Distance peu réjouissante. Le dieu Ptath, avec ce qu'il avait de force pour le moment, ne pouvait prendre en main la situation.

Et cependant, il ne fallait pas qu'il fût fait prisonnier. Est-ce que ces imbéciles ne se rendaient pas compte que l'armée de Gonwonlane n'était pas prête pour une attaque contre une forteresse montagneuse comme Nushirvan ? Il fallait au moins trois ou quatre mois pour la remettre en état. Il faudrait aussi bien des jours et des nuits -pour accumuler les provisions nécessaires. Et surtout, il était nécessaire et vital que le train des équipages fût assuré et organisé avec les grimbs et les screers et que, pour cela, on réquisitionnât les deux tiers des oiseaux et des montures du continent. Le blitz et un système de transport souple, telle était la seule réponse possible à l'obstacle que présentaient ces montagnes effrayantes, ces volcans, les Sables mouvants bouillonnants qui formaient les abords de l'énorme isthme de Nushirvan, combien difficile à atteindre. Un rire bref le secoua : qui, parmi tous ces officiers, saurait que faire avec une flotte de transport d'une centaine de millions de montures et d'oiseaux ?

— C'est folie de penser à résister, dit le colonel à côté de Holroyd. Regardez derrière vous. Il y en a cinq cents autres. Vous ne pouvez échapper à cette embuscade.

Holroyd ne se retourna pas. Du coin de l'œil, il avait observé un mouvement sur le bord de la colline abrupte qui formait le flanc droit de cette verdoyante vallée. Des cavaliers ! Ils chargeaient dans sa direction, descendant les pentes raides. La chose avait été magnifiquement préparée. Un rapide regard par-dessus son épaule gauche lui montra que l'autre flanc de la vallée livrait aussi passage à des cavaliers par un étroit ravin. L'encercllement était complet. Le déferlement serait irrésistible.

Sans se presser, maintenant qu'il tenait pour certain qu'il était impossible de barrer le passage aux hors-la-loi, Holroyd réexamina sa position personnelle. Il se rendit compte que deux espoirs existaient. Il poussa son grimb en avant vers un homme svelte qui se tenait très droit sur sa monture en tête de groupe. L'officier le regarda venir avec un sourire grave qui mit fin d'un, coup au premier espoir de Holroyd-Ptath. Cependant, cela ne l'arrêta point.

— Maréchal Uubrig, dit-il, lorsqu'il fut à sa hauteur, ordonnez à

nos hommes de s'échapper dans toutes les directions afin de créer la confusion chez l'ennemi et de donner la possibilité à quelques-uns de s'échapper.

Il vit que l'autre le considérait avec une curiosité amusée.

— Vraiment, monsieur ? demanda finalement l'officier. Je crois, poursuivit-il, qu'il serait assez difficile de persuader ces hommes d'agir de la sorte. C'est un groupe spécial, voyez-vous. Chacun d'eux a perdu un frère ou une sœur, une mère ou un père du fait des hors-la-loi. Ils savent fort bien qu'on ne peut se fier aux gens de Nushirvan. Ils sont convaincus qu'ils se sacrifient, mais ils croient que votre capture rend ce sacrifice valable.

— Croyez-vous donc, grand prince Ineznio, dit ironiquement le maréchal Uubrig pour terminer, que des hommes comme ceux-là se dépêcheraient d'obéir si je leur demandais d'agir comme vous le voulez ?

Holroyd garda le silence. Il avait négligé de penser aux hors-la-loi. L'esprit engourdi, il réexamina son attitude passée envers Nushirvan. Il n'avait pas vraiment envisagé la chose de ce point de vue.

L'onee lui avait dit qu'il fallait attaquer Nushirvan. La déesse, au contraire, avait usé de toutes les ruses pour empêcher une telle attaque, le persuadant d'autant plus de lancer cette offensive. Maintenant, il lui semblait que ce n'avait été là qu'un moyen de l'amener à réellement déclencher cette attaque.

Il constata que les plus proches des cavaliers n'étaient plus qu'à deux ou trois cents mètres de lui. Il fallait qu'il se dépêche et trouve quelqu'un qui puisse l'aider à réaliser son second espoir. Il fit virevolter sa monture, ouvrit les lèvres pour crier sa requête et hésita. Une chose était de se souvenir que Ptath avait survécu à des blessures, autre chose était maintenant de se contraindre à éprouver délibérément le même pouvoir.

Les cavaliers n'étaient plus qu'à une centaine de mètres.

— Y a-t-il ici un homme, cria Holroyd, qui veuille me percer le cœur d'une flèche ?

Nul ne répondit. Nid ne fit un geste. Les officiers chamarrés se regardèrent, puis considérèrent les hors-la-loi avec une certaine inquiétude.

— Voyez-vous (c'était le colonel qui était venu à sa hauteur), nous avons promis de vous livrer vivant. Notre seul espoir qu'ils nous laissent aller en paix, c'est que nous vous livrions vivant.

Holroyd n'était nullement désespéré. Il se sentait au contraire maître de lui, de sang-froid et bien décidé. Il fallait qu'il échappe à ce ridicule enlèvement. Là-bas, à son quartier général, il pourrait réfléchir tranquillement et librement aux événements. Ici, une fois de plus, il se produisait trop de choses à la fois et trop vite. Cette

accumulation des événements l'avait déjà conduit au bord du désastre.

Il vit que le colonel portait une de ces magnifiques lances à pointe de pierre qui étaient réservées aux officiers. Avant que l'homme ait eu le temps de réagir, il tourna son grimb vers le sien. Il y eut une brève lutte pour la possession de l'arme. L'officier écarquilla les yeux de stupeur quand il se vit arracher la lance aussi facilement qu'à un enfant. Triomphant, Holroyd s'écarta, fit un large moulinet avec l'arme et, comme il n'avait pas un instant à perdre, se la plongeait profondément sous le sein gauche, ne prêtant guère d'attention à la bruyante arrivée de plus de quinze cents hors-la-loi.

La souffrance fut insupportable pendant un moment. Puis elle disparut. Holroyd éprouvait encore la pression de la lance contre son corps à l'endroit où elle était entrée. C'était très lourd et il souhaitait s'en débarrasser aussitôt que possible. Il se laissa glisser doucement en arrière sur le large dos de sa monture, prenant bien garde que ses pieds ne quittent pas les étriers. Près de lui, quelqu'un explosa de rage, mais il reconnut la langue gonwonlanienne,

Ainsi, voilà comme vous nous le livrez, mort. Le Nushir vous fera payer cela. Allez, embarquez-moi tous ces traîtres.

Ce n'est pas notre faute, protesta la voix du colonel. Vous l'avez vu vous-même m'arracher ma lance et se tuer. Qui se serait attendu que le prince Ineznio, connu pour être amateur de plaisirs délicats, se conduise ainsi ?

Holroyd se sentit une certaine sympathie pour cet homme. Au fond, ces rebelles avaient raison. Il n'y avait jamais eu ici de groupe plus brave. Ils défiaient une femme immortelle et toute une équipe de potentats ecclésiastiques, dont le pouvoir était plus grand que celui d'aucune clique du même genre au cours de l'Histoire. Et chaque homme ici avait pris part à ce dangereux rendez-vous avec les hors-la-loi, sachant très bien qu'il pourrait ne pas en revenir vivant.

— Mort ou vif, je dois le livrer, hurla le chef des hors-la-loi. Allez, avancez tous. Nous n'avons pas de temps à perdre ici.

Il y eut un grand remue-ménage d'armes et d'équipages, et puis on se mit en marche. Au bout d'une dizaine de minutes, Holroyd réfléchit amèrement qu'ils auraient bien pu lui retirer la lance du corps. Le poids de cette arme commençait vraiment à le gêner. Il semblait incroyable qu'il pût ainsi survivre tout le jour avec cet énorme morceau de bois fiché en pleine poitrine. La structure du corps de Ptath devait être essentielle.

Pendant un moment, ses yeux papillotèrent. Le soleil n'était pas encore au zénith. En se rejetant ainsi en arrière sur sa monture, il s'était placé dans une position bien inconfortable. Il laissa sa tête rouler de côté, mais là encore il y avait plus de ciel que de sol dans son champ de vision.

Au loin, il aperçut un grand screer qui s'en allait vers le nord, avec un seul passager. Holroyd pensa que si seulement l'imbécile qui se trouvait là-haut à dos d'oiseau avait pu se rendre compte de ce qui se passait ici, il aurait encore eu le temps d'avertir le quartier général et c'en serait fini de cette grotesque aventure avec les hors-la-loi des ^marches de Nushirvan. Mais tandis qu'il le regardait d'un œil terne, l'oiseau s'évanouit dans les nuages au-delà d'une colline.

De nouveau conscient de la présence de la lance, Holroyd se laissa glisser un peu en avant, comme un mort, sous l'effet du mouvement de la monture. Cela exigea les manipulations les plus précautionneuses, mais il parvint finalement à faire en sorte que le gros bout de la lance vînt s'appuyer à la base du cou du grimb. Il commença à faire des efforts pour l'enfoncer davantage. Il éprouva une cuisante douleur lorsque la lance traversa son dos, mais il serra les dents et poussa encore. Il lui fallut beaucoup de temps pour la tirer jusqu'au bout. Enfin, il se trouva à plat ventre sur le dos du grimb et il ne la sentait presque plus, car elle pendait de son corps comme la hampe d'un drapeau.

Du coin de l'œil, il étudia la situation. Un hors-la-loi marchait à sa hauteur de chaque côté de sa monture. Celui de gauche lui faisait presque face. S'il pouvait se retourner ! C'est ce qu'il fit. Aussitôt, une voix de basse grogna, puis jura.

— Tais-toi, commanda une voix proche. Arrache donc plutôt cette lance de son corps, c'est elle qui fait basculer le cadavre. J'ai remarqué qu'elle s'enfonçait tout à l'heure.

Le poids qui lui pesait cessa de l'oppresser. Holroyd gisait, calme, plein d'un vif sentiment de victoire.

« Cette nuit, pensa-t-il, avec une joie sauvage, grâce à l'obscurité et aux vapeurs des volcans, qui fera attention à un mort ? »

Mais à cet instant, la voix de basse poussa un cri, puis hurla :

— Eh ! regardez, chef, il n'y a pas de sang sur la lance. Il y a quelque chose qui ne Va pas.

C'était exact. Une minute plus tard, le grimb de Holroyd s'arrêtait. Des mains rudes s'emparèrent de sa personne, le déposèrent sur le sol et le palpèrent. Et puis, la voix satisfaite du chef s'éleva :

— Pas de blessure. Je trouvais drôle que l'amant de la déesse soit si mortel. Vous feriez mieux d'arrêter votre numéro, prince Ineznio.

Sans dire un mot, Holroyd se dressa sur ses pieds et remonta en selle. Les hors-la-loi étaient tous de grands hommes bien bâtis. La plupart d'entre eux portaient la barbe ou la moustache. De la part d'une pareille équipe, Holroyd s'attendait à un grand éclat de rire à son sujet, mais il n'y en eut pas. Les hommes le regardèrent et quand il les examina en retour, ils détournèrent vivement les yeux. Et les rebelles de sa propre -armée agirent de la même façon. Cela était fort

ennuyeux, car il était important qu'il devienne ami avec quelqu'un. La réaction générale lui sembla incompréhensible, jusqu'au moment où il réfléchit à ce que ces hommes venaient de voir : un homme transpercé d'une lance qui se relevait sans blessure aucune et qui reprenait le cours normal de sa vie.

Et la colonne poursuivait son chemin à travers les collines désertiques. Midi n'apporta nulle halte. On tendit à Holroyd un petit panier de bois qui contenait de la nourriture. Mais il remarqua que les hors-la-loi ne donnaient rien aux autres prisonniers.

Il examina avec intérêt le contenu du panier. Il s'y trouvait trois types de fruits, dont un qu'il n'avait jamais vu auparavant. C'était une chose ronde d'environ dix centimètres de diamètre, avec une peau épaisse, douce et qui s'ouvrait comme celle d'une banane. Le fruit avait un goût voisin de celui du raisin. Il n'y avait dans le panier ni pain ni autres aliments.

Le mouvement de la colonne avait amené à sa hauteur l'un des officiers rebelles.

— Si vous me promettez de manger ce qu'il y a là, je puis vous donner ce panier. Dans les périodes critiques, je puis rester sans nourriture pendant...

Il fit une pause et sourit amèrement :

... pendant sept cents ans.

Que Accadistran vous emporte ! dit sèchement l'officier.

Le long après-midi s'étirait et cependant Holroyd n'avait toujours pas mangé les fruits. La nourriture était de la nourriture, c'est-à-dire une chose plus précieuse que l'idéal pour un homme affamé. Cependant le raisin à demi pelé prenait une teinte rouille lorsque, une fois de plus, la monture de Holroyd et celle de l'autre officier, le général Seyteil, se trouvèrent à la même hauteur. Holroyd se souvenait vaguement de son nom.

— Général, dit-il avec vivacité, avez-vous une idée de la distance qui nous sépare encore du fleuve de boue brûlante ?

L'officier, un homme maigre d'une quarantaine d'années, au nez en bec d'aigle, hésita puis haussa les épaules.

— Nous l'atteindrons avant la nuit, répondit-il. E y a une douzaine de ponts pour atteindre la cité Trois, qui s'étend à environ huit kanbs au-delà du fleuve.

Holroyd fit un signe de tête, l'air chagrin. Il ne fallait pas qu'il traverse ce fleuve. Que Ineznia ne pût le traverser, même en pensée, devait signifier quelque chose. Il fallait qu'il réfléchisse rapidement à la question. Il étudia le profil de l'officier rebelle, mais ce visage lui parut de granit : bien que l'homme eût déjà répondu à l'une de ses questions, il n'en obtiendrait rien. Cela lui prendrait beaucoup de temps, s'il voulait vaincre la résistance de cet obstiné ; or, c'était

précisément le temps qui lui manquait.

Songeur, Holroyd considéra les collines à l'horizon. Celles qu'il voyait maintenant étaient plus élevées que celles aperçues le matin. Au loin, d'autres s'élevaient, véritables pics tourmentés, et certaines d'entre elles projetaient de la fumée dans un ciel de plus en plus brumeux. Il avait déjà l'impression de ce que pouvait être le monde de Nushirvan, entouré de son rideau de fumée. Il se tourna de nouveau vers l'officier.

— Cette nourriture, dit-il, je vous jure que je n'ai pas l'intention de la manger. Si vous n'en voulez pas, donnez-là à quelqu'un qui ignorera de qui elle vient. Ce qui se mange n'a rien à voir ni avec la haine ni avec les idéologies.

Cette fois, l'homme se saisit du panier et dévora l'énorme raisin avant de faire passer le panier à un autre officier rebelle. Holroyd ne se souciait guère de suivre à la trace le panier. Il dit à l'officier :

— Supposez que je jure que je suis venu sur le front de Nushirvan pour me battre et pour conquérir réellement notre objectif, est-ce que l'attitude de mes officiers rebelles et des hors-la-loi serait différente ?

— Nullement, répondit le général. Le prince

Ineznio est un jouet de la déesse. Et nous sommes fixés sur le compte de cette dernière.

— Et, dit Holroyd d'un ton amer, si je vous disais que je ne suis pas Ineznio ? Si, je vous disais que je suis... Ptath ?

L'officier l'examina, le jaugea et finalement éclata de rire.

— Voilà qui est habile. Malheureusement, il y a quelque chose qui ne va pas. C'est que jusqu'à présent personne n'a pu nous convaincre de l'existence de Ptath. Mais, ajouta-t-il en changeant de ton, je crois que j'avais sous-estimé notre vitesse. Le fleuve de boue brûlante est devant nous. Nous entrerons dans la cité Trois à la tombée du soir.

C'était aussi simple que cela. Les grimbs se mirent au pas tandis que l'on approchait du fleuve de boue. Holroyd put jeter un bref coup d'oeil sur le flot bouillant, il ressentit la chaleur qui en montait en jets de vapeur. Il ne leur fallut pas plus d'une demi-heure pour traverser le pont de pierre.

.Et ce fut au galop que la colonne s'enfonça dans les territoires de Nushirvan.

16. LA CITÉ «TROIS»

Tandis que le pont disparaissait derrière eux, Holroyd éprouva un sentiment de soulagement joyeux, pareil, pensait-il amèrement, à celui d'un condamné qui entre dans la chambre des exécutions. Mais cette sinistre comparaison ne tarda pas à le quitter. Elle ne collait pas à la situation. Soudain, il eut l'impression de se trouver emporté dans un tourbillon d'événements d'une extrême importance. Et cette impression devint vite conviction. Un mortel pouvait-il désirer plus : se voir transporté deux cents millions d'années en avant, un demi-dieu dans un pays fantastique ?

Ptath ! Ptath le tout-puissant ! Si seulement il avait pu s'attribuer tout le grand pouvoir qui était à sa portée, il aurait détruit la démoniaque civilisation des seigneurs des temples, mais cette pensée ne dura pas et fit aussitôt place à des sentiments divers d'une intensité telle qu'il n'en avait jamais éprouvé de pareils avant la traversée du pont. Aussi s'immobilisa-t-il un instant sur le large dos du grimb pour se détendre l'esprit et retrouver son calme. Il attendait ainsi le signe intérieur que sa personne était investie d'une nouvelle et terrible puissance. Pour l'instant cependant il ne ressentait autre chose que les mouvements du monstre qui le portait.

Holroyd fut soudain la proie d'une violente fureur. Quelque chose en effet avait dû se produire, puisque lui-même se sentait différent, plus alerte, plus dynamique aussi. Alors, son regard tomba sur l'anneau qui avait tellement effrayé Ineznia. Le souvenir lui revint des contes de fées de son enfance. Avec un sourire grimaçant, il saisit l'anneau et le fit tourner trois fois en disant :

— Au nom de cet anneau, je veux être immédiatement transporté à mon quartier général de Gonwonlane.

Son sourire s'élargit : les secondes s'écoulaient et il ne se passait rien. Il recommença, une fois sa colère évanouie. Mais aucun changement ne se produisit. Bien sûr, il le savait, le pouvoir divin n'était pas seulement un tour de passe-passe. Il prenait au contraire son origine dans l'un des plus profonds, des plus permanents complexes émotionnels de l'homme. C'était un vieux, très vieux besoin qui précipitait les masses vers la dévotion et la soumission. Il y avait très longtemps, dans un lieu inconnu, un roi nommé Ptath avait été

promu au rang de divinité originelle, et sa puissance devait dater du jour où un vassal primitif s'était abjectement prosterné devant les larges pieds nus du premier chef-prêtre.

Et naturellement, une fois découverte une force aussi cataclysmique, d'autres hommes d'acier voulurent en pénétrer le sens, reconnurent son origine non divine et luttèrent à leur tour avec une frénétique ambition pour bénéficier des avantages du premier privilégié. Dès lors ce pouvoir devait se transmettre et durer à jamais, un nouveau dieu étant toujours prêt à succéder à l'idole renversée par l'Histoire. Une telle force désormais devait présider sans cesse aux affaires des hommes. Et Ptath lui-même était persuadé d'avoir tout fait pour rentrer finalement en possession de son étincelante dignité, lorsqu'il avait quitté ces lieux pour aller s'incarner dans le passé.

Mais d'abord, pourquoi Ptath avait-il accompli cet acte de folie ? La réponse à cette question primordiale pouvait sans aucun doute concerner de près les événements qui allaient maintenant se dérouler. Mais Holroyd ne trouvait pas la réponse.

Son esprit demeurait comme frappé de stupeur devant les questions qui s'entrecroisaient furieusement en lui, et la chose qui semblait seule importer pour l'instant c'était le balancement continu de sa monture. L'imposant convoi de prisonniers et de vainqueurs se déroulait à une allure trop rapide, à travers les collines toujours plus hautes.

C'est alors que Holroyd vit pour la première fois un château, édifice de pierre noire s'élevant comme une énorme fée à chapeau pointu au centre d'un groupe de maisons couronnant une colline fortifiée. Cette vue l'émut vivement et brusquement il envisagea les mesures stratégiques à prendre pour attaquer semblable forteresse dans un univers où l'artillerie de campagne n'existait pas. Il faudrait utiliser, pensa-t-il, des troupes screero-portées, parachutées successivement par groupes importants sur les fortins pour dominer les défenseurs. Un tel blitz, exécuté avec suffisamment de violence, réduirait au minimum les pertes de l'assaillant. De telles divisions pourraient attaquer trois jours avant le gros des troupes terrestres et paralyser les communications de l'ennemi. Apparemment, au cours des sept offensives mentionnées dans les livres d'histoire qu'il avait lus, jamais cette tactique n'avait été utilisée. Grâce à Dieu, il avait esquissé ce plan devant quelques-uns de ses maréchaux.

Les ombres commençaient à s'allonger dans la vallée et le soleil rougeoyant disparut derrière un volcan sous son panache de fumées. Holroyd apercevait maintenant, sur une petite route parallèle à la leur, des charrettes à traction animale, dont plusieurs venaient de derrière une colline dressée devant eux. Quand la colonne atteignit un croisement de routes grim pant vers des forts et des constructions

dominant toutes les collines d'alentour, la tête de la caravane commença de faire le tour de la plus grande. Soudain un grand cri jaillit de toutes les poitrines, un cri qui se répercuta tout au long de la colonne, allant crescendo.

— Le Nushir ! L'étendard du Nushir flotte sur le fort central. Le Nushir est venu en personne à la rencontre du prince Ineznio.

Une minute plus tard, le grimb de Holroyd contournait à son tour la colline. C'est alors qu'il aperçut la cité Trois devant et au-dessus d'eux. Ce que les Nushirvaniens appelaient un grand rassemblement de constructions avait une origine mystérieusement oubliée au cours des siècles. On parlait bien d'une vague légende, qu'un de ses officiers lui avait contée quelques jours plus tôt, concernant un certain Yit ou Yip ou Yk. Mais sur toutes les cartes opérationnelles gonwonlaniennes on l'appelait simplement Trois, ce qui signifiait que seulement deux autres agglomérations de hors-la-loi se trouvaient plus près encore de la frontière, l'une d'elles très loin vers l'ouest, l'autre très loin également mais vers l'est.

Trois s'étendait sur un immense plateau et escaladait les collines situées en arrière de celui-ci. Au crépuscule, cela ressemblait à une cité des légendes de Am, une ville sombre, curieusement éparpillée, un étrange produit de rêve antique. Le vent qui lui apportait les bruits de la cité lui chatouillait aussi les narines : c'était un mélange qui n'avait rien de déplaisant, un mélange d'odeurs de cuisine et de senteurs d'étables de grimbs et de volières de screers. Ce parfum complexe envahissait tout et lorsque la colonne se mit à traverser les rues sombres, cela devint l'air même que l'on respirait, un air épais, somme toute normal, presque riche et, pensa Holroyd avec un sourire amer, sans doute parfaitement sain.

— Prince, dit la voix du général Seyteil. Holroyd se tourna. Avant qu'il ait eu le temps de répondre à cet appel, l'officier à bec d'aigle s'avança en souplesse vers lui.

— J'ai réfléchi à ce que vous m'avez dit tout à l'heure, articula-t-il gravement. Si vous êtes Ptath, pourquoi donc n'avez-vous pas assuré votre pouvoir ?

Holroyd ne répondit pas immédiatement. Il avait complètement oublié sa tentative antérieure de se gagner cet homme, depuis la traversée du fleuve de boue brûlante, traversée trop rapide pour qu'il trouvât le moyen d'y échapper. Son attention se concentra lentement sur le général. Comprenant que le temps qu'il mettait à répondre pouvait être interprété comme la recherche d'une échappatoire, il préféra expliquer sans délai sa situation à l'officier. L'homme, saisi d'un violent étonnement, lui coupa la parole.

Comment ! Vous prétendez qu'en traversant ce fleuve de boue vous avez annulé un charme qui empêchait la déesse de venir à Nushirvan ?

Je ne sais comment celui-ci opérait, dit Holroyd. J'ai voulu n'y voir qu'une idée fixe ancrée dans son esprit et dont elle ne pouvait se défaire en dépit de tout son pouvoir.

Il faisait plus sombre et il devenait difficile de voir son interlocuteur. Les rues étaient éclairées par des bâtons lumineux qui répandaient une lumière laiteuse et faible, mais le brouillard recouvrait la ville. Des collines descendait un vent froid et cela était fort agréable après la chaleur insupportable de la journée, mais l'intensité de la nuit ne faisait que rappeler à Holroyd la proximité du terme du voyage. L'heure des grandes conséquences approchait.

— Général, dit Holroyd très vite, qu'est-ce qui vous a amené à me parler tout d'abord.

Il n'y eut pas de réponse et au bout d'un moment Holroyd haussa les épaules. Il fit encore un bout de chemin en silence, puis il dit :

— Je présume que la plupart d'entre vous seront envoyés à Accadistran. Que fait le Zard des gens ainsi enlevés ?

Cette fois-ci, ce fut un rire méprisant qui sortit de l'obscurité.

— On dit que le Zard a besoin de colons pour ses terres, dit le général. Mais comme nul prisonnier ne s'est jamais échappé de cette «colonie», nous supposons le pire. Il circule des histoires incroyables à ce propos... Quant à la raison qui m'a fait vous adresser la parole, c'est que votre prétention d'être Ptath peut nous être fort utile à tous, que vous soyez Ptath ou non. Vous savez qu'il ne sera pas très difficile de vérifier votre histoire au sujet du rebelle Tar au temple de Linn. Comme je le disais, poursuivit l'officier d'un ton subitement détaché, je réfléchissais à tout cela et surtout à notre situation, et je me suis aperçu que nous sommes sujets à des changements, acheva-t-il en souriant, des changements sans avertissement préalable. Tiens, nous ralentissons !

C'était exact. Et ce ralentissement était presque imperceptible, tout se faisant en souplesse depuis le début du voyage. Les énormes bêtes passèrent tout naturellement du trot au pas, toujours aussi décontractées dans leur gracieux mouvement. Elles s'avancèrent entre deux poternes éclairées et peu après s'arrêtèrent, sans que Holroyd ait pu s'en rendre compte.

Des hommes l'entourèrent.

— Par ici, prince Ineznio. Nous allons vous conduire aussitôt devant le très noble Nushir.

Il suivit ses gardes le long d'un immense corridor de marbre donnant accès à une vaste pièce au bout de laquelle étaient assis un homme et deux femmes.

17. LE NUSHIR DE NUSHIRVAN

Le Nushir de Nushirvan était un homme jeune aux yeux bleus, assez grand et fort rondouillard. Les trônes de ses épouses étaient tous deux à la droite du sien, mais un peu en retrait.

Lorsque Holroyd pénétra dans la pièce, les deux femmes se firent la révérence comme des automates, é mirent quelques murmures simultanés et toujours ensemble secouèrent la tête. L'une était mince et brune, l'autre grassouillette et blonde. La façon dont elles venaient de se conduire donnait à ce point l'impression qu'elles avaient la même pensée et qu'elles l'avaient exprimée en si parfait accord que c'est vers elles que fut attirée l'attention de Holroyd. Il lui fallut faire un certain effort pour s'en détourner et prendre conscience que le Nushir parlait. Il se rendit compte tout aussi vaguement que les gardes s'étaient retirés et avaient clos les portes sur eux.

— Vous êtes vraiment Ineznio ? demanda le gros homme d'une voix douce.

Il y avait une sorte d'avidité obscène chez cette créature. Il s'était incliné, et ses yeux brillaient au point que le regard bleu délavé incita Holroyd à la méfiance.

Il répondit seulement d'un signe de tête. Sans aucun doute, le chef héréditaire des hors-la-loi n'avait pas conclu sans de bonnes raisons un accord avec les officiers rebelles pour s'assurer de la personne d'Ineznio. Holroyd attendit donc, l'esprit tendu, que l'homme poursuivît.

— Et vous êtes chargé d'une offensive contre mon pays ?

La compréhension de ce que l'homme voulait dire s'infiltra en lui par tous les pores, pénétra tous ses nerfs. Holroyd considéra son interrogateur en fermant à demi les yeux, fasciné par les possibilités que lui ouvrait la situation. S'il se débrouillait bien, il pouvait recouvrer sa liberté dans les dix minutes qui allaient suivre. Il attendit que le poids de cette idée devînt entièrement présent et chacun des tremblements d'angoisse de son interlocuteur lui fut perceptible.

Les yeux bleus brillaient d'une violence mauvaise, les grosses mains grasses s'ouvraient et se fermaient comme pour atteindre un

objet ardemment désiré. Les lèvres épaisses pendaient et le nez lourd se dilatait. Le physique même du chef de Nushirvan était un aveu. Le Nushir de Nushirvan avait appris qu'on allait l'attaquer et en dépit de l'échec d'invasions passées il était fort alarmé par cette nouvelle menace. Holroyd respira profondément :

— Si vos mesures de défense sont normales, vous n'avez rien à craindre.

— Que voulez-vous dire ?

— Que cette offensive, dit froidement Holroyd, n'a pour but que de satisfaire l'opposition chez nous. Mais nous n'avons nullement l'intention d'aboutir. En me faisant prisonnier, vous vous jetez dans les bras des gens mêmes qui souhaitent votre destruction.

— Il ment.

C'était la femme brune qui avait parlé, de sa voix fluette et rauque. Elle saisit le bras épais de son maître :

— U a hésité trop longtemps avant de répondre. Et puis il y a quelque chose d'étrange dans sa façon d'être. Soumettez-le instantanément à la torture et nous saurons bien ce qu'il en est.

— Ah ! dit Holroyd, je vois bien que le gouvernement de Nushirvan est comme celui de Gonwonlane.

Les yeux bleus le considérèrent, étranges et vagues. Il y discerna de l'incertitude et une certaine curiosité. Enfin le Nushir se décida à parler :

— Expliquez-vous.

— Les deux pays sont dirigés par les femmes, dit froidement Holroyd.

Les deux femmes, haletantes, se penchèrent l'une vers l'autre avec leurs gestes d'automates ; mais elles durent échanger de vains arguments, car elles se redressèrent aussitôt, très raides, l'air déconcerté.

Le Nushir demeura impassible, mais il secoua la tête avec une légère impatience lorsqu'une des femmes, la brune, lui prit encore une fois le bras. Elle ne semblait pas se rendre compte de l'humeur de son maître, car elle se mit à parler, en partie pour lui, en partie pour Holroyd, d'un air de défi :

— Il n'y a qu'un seul maître à Nushirvan, mais nous sommes ses femmes. Nous prenons ses intérêts à cœur et notre éclat n'est qu'un reflet de sa gloire. Lorsque nous le conseillons, c'est en tant qu'instruments de sa personne. Dans le cas présent, nous avons été les instruments qui ont détecté votre mensonge. C'est pourquoi nous avons conseillé de vous torturer sans délai.

Elle aboya presque les derniers mots et se carra sur son trône pour examiner Holroyd qui émit un petit sifflement amer. Sa tentative de créer une dissension entre le seigneur et ses épouses semblait échouer

lamentablement. Et puis il se mit à penser à une chose plus étonnante : que pouvait faire la torture sur un corps comme le sien ? Quel pouvait être, par exemple, l'effet d'une amputation ? Ces peu réjouissantes appréhensions prirent fin lorsqu'il vit le visage de la femme blonde changer d'expression, se transformer littéralement.

Dès le premier regard, elle lui avait paru d'une beauté indescriptible, mais sa position sur le trône le plus éloigné du Nushir indiquait sans doute qu'elle avait moins d'importance que l'autre épouse. Or, voici qu'elle paraissait maintenant fort différente : elle était, en un éclair, devenue physiquement et mentalement plus puissante. Ses yeux brillaient d'une vie nouvelle et ses joues s'étaient colorées. D'abord très calme, elle parut réfléchir, puis sa voix prit de l'ampleur :

— Parlez pour vous-même, Niyi. Si le prince dit la vérité, et que ce que nous savons de Gonwonlane permette d'ajouter foi à ses déclarations, alors il est notre allié et non notre ennemi. Et je proposerai une conférence plus diplomatique avec lui demain matin après le petit déjeuner. Je suggère qu'on donne à notre hôte une femme pour la nuit et qu'on lui accorde un appartement.

Il se fit un silence. Par deux fois, Niyi, la brune, ouvrit les lèvres pour parler, mais deux fois elle se tourna vers la blonde les poings serrés. On eût dit que l'étonnement lui scellait la bouche et paralysait sa volonté d'agir. Finalement, elle posa les yeux sur son seigneur et attendit.

Le Nushir gratta pensivement son menton gras, puis il secoua la tête.

— Nous agirons ainsi, car telle est aussi ma conclusion. Étant donné le haut rang de notre hôte, il choisira pour compagne l'une de mes deux femmes ici présentes. Demain matin nous aurons un entretien et si cette conversation me paraît concluante nous le ferons escorter jusqu'à son quartier général à bord d'un screer. Laquelle de mes deux femmes désirez-vous, grand prince ? dit-il pour terminer.

Il n'était pas question de refuser, car c'eût été insulter mortellement le Nushir. Le choix, d'ailleurs, paraissait tout indiqué. Holroyd dit avec gravité :

— Je choisis celle que l'on a appelée Niyi et je vous remercie de m'honorer de la sorte, grandissime Nushir. Vous ne le regretterez pas.

Holroyd se disait : « Je serais bien fou de laisser cette brune qui m'est hostile passer la nuit à monter la tête de son mari contre moi. »

— J'aurais cru, dit le Nushir, du ton de quelqu'un qui est surpris et intéressé, que comme d'autres à qui j'ai réservé ce même honneur, vous auriez choisi la blonde Calya. (Et, en riant, il ajouta :) Mais ce sera sans doute pour vous une fort instructive expérience, ma chère Niyi.

Il tira un cordon de soie qui pendait du plafond. Aussitôt des serviteurs se précipitèrent dans la pièce. Dix minutes plus tard à peine, Holroyd se trouvait seul avec sa femme d'une nuit.

A l'extrémité de la chambre, il y avait une immense fenêtre. Regardant à peine la femme brune, Holroyd se dirigea vers la baie et jeta un coup d'oeil au-dehors. La cité Trois s'étendait à ses pieds. Ses rues faiblement éclairées par les bâtons lumineux rappelaient une vieille cité d'Europe soumise à un black-out partiel.

Le sentiment de joie puissante qui l'avait envahi après la traversée du pont venait encore de s'accroître. En dépit de tout, il se sentait satisfait. Il est vrai qu'il avait subi une défaite en étant contraint de traverser le fleuve de boue brûlante, mais il avait aussi gagné sa liberté de rejoindre Gonwonlane. Il en savait trop peu de ce monde pour trancher exactement s'il y avait équilibre entre cette victoire et la défaite précédente. Même si la chance tournait, le fait d'être libre lui permettrait de réfléchir et de se préparer pour l'assaut suivant. Désormais, il devait tracer une ligne imaginaire qu'il ne dépasserait pas. Son action serait fondée dorénavant sur des informations sûres et des décisions mûrement pesées.

Holroyd eut un rire bref. Un homme placé comme lui dans un univers qu'il ne connaissait presque pas ne pouvait guère, devant les grandes décisions qui l'attendaient, apprendre en temps voulu tout ce qu'il lui serait important de savoir. Aussi choisit-il d'éprouver sa nouvelle liberté.

Repoussant les pensées qui l'agitaient, il reporta son attention sur Niyi. Il l'honorait bien sûr, puisqu'elle lui avait été offerte. Tout refus de sa part d'ailleurs serait naturellement connu du Nushir et considéré comme une inconvenance, ce qui n'était pas un risque à prendre. Il se détourna de la fenêtre et ouvrit tout grands les yeux de surprise. La femme brune avait l'oreille collée à la porte qui donnait sur le couloir et écoutait avec attention. Elle roula des yeux, regarda Holroyd et alors — chose étonnante — mit un doigt sur ses lèvres, utilisant un vieux signal de prudence. Enfin, se glissant vers lui d'une façon ondulante, elle lui adressa la parole :

— Il faut agir vite, souffla-t-elle. Vous m'avez rendu les choses bien difficiles en choisissant Niyi au lieu de Calya, que je venais à peine d'habiter lorsqu'elle a parlé en votre faveur. Il a fallu que je la quitte pour m'introduire dans l'autre. La femme blonde va se souvenir qu'elle a été possédée. Elle n'en aura pas une conscience très claire cependant, ce qui nous laisse un peu de temps devant nous, mais trop peu pour ne pas craindre qu'elle parle.

Elle se tut.

— Qu'est-ce que...

Holroyd avait prononcé ces mots avec violence, mais il s'arrêta et

demeura comme pétrifié, les yeux écarquillés. Ainsi donc, une fois de plus, il était joué.

— Qui êtes-vous ? dit-il sèchement.

— Je suis, murmura la femme, celle qui a gravi la haute falaise, celle qui a tenté de vous tuer, celle qui vous a donné l'anneau de Ptath. Cherchez bien dans votre mémoire : avez-vous dit à quelqu'un que vous m'aviez vue ? Si vous ne l'avez pas dit, alors vous savez bien que je ne suis pas Ineznia.

Comme il faisait effort pour parler, elle l'en empêcha :

— Je vous jure que nous n'avons pas de temps à perdre. En ce moment même, Ineznia est dans le palais central du Nushir et elle tente de détruire le trône divin de Ptath. Ce trône est le dernier des...

Sa parole se fit embarrassée, comme si soudain elle ne pouvait prononcer des mots qui la dépassaient. Elle avala sa salive, essaya de terminer la phrase, mais dut y renoncer.

— Nous devons nous rendre là-bas sans attendre, le pressa-t-elle. Laisser passer une heure ou une minute, ce serait arriver trop tard. Ptath, c'est seulement en cet instant que je me rends compte à quel point on vous a trompé. Mais je n'y pouvais rien. Vous devez une fois de plus jouer le tout pour le tout... tout de suite !

Ce qu'il y avait d'étrange, c'était que cette résolution si ferme, si enracinée, que Holroyd avait sentie en lui dût céder devant cet assaut verbal. Mais ce qu'elle venait de dire était la vérité. Il n'avait en effet parlé à personne de la femme spectrale et le déplaisir d'Ineznia à la vue de l'anneau lui apparaissait comme la meilleure approbation pour celle qui le lui avait donné. Ineznia ne savait pas, elle ne savait pas comment cette femme était venue à lui, même si, sans doute elle avait pressenti leur rencontre. C'est pourquoi il se sentit persuadé que c'était bien là L'onee, l'esprit prisonnier. Et si L'onee le lui disait maintenant, il savait qu'il n'avait pas de temps à perdre.

Maintenant qu'il y réfléchissait, la façon dont Ineznia s'était arrangée pour le faire enlever montrait qu'elle professait un souverain mépris quant aux soupçons que cela pourrait provoquer. Au début, elle ne s'était pas conduite de la sorte. Cela signifiait que son plan avait atteint un point culminant d'exécution. Les protections que Ptath avait dû édifier autour de lui, il y avait un temps infini, devaient commencer à craquer de toutes parts. Et, pensant cela, la chose la plus folle c'était de s'imaginer qu'il était encore là immobile. Mais il n'y pouvait rien. Le poids de son hésitation, le poids des raisons qui la provoquaient étaient choses trop importantes pour qu'il pût les négliger. On lui avait dit qu'il lui faudrait s'asseoir sur le trône de Ptath et que, ce faisant, il regagnerait tout son ancien et terrible pouvoir divin.

Cela semblait ridicule. On eût dit un jeu d'enfant. Or, pourtant,

tant Ineznia que L'onee lui avaient dit qu'il en était ainsi. Pourquoi Ineznia l'avait-elle instruit d'une aussi grande vérité parmi tant de mensonges de moindre importance ? Pourquoi lui avait-elle parlé du trône ? Elle avait dû le faire pour la même raison sans doute qui l'avait contrainte à lui révéler d'une façon ou d'une autre, tantôt par l'action, tantôt par la parole, les autres protections maintenant réduites à néant. De plus, les lui dire avait constitué une habileté psychologique. C'est pourquoi son esprit à lui s'était braqué sur cet objectif distant tandis qu'elle accomplissait des maléfices plus immédiats. Mais maintenant elle en était au dernier saut. Et une action sur une échelle désespérée était impérative.

Il s'aperçut que L'onee le considérait tragiquement. Il la remercia par une brève pensée de n'avoir pas interrompu le cours de ses réflexions nécessaires puis, soudain pressé, il dit :

— Comment pouvons-nous partir d'ici ?

— Suivez-moi. Faisons comme si nous allions nous promener. Les chaudes combinaisons de vol sont dans la pièce proche du hangar des screers. Niyi est la première femme du Nushir. En tant que Niyi, je puis exiger une escorte de screers à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit sans qu'on puisse me poser de questions. Venez !

Holroyd se précipita à son côté vers la porte.

— Attendez ! dit-il. Il y a parmi les prisonniers un certain général Seyteil. S'il est possible de lui procurer un screer pour s'échapper, j'ai comme une idée qu'il pourrait faire du très bon travail à Gonwonlane pendant que...

L'onee s'interrompit.

— Non, c'est impossible. Une telle action est hors de saison. Nous n'avons pas le temps de nous occuper de quoi que ce soit d'autre. Pressons-nous !

Quinze minutes plus tard, ils prenaient leur vol.

18. LA TERRE DES VOLCANS

Il faisait très froid, de plus en plus froid. Au loin apparaissaient des montagnes de plus en plus élevées, aux flancs noirs et nus, sous un ciel étrange aux étoiles proches. Mais tout n'était pas silence désertique dans ce monde glacé, car des flammes volcaniques s'échappaient des milliers de cratères, rendant la nuit hideuse, la peuplant de langues rouges et de volutes de fumée ocre. Chaque cône enflammé semblait se tenir à l'écart, rendant plus noire encore la nuit autour de lui et donnant un aspect plus glacial et plus terrible aux montagnes non volcaniques qui l'entouraient. Les screers évitaient les masses d'air chaud qui couronnaient les cratères et volaient dans un froid à couper au couteau.

Très nettement Holroyd sentit que le grand oiseau monstrueux qui les portait, L'onee et lui, se fatiguait et luttait comme un moteur qui a des ratés. Par deux fois, avec une terrible angoisse, il constata les efforts désespérés de sa monture et de ses congénères pour respirer au milieu des volutes qui montaient des volcans.

Quand la descente commença-t-elle ? Il n'en eut pas clairement conscience. Peut-être fut-ce au moment où, instinctivement, sa propre pensée commença d'envisager le terme du voyage et ce qu'il allait amener. Quoi qu'il en soit, les oiseaux volèrent soudain plus aisément et plus vite. L'air, de toute évidence, se faisait plus chaud. En bas, surgirent les lumières d'une ville, puis d'une autre et encore d'une autre. Le sol lui-même s'en éclaira, présentant d'innombrables taches d'un blanc glauque. Les premières cités apparues nichaient au creux des vallées entre d'immenses pics, qui peu à peu disparurent. Il n'y eut plus alors que des collines basses, puis une plaine. L'air devenait parfumé et les cités n'en finissaient plus de défiler sous eux. La suivante était là qu'on n'avait pas encore fini de survoler la précédente.

Enfin la colline disparut et au bout d'une heure et demie, L'onee, se retournant sur sa selle, cria dans le vent à Holroyd :

— Voici Khotahay, le capitole !

La façon de prononcer ces mots leur donnait un caractère exotique, quelque chose dans leur musique allait droit au cœur. Mais dans la nuit, la ville ressemblait à toutes les autres, si ce n'est qu'elle

paraissait plus grande, qu'elle s'étendait jusqu'à un alignement de collines en direction du nord et qu'un grand fleuve la bordait, à l'ouest. L'onee reprit la parole :

— Hier, je suis presque venue en vol jusqu'à Khotahay au lieu de...

Elle dit un nom qui se perdit dans le vent.

— J'étais folle de terreur de vous avoir manqué lors de la traversée, bien que j'aie surveillé les douze ponts du fleuve de boue brûlante. Je suis allée, de-ci, de-là et quand je m'y retrouvai je me rendis compte que je vous avais manqué et que vous aviez rompu le sixième charme. Je savais bien que je ne pouvais parfaitement surveiller autant de ponts à la fois. Je me suis fait arrêter alors que je survolais la ville, mais bien sûr, cela n'avait pas d'importance pour moi. J'avais pris soin de noter où se trouvait le fort central et je possédai immédiatement le corps d'une femme qui avait un rôle important parmi les serviteurs. De là, il me fut facile d'occuper au moment voulu le corps de Calya, la blonde épouse du Nushir.

Holroyd n'écoutait son récit que d'une oreille. Le tableau qu'elle lui dressait lui permettait de reconstituer ce qu'avait été la vie de L'onee depuis la dernière fois qu'il l'avait vue, mais comme il regardait le capitole dont ils approchaient, son esprit sauta à d'autres réflexions. Ineznia était là en bas. Le trône de Ptath était là aussi.

Il lui était difficile de l'imaginer. La créature agissante et passionnée qu'était la déesse aux cheveux d'or lui paraissait irréaliste alors qu'il se trouvait dans les airs, dans la nuit, tandis que le vent frappait son corps recroquevillé, tandis que les grandes ailes noires de son coursier s'élevaient et s'abattaient avec violence.

Le trône divin : il n'évoquait aucune image en lui. Son esprit refusait de construire une image mentale et pourtant il devait bien exister là en dessous. L'onee le croyait et Ineznia avait bâti tout son plan sur le fait que ce trône avait une existence matérielle. Il y avait bien longtemps, Ptath avait dû leur en parler à toutes deux. Il était possible, bien sûr, qu'il ait voulu les égarer, mais cela était une dangereuse supposition.

«Si j'avais été à la place de Ptath...», pensa Holroyd, puis il rit, soudain vivement conscient de l'incongruité de cette réflexion. Il était Ptath. A tout le moins, il n'y en avait pas d'autre que lui. «Si j'avais été à la place de Ptath, se répéta-t-il, et si je n'avais pas eu confiance dans l'une de ces femmes — ou dans les deux, pour ne rien laisser au hasard — je n'aurais pas laissé ma principale protection à la merci d'un événement imprévisible. Quoi qu'il en soit de la chose concrète, j'aurais essayé d'imaginer quelque chose... quelque chose qui aurait eu pour but de produire un choc, de donner des complexes à tout être vivant. Je n'aurais pas simplement fait qu'il suffise de s'asseoir sur le trône ou quelque chose comme ça.»

En criant, les screers descendaient. Des lumières clignotaient en dessous et révélèrent une cour où les oiseaux atterrirent un par un, chacun courant sur le sol suivant sa propre direction comme de gros avions sur une piste d'aérodrome.

Des hommes s'inclinèrent profondément lorsqu'ils reconnurent le visage de Niyi. On se précipita pour les aider à se débarrasser de leurs fourrures et on se hâta vers les portes.

— N'éveillez pas le palais, commanda L'onee-Niyi. L'invité du Nushir et moi-même irons sans escorte.

Il y avait des gardes tout au long des corridors, sous les bâtons lumineux, et ceux-ci se mettaient au garde-à-vous sur leur passage. C'étaient de grands hommes barbus qui avaient étrange allure dans leurs uniformes très stricts et qui se tenaient très droits.

— Savez-vous où il est ? souffla enfin Holroyd. Où est le trône ?

Il se sentait tendu et particulièrement excité : sa vie allait se jouer en cet instant.

— Je sais exactement où il se trouve, murmura L'onee. Ou plutôt, c'est Niyi qui le sait et c'est là, derrière la porte qui est au bout de ce couloir.

C'était une énorme entrée, magnifique. Elle était fermée à clef. Holroyd essaya ses forces sur la porte. Le panneau de bois frémit, sous sa poussée, mais ne céda pas.

— Attendez ! ordonna L'onee. Aucun doute, elle est à l'intérieur. Mais je vais faire briser la porte par les gardes. Cette fois, dit-elle avec satisfaction, c'est nous qui avons l'autorité de notre côté. Il n'y a personne dans ce palais à qui elle puisse donner des ordres et qui puisse dominer Niyi. Je...

Elle se tut et fit doucement :

— Oh !

La porte venait de s'ouvrir tout simplement. Ineznia se dressait sur le seuil. Elle portait une robe noire sur laquelle ses cheveux avaient l'air posés comme une couronne d'or sur un écrin de velours. Elle dit en souriant :

— Entrez. Je vous attendais.

19. BATAILLE DE DÉESSES

Les yeux bleus de la déesse Ineznia lançaient des étincelles jaunes et son sourire disparaissait avant de renaître, comme si la joie lui venait par vagues.

— Je vous voyais venir. Mais naturellement, sans eau, il est impossible de s'adresser à un être transcendant lorsqu'il est dans un corps matériel. Entrez donc tous les deux. Je serai heureuse de tout vous dire.

Son sentiment de victoire s'insinuait dans l'esprit de Holroyd. Souriant amèrement, celui-ci fit un pas en avant et s'arrêta net, lorsque la voix de Niyi s'éleva, lui donnant l'avertissement de L'onee :

— Ptath ! Attendez. Il y a quelque chose qui ne va pas.

Holroyd retrouva son équilibre, puis demeura comme une pierre. Il n'éprouvait aucune peur, aucune paralysie, simplement un grand étonnement et le sentiment de plus en plus grand de l'irréalité de la situation. Sans émotion aucune la conviction lui vint qu'il rêvait. Après une minute, cependant, se trouvant toujours immobile à cette même place, il se mit à étudier le joli visage et son sourire clignotant comme un phare. Les femmes-enfants étaient des êtres qu'il ne fallait pas regarder quand elles vous couvaient d'un tel regard, pensa-t-il. Et la déesse reprit la parole :

— Comme nous sommes mélodramatiques, L'onee. Bien sûr, quelque chose ne va pas. Ce qui ne va pas, c'est la défaite. Alors, vous hésitez encore ! Je vous assure, nul ne nous dérangera. D faut absolument que vous veniez jeter un coup d'oeil sur le trône qui vous aurait assuré la victoire si vous étiez arrivés six heures plus tôt.

«Entrez donc, dit l'araignée à la mouche,» se dit Holroyd. Qu'elle eût rappelé l'existence du trône le touchait peu. Au lieu de cela, il se demandait pourquoi Ineznia paraissait si certaine que nul ne viendrait les déranger. C'était particulièrement bizarre, d'autant que du coin de l'œil il voyait un grand nombre de femmes s'avancer dans le couloir. Une pensée le frappa soudain. Il se précipita vers L'onee.

— Je viens de découvrir que je n'avais jamais vu l'une ou l'autre de vous dans un corps d'homme, Est-ce que...

L'onee se tenait là immobile, fronçant les sourcils comme quelqu'un qui cherche à rassembler des idées qui lui échappent. Elle

leva la tête.

— Seulement des femmes, Ptath, ou des animaux femelles. C'est une loi physique qui...

Elle se tut et considéra Ineznia, dont le corps venait de s'écrouler au sol.

— Ptath, hurla-t-elle comme une folle, elle vient d'aller posséder le corps de quelqu'un d'autre.

Les femmes maintenant s'approchaient d'elle. L'une d'elles fouilla dans son vêtement. La lame d'un rasoir de pierre brilla et Holroyd, éclatant d'un rire sauvage car il venait de comprendre, attira L'onee vers lui, tandis que le rasoir s'enfonçait dans son flanc à lui. Toujours riant, il rejeta celui-ci. Il jeta un regard sur Ineznia. Celle-ci ne donnait aucun signe de vie. Elle était encore l'une des cinq femmes qui les entouraient, et elle pouvait passer à volonté de l'une à l'autre. Il prit conscience de l'importance du danger.

— Vite, L'onee, dit-il, ordonnez à ces femmes de s'en aller. Celle qui est dominée par Ineznia va essayer de tuer Niyi et vous contraindre ainsi à posséder le corps d'une personne qui aura moins d'autorité qu'elle en ces lieux. Vite !

Elle avait compris avant qu'il eût fini de parler. L'onee-Niyi donnait ses ordres à mots hachés. Obéissantes, trois des femmes s'écartèrent, retournant d'où elles étaient venues. L'une des deux qui restaient hésita, mais l'autre se mit à crier :

— Revenez, ce n'est pas la reine Niyi, c'est une imposture. La reine est avec notre maître, le Nushir, près de la frontière, comme nous le savons toutes.

Celle qui parlait était une créature qui avait l'air puissante, sans doute la directrice du personnel féminin. En réponse à ses ordres, les trois qui s'étaient écartées se retournèrent et parurent très effrayées, et l'une d'elles dit d'une voix tremblante :

— S'il en est ainsi, pourquoi ne pas appeler les gardes ?

L'onee, qui s'abritait derrière Holroyd, murmura :

— Que dois-je faire ? Appeler moi-même les gardes à la rescousse ?

Holroyd hésita. Son esprit ne parvenait pas à se concentrer sur cette menace immédiate, continuant à examiner des voies divergentes et les possibilités diverses qu'offrait la situation. Il ne s'était jamais rendu compte jusqu'en cet instant à quel point était terrible le pouvoir que possédaient L'onee et Ineznia de passer d'un corps à un autre. La confusion que cela pouvait provoquer était absolument terrifiante. Rien ne pouvait résister à des personnalités pareillement démoniaques. Des fortifications pouvaient se rendre ainsi sans qu'on eût à tirer un coup de feu ; un cataclysme, des meurtres fratricides, le suicide même pouvaient également résulter de leur action.

Il lui apparut soudain clairement que les jours de Nushirvan en

tant qu'État indépendant étaient désormais comptés. Sa longue immunité était maintenant réduite à néant, puisque Ineznia avait enfin pu franchir à volonté le fleuve de boue brûlante. Pourquoi elle n'avait pas étendu depuis longtemps sa domination sur le colossal territoire d'Accadistran, c'était aussi une chose qu'il lui faudrait découvrir. Mais pour l'instant, il y avait le danger immédiat.

Ce qui s'était passé était très clair. L'onee et lui étaient arrivés avant que Ineznia eût accompli son dessein. En dépit de toute son avance sur eux et de son assurance, elle n'avait pas encore été capable, au cours du peu de temps qu'ils lui avaient laissé, de maîtriser le pouvoir du divin trône. Elle devait avoir eu grand-peur lorsqu'il avait tenté de défoncer la porte. Mais elle savait se reprendre avec une incroyable rapidité. Aussitôt, elle avait mis au point un autre plan, avait possédé le corps de la directrice des domestiques et amené celles-ci dans le couloir. Puis revenant à son propre corps, elle leur avait ouvert la porte et s'était habilement arrangée pour gagner du temps et laisser arriver les autres. Tel était le résultat : elles étaient cinq femmes qui, si elle pouvait les utiliser à ses fins, parviendraient à détruire le corps actuel de L'onee.

Après quoi, tous les témoins pourraient être assassinés ou poussés au suicide. Celle qui resterait jurerait que Holroyd avait assassiné Niyi, et une fois qu'il serait soumis à une telle accusation, et mis en prison, il lui faudrait pas mal de temps avant de parvenir au divin trône. Et pendant ce temps, Ineznia, du moins l'espérait-elle, pourrait atteindre son but.

C'était un plan assez pitoyable, si l'on pensait aux cinq milliards de soldats qui pouvaient faire ses quatre volontés à Gonwonlane, mais quoi qu'il en soit, le combat était terrible par son issue et il ne fallait pas se laisser avoir.

— Oui, appelez les gardes, souffla Holroyd à L'onee. Après tout, nous pouvons prouver que vous êtes bien Niyi en faisant appel à l'escorte qui nous a amenés de la frontière.

En une minute, les gardes s'emparèrent des femmes et nulle voix ne s'éleva même pour prétendre que L'onee n'était pas Niyi. Comme il l'avait fort bien analysé, le plan d'Ineznia n'était qu'un plan d'urgence qu'elle avait imaginé à la hâte, sous la pression des événements.

— Enfermez ces femmes dans leur chambre, ordonna L'onee. Vous les relâcherez demain matin et j'aviserais plus tard quant aux moyens de leur faire payer leur insolence.

L'un des gardes regarda le couteau que Holroyd avait à la main, mais il se contenta de désigner Ineznia qui se relevait :

Que faut-il faire de celle-ci ? demanda-t-il. L'onee sourit et dit froidement :

C'est une victime. Laissez-la se remettre. Un moment plus tard, ils se trouvaient de nouveau seuls tous les trois. Holroyd vit que les deux femmes se mesuraient du regard. Il n'y avait plus que L'onee qui riait. Il allait les abandonner là et entrer dans la pièce quand l'intensité silencieuse des regards échangés entre elles deux le frappa au tréfonds de sa conscience. Il demeura sur place et ses yeux allèrent de l'une à l'autre. Ce fut L'onee qui rompit le silence. Elle dit d'un ton qui avait quelque chose de surnaturel :

— Fort bien, bien chère Ineznia, voilà donc où vous ont menée toutes vos machinations !

Son sourire disparut.

— Un moment, Ptath. Laissez-moi examiner le seuil de cette porte, afin de voir si elle n'a pas placé quelque métal protecteur dans les parages.

Elle se mit à genoux et passa précautionneusement les doigts sur le tapis. Lorsqu'elle s'approcha de la porte, Ineznia fit un pas en avant et d'un mouvement rapide lui donna un coup de pied sur la main. Habilement, avec un léger rire, L'onee lui attrapa le pied et, les lèvres serrées, elle tira férocement de toutes ses forces. Holroyd vit le corps délicat d'Ineznia tomber à la renverse dans la pièce. Ayant perdu l'équilibre, elle tenta de se redresser, puis s'arrêta, convulsée par l'effort, le visage tordu de colère. Pour la première fois, Holroyd se rendit compte de la violence inimaginable de la haine qui séparait ces deux femmes.

— Quand les six mois seront passés, siffla-t-elle, je pourrai vous réduire en poussière !

L'onee éclata d'un rire joyeux.

— Ainsi donc j'ai six mois devant moi, vraiment ? Merci de me l'avoir dit, ma chère. Autant que j'aie pu m'en rendre compte, dit-elle à Holroyd, toujours avec son rire cristallin, nous pouvons pénétrer dans cette pièce, rien ne nous en empêche.

Elle se releva et son rire se transforma en un sourire extatique :

— Oh ! Ptath, Ptath, dit-elle, la victoire est proche de nous et tout cela parce que depuis quelque temps elle était chaque jour plus effrayée à la pensée que je pouvais m'échapper.

L'étonnement de Holroyd dut transparaître sur son visage, car L'onee lui expliqua rapidement :

— Son intention première était que vous attaquiez Nushirvan, afin de vous faire traverser le fleuve de boue brûlante. En vous déplaçant avec l'armée à travers ces montagnes, il vous aurait fallu des mois pour atteindre ce palais et pendant tout ce temps elle aurait pu étudier le trône de cette pièce et je suis certaine alors qu'elle aurait pu le détruire. Mais cet anneau que je vous ai donné l'a prise de court. Ce n'était que le sceau d'Ineznia, mais lorsque je l'ai pris dans le

secrétaire, j'y ai mis un peu de mon pouvoir. Elle a reconnu là une déclaration de guerre et plutôt que de me laisser le temps de lui nuire, elle s'est mise à agir avec précipitation.

L'onee rit encore, du rire joyeux et un peu cassé de Niyi. Ineznia se tenait immobile dans la salle du trône, le visage blanc comme de la craie, mais ses yeux jetaient de froids éclairs bleus quand elle s'écria :

— Vous vous rendez bien compte qu'en définitive vous allez mourir, L'onee. Tout le pouvoir que Ptath pourra tirer du trône ne sera jamais la totalité du pouvoir divin. Ce n'est que des prières que vient la totalité du pouvoir et il y a longtemps que j'ai veillé à ce qu'il ne puisse obtenir la force qui provient de là. Aussi ne sera-t-il pas long à vous rejoindre dans votre cachot. Peut-être, poursuivit-elle d'un ton plus léger, aura-t-il un peu plus de pouvoir que vous n'en avez pour le moment. Et maintenant que je me suis résignée à cette défaite partielle, le reste n'a plus d'importance. Une fois de plus je vous suggère le mot clef d'Accadistran.

— Vous êtes un démon ! cria L'onee.

Elles demeurèrent immobiles un instant, la blonde et la brune, se regardant les yeux dans les yeux. Et regardant l'une puis l'autre, bien qu'il ne comprît qu'à peine de quoi elles parlaient, Holroyd eut soudain la conviction qu'il n'aurait pas dû se trouver là, qu'il n'aurait pas dû voir à nu les âmes de ces deux femmes.

Il lui fallut faire un effort pour briser cette emprise. Il se secoua, à la fois physiquement et moralement, et franchit le seuil pour pénétrer dans l'immense salle. Il sentait que L'onee marchait derrière lui et que Ineznia les suivait des yeux. Puis il les oublia toutes les deux.

20. LE TRÔNE DIVIN

A part le trône, il n'y avait aucun meuble dans la pièce où Holroyd se trouvait maintenant. Le sol, les murs et le plafond étaient de pierre massive, une pierre grise et lisse sans craquelures, et qui cependant donnait l'impression que la pièce était très ancienne.

Le trône occupait un endroit situé à sa gauche. Il brillait. Il brillait tellement que d'abord ses yeux n'en purent soutenir l'éclat. C'était une énorme structure, indécise, immatérielle et palpitante. Des lignes cristallines lumineuses y scintillaient, sa surface était couverte d'une sorte de brume opalescente. Il y avait des taches massives d'ambre et des bandes de vermillon entremêlées de veinules d'ocre pâle. Cela resplendissait comme un joyau compliqué, cependant on distinguait une forme générale qui était celle d'un cube de quatre mètres cinquante de côté. Flottant au-dessus du sol, cet insolite objet attirait le spectateur, le mettait en transe. Cela n'avait aucune relation avec la réalité très terre-à-terre de la salle où il était situé. Holroyd s'avança vers le trône et se tint immobile devant lui, fasciné, littéralement bouche bée. Il flottait, très haut, puisque la base du cube était à environ trois mètres au-dessus de sa tête.

Automatiquement, il fit des yeux le tour de la pièce pour chercher quelque chose qui lui permettrait de grimper sur ce gigantesque et éclatant «siège» et de s'y asseoir. En regardant ainsi, il prit conscience de l'existence de deux paires d'yeux qui le dévoraient. Deux paires d'yeux qui étaient fixées sur lui avec excitation, deux paires d'yeux qui attendaient la naissance d'un dieu.

Ce fut pour lui assez difficile de briser cette emprise hypnotique qu'elles avaient sur lui, mais il secoua légèrement la tête et ce fut comme si un rocher était tombé dans la mare tranquille de son esprit. Les ondes provoquées par sa chute brisèrent pour lui le charme de ce qu'il avait sous le regard. Et c'est alors qu'il se rendit compte que des échelons de pierre avaient été creusés dans la paroi même du mur, à gauche du trône. Ils couraient le long du mur jusqu'au plafond, se poursuivaient au plafond et s'arrêtaient au-dessus du trône. En les gravissant il pouvait, par un jeu de main à main, parvenir jusque-là et se laisser tomber sur le siège. C'est ce qu'un enfant athlétique eût fait sans réfléchir, mais ce fut cette réflexion, source d'hésitation, qui lui

vint tandis qu'il se dirigeait lentement vers l'échelle creusée dans la pierre.

Cette pensée n'avait rien à voir avec sa volonté de s'asseoir sur le trône. Il allait s'y asseoir. Il n'y avait pas d'alternative possible. Même si la déesse avait essayé de l'altérer, il n'avait pas le choix. Il fallait que tôt ou tard il essaie l'effet que ce trône pouvait bien avoir sur le corps de Ptath. Non, il n'y avait aucun doute là-dessus. Il devait s'asseoir sur le divin trône. Mais maintenant seulement il lui venait à l'esprit que cela ne suffisait pas. D'une certaine façon, il savait, depuis le moment où il avait appris que le pouvoir divin prenait source dans la prière, que le trône lui-même ne suffirait pas à faire de lui Ptath le trois fois Grandissime.

Le trône était tout au plus la tête chercheuse de la fusée ou, plus exactement, c'était une batterie de puissance emmagasinée. Cela lui donnerait le départ quant au pouvoir divin, mais il faudrait ensuite remplir l'accumulateur, en faire le plein, accroître la capacité déomotrice, puiser à la source même de la puissance divine — les prières de milliards de femmes. Ces prières que Ineznia avait habilement supprimées et dont la chaîne, dont la vivante communion, avait peu de chance d'être remise en route avant un certain temps. En effet les habitudes religieuses comportent dans leur texture même un conservatisme inégalé par toutes les autres institutions humaines.

Il se mit à gravir l'échelle de pierre tout en pensant que la victoire qu'il allait acquérir serait surtout défensive. Il sauvait sa vie, mais L'onee devrait mourir et la civilisation cléricale des temples continuerait à détruire les esprits.

Il eut soudain le sentiment de la vanité de tout cela. Par-dessus son épaule, il jeta un regard sur les deux femmes qui se tenaient là en bas, les yeux rivés sur lui. Il lui était difficile d'imaginer qu'elles avaient été autrefois ses femmes, tant l'ambitieuse et passionnée femme-enfant aux cheveux d'or que la brune et tout intériorisée L'onee. Comment pouvait-il savoir que le véritable visage de celle-ci était celui d'une brune, puisqu'il ne l'avait jamais vue sous sa forme personnelle depuis son arrivée à Gonwonlane. Cependant il en avait l'intime conviction.

Peut-être avait-il cette connaissance parce qu'il se balançait là au plafond avançant comme un singe par un jeu de main à main. Le trône s'approchait. Maintenant il était juste au-dessous de lui. Il brillait comme un grand miroir, comme un immense joyau qui eût jeté des feux qu'il n'aurait pas réfléchis à partir de la lumière extérieure, mais produits lui-même. Dans un instant il allait être un dieu. Il serait dieu.

L'esprit complètement vide, il regardait sous lui, puis il se laissa tomber. Aussitôt il s'assit et il commença à couler à l'intérieur du cube et y disparut. De longues minutes s'écoulèrent. Ce fut sa jambe qui la première traversa le fond du trône. Il tomba sur le sol d'une hauteur

d'environ deux mètres. Le cube vibra encore un moment de toutes ses lumières chatoyantes, puis dans un faible bruit d'éclatement — pouf ! — disparut, comme une bulle de savon qui éclate. Sur le sol, Holroyd demeura sans mouvement, comme un homme mort.

Le silence fut brisé par le rire cristallin d'Ineznia. L'onee se retourna nerveusement pour considérer la déesse aux cheveux d'or. Ses yeux s'écarquillèrent lorsqu'elle aperçut une allégresse sans mélange sur son visage enfantin. Avec un petit cri, elle se laissa tomber auprès du corps immobile qui gisait sur le sol. Elle le tira et le retourna afin de le faire reposer sur le dos, mit ses doigts sur les yeux de Holroyd et lui ouvrit les paupières. Elles se refermèrent lorsqu'elle retira ses mains tremblantes. Le rire fou d'Ineznia sonnait dans ses oreilles tandis qu'elle se contraignait à examiner un par un les réflexes vitaux de ce corps. Les joues de L'onee reprirent couleur.

— Il vit ! souffla-t-elle.

Elle demeurait cependant agenouillée sans bouger, en proie à un étonnement croissant. Derrière elle, le rire de l'autre prit fin sur un < note moqueuse.

— Mais bien sûr qu'il vit encore. Je n'ai pas pu trouver une seule énergie mortelle dans tout* la structure de ce trône. C'était le plus pur complexe de forces positives qu'on ait jamais conçu. Mon intention était de trouver un moyen de le détruire comme cela vient de se produire, sous son action à lui.

Il y avait dans ses paroles un tel contentement de soi que L'onee fut prise d'une violente exaspération. Elle se retourna avec vivacité et hurla

Ne prétendez pas que vous avez quelque chose à voir avec ce qui vient de se passer

Je ne prétends rien du tout, dit froidement Ineznia. Je suis aussi surprise que vous. Mais, naturellement, maintenant que la chose s'est produite, le mécanisme de ce qui s'est passé m < semble évident.

Ce n'était pas évident pour L'onee. Elle s < disait même que si cela avait été évident pour elle, elle eût à l'avance trouvé un moyen quelconque d'empêcher la catastrophe. Elle ouvrit la bouche pour demander une explication, mais un regard sur le visage avide et délicat lui rappela soudain que Ineznia ne répondait jamais aux questions. Elle se vantait. Elle allait au-devant. Ce ne fut pas long.

— Il est clair, dit Ineznia d'un ton professoral qui ne cachait qu'à demi son exultation, que Ptath n'avait jamais eu, quand il l'a établi, l'intention de se soumettre au rayonnement magnétique du trône avant d'avoir déjà en lui-même la plénitude du pouvoir des prières. Comme il manquait de cette réserve énergétique, il a été momentanément électrocuté. La comparaison est bien difficile à faire, mais je serais surprise qu'il puisse jamais redevenir un catalyseur de

puissance. Pourquoi avait-il besoin de ce trône, s'il pensait déjà avoir en lui le courant produit par la prière de milliards de femmes ? Il est bien difficile de répondre à cela, mais nous devons aussi nous souvenir que Ptath avait tout établi de façon à demeurer toujours au-dessus des machinations que nous pourrions ourdir contre lui.

Ineznia haussa les épaules d'un geste gracieux. L'onee pensa, en la regardant, que la déesse devait en cet instant avoir de la peine à se retenir de hurler de joie. Elle resplendissait. De légers mouvements agitaient ses doigts et son corps tremblait comme si elle était dans une transe extatique. Tout son être n'était que joie. Il était fort étonnant que sa voix pût demeurer si calme et qu'elle poursuivît son raisonnement :

— Naturellement, bien qu'il ait cessé d'être un danger pour moi, je ne veux prendre aucun risque. Je vais maintenant le transporter à mon grand capitole de Gadir en Accadistran où il subira le sort de tous les Gonwonlaniens qui ont été enlevés.

Son rire avait une sonorité si dure qu'il évoquait le choc du métal contre la pierre.

— Ce sera intéressant de voir ce qui se passe lorsque le corps d'un dieu est réduit en poussière. Ensuite...

Elle s'arrêta un moment pour faire durer le plaisir :

— Ensuite, dès que ces imbéciles de rebelles lanceront leur attaque sur Nushirvan, je ferai agir mes cavaliers célestes.

L'onee regardait Ineznia. Par deux fois, elle tenta de parler, mais telle était son impression d'horreur qu'elle n'y parvint pas. Ineznia rit, puis elle dit d'un ton féroce :

— N'allez pas me dire que cela n'est pas nécessaire. Il n'est qu'une seule façon dont Gonwonlane puisse accepter d'être unie à Accadistran : la défaite totale. Et tandis que mon armée aérienne sera à l'œuvre, je veillerai à ce que chaque bâton de prières qui existe à Gonwonlane fasse partie de leur immense pillage. Je ne veux prendre aucun risque. Les prières d'Accadistran soutiendront mon pouvoir jusqu'au moment où il ne risquera plus d'y avoir une seule prieuse à Gonwonlane. Ptath, naturellement, sera alors mort depuis longtemps.

Elle se tut, les yeux vagues, le visage aimable. Elle semblait rêver.

— Je n'ai pas encore décidé, reprit-elle, quel genre de gouvernement j'établirai quand j'aurai annulé les derniers îlots de résistance. Le système clérical actuel a des faiblesses autant qu'il a de bons côtés, à en juger par le nombre d'opposants. Ces insolents qui osent s'opposer à ma puissance !

Une fois encore, elle s'interrompt et reprit :

— Je ne puis supporter l'opposition. N'était cela et si j'avais aussi l'ancienne capacité de Ptath pour coordonner l'action de grandes masses humaines, je pourrais être tentée de restaurer le curieux type

de gouvernement qu'il tolérait. Je n'en ai jamais vraiment compris le sens profond, mais c'était très excitant. Seulement, après son départ, c'est devenu ingouvernable. Souvenez-vous, chère L'onee, de la première fois où je vous ai soumise à ma loi à la suite d'une de nos querelles. Dès ce temps-là, je me suis persuadée que le gouvernement de deux déesses souveraines était un paradoxe qu'on ne pouvait tolérer.

Tandis que Ineznia parlait, L'onee se rendit compte vaguement qu'elle s'approchait. Soudain, elle comprit l'intention de la déesse. Elle se tourna, très raide — trop tard. Ineznia se jeta sur le corps de Holroyd et se tint solidement agrippée à lui tandis que L'onee la frappait et la griffait frénétiquement.

— Ne faites donc pas l'imbécile, dit Ineznia, furieuse, sinon vous allez voir.

L'onee ne put profiter de l'avertissement. Elle sentit aussitôt un changement. Comme il n'y avait pas d'eau dans les parages, la chose se faisait plus lentement, mais après quelques minutes il y eut un mouvement dans l'obscurité. Presque aussitôt elle se trouva allongée sur un sol dur et il fit jour.

21. LE ZARD D'ACCADISTRAN

Elle éprouva un sentiment de terreur qui ne venait pas du fond d'elle-même. Il était provoqué par les sanglots et les plaintes de femmes, d'enfants qui hurlaient, le tout dominé par des voix d'hommes. Il y avait des hommes et des femmes en quantité innombrable qui hurlaient de terreur. Ce furent ces terribles cris qui lui firent comprendre où elle se trouvait. A vrai dire, elle n'en avait pas douté.

L'onee se leva, chercha des yeux autour d'elle et poussa un soupir de soulagement. Rien n'indiquait la présence d'Ineznia. Mais Ptath gisait sur une sorte de lit de camp et semblait mort. Il était absolument immobile, ne présentait aucun des réflexes qui eussent permis de croire qu'il était revenu à lui. L'onee, le regard fatigué, examina de nouveau les alentours.

Ptath et elle se trouvaient dans un lieu clos de murs qui mesurait environ un kanb carré et qui était plein de gens. Au loin, au-delà d'un grand mur, elle pouvait apercevoir les screers spécialement entraînés du Zard. Elle les voyait par groupes plonger hors de vue. Elle trembla d'horreur à la pensée de ce qui se passait là-bas. Ici, dans l'un des mille et un camps d'entraînement des screers, les gens de Gonwonlane qui avaient été enlevés ne pouvaient trouver que la mort.

Abandonnant l'examen de l'horizon, son regard revint vers Ptath. Elle se rendit compte alors seulement que celui-ci se trouvait dans un enclos spécial, contenant plusieurs lits de camp sur lesquels gisaient un ou plusieurs individus. Certains se levaient et fuyaient comme des fous, mais on en amenait toujours d'autres pour remplir les espaces vides. Des enfants, des hommes, des femmes.

L'onee s'assit sur le bord du lit de Ptath et attendit. Elle pensa avec désespoir : Ineznia ne va plus tarder maintenant. Elle allait faire tuer Ptath au moment qu'elle aurait décidé, qu'il eût ou non repris conscience. Tout d'abord il lui fallait ramener le véritable corps d'Ineznia dans la cité de Ptath — ne pas le faire eût été prendre un risque considérable, car dans cette ville-là le métal était encore assez répandu. Il fallait ensuite qu'elle renvoie son être essentiel au palais de Gadir, qu'elle entre dans le corps de la femme du Zard d'Accadistran et donne les ordres nécessaires. De toute la vitesse de

leurs screers et de leurs grimbs, les soldats allaient lui obéir.

Dans un mouvement subit de panique, elle agrippa le corps immobile et le secoua violemment.

— Éveille-toi, Ptath, cria-t-elle, éveille-toi !

Le corps demeura immobile, toujours cadavérique en apparence sous ses doigts. Si vraiment elle ne pouvait plus rien pour lui, elle devait quitter le corps de Niyi qu'elle occupait et retourner à Nushirvan. Il y avait là-bas des choses qu'elle pouvait faire, fût-ce de toutes petites choses, pour prévenir l'effroyable cataclysme que projetait Ineznia. Elle ne pouvait demeurer là alors que des continents entiers allaient sombrer dans la catastrophe.

Cependant, elle hésitait encore. Le soleil, qui jusqu'alors avait été assez bas à l'est, indiquait maintenant le milieu de la matinée. Le mouvement produit par un demi-million de pieds qui s'agitaient remplissait l'air d'une poussière grise. Il commençait à faire très chaud et on suffoquait. Deux hommes la bousculèrent. Ils en portaient un troisième.

— Il semble bien qu'il n'y ait pas de lit de camp pour mon frère.

L'autre cessa de soutenir la tête et les épaules de celui qui était inconscient. Il dit d'un ton fatigué :

Qu'est-ce que ça peut faire ? Il finira bien comme nous tous.

Je vais bien en trouver un, dit le premier. Mon frère est vraiment mal. Il...

Il s'aperçut alors que son camarade s'éloignait et qu'il ne parlait plus que pour lui-même. Il se tut puis s'avança vers L'onee.

— Cela ne vous ferait rien si je l'enlevais de là, dit-il désignant Holroyd. Mon frère est inconscient.

L'onee écarquilla les yeux. Cette demande lui paraissait si outrageante qu'elle pensa avoir mal compris. Puis elle ouvrit la bouche pour parler mais avant qu'elle ait eu le temps de faire une réponse virulente, l'homme se pencha et se mit à soulever Holroyd du lit de camp.

?- Elle lui saisit les bras et le repoussa. Ses doigts t'enfoncèrent tandis que l'homme basculait. Il toita fort et il y avait en lui une volonté bien arrêtée. Le repousser, c'était pour elle s'opposer à un poids considérable. Au bout d'une minute le corps de la première femme du Nushir fut recru de fatigue. Elle se penchait contre l'homme lorsqu'elle perçut son murmure :

— Allez à Nushirvan, souffla-t-il, allez à Nushirvan ! Je vous rencontrerai dans le palais de Khotahay... plus tard.

L'onee se sentit pétrifiée, puis elle secoua l'homme, incrédule ; mais celui-ci la regarda soudain avec stupéfaction, puis il parut horrifié.

— J'ai dû avoir un instant d'aberration, dit-il. Je ne sais pas ce qui

s'est passé en moi. Excusez-moi.

Elle était trop fatiguée pour éprouver de la pitié. Elle recula vers le lit de camp d'un pas hésitant et s'y laissa tomber puis sursauta, désespérée : le corps de Ptath avait disparu. Il lui fallut un bon moment pour se remettre du choc, et puis elle se mit à comprendre. Elle aurait dû s'en douter dès l'instant que l'homme avait parlé de Nushirvan. Pendant des heures Ptath était resté sans mouvement dans la pensée que Ineznia pût se trouver dans les parages. Elle pouvait le surveiller cachée dans un autre corps et il ne voulait pas qu'elle sache qu'il était devenu le dieu Ptath. Il avait donc créé une diversion et en avait profité pour s'esquiver.

— Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, dit une voix familièrement humaine je vais déposer mon frère sur ce lit de camp.

L'onee jeta un regard au visage fatigué, mais l'homme ne parut pas sentir ce qu'elle cherchait dans ses yeux. Il n'y avait d'ailleurs aucune raison pour qu'il en fût autrement. L'homme n'avait été qu'un jouet dans l'action de Ptath. De plus, elle possédait maintenant ses instructions : «Allez à Nushirvan.» Et pourtant elle demeurait là, hésitante, et pensant à Ineznia qui s'imaginait qu'elle avait définitivement gagné la partie.

Cette pensée fut comme le déclenchement d'un signal. Un remue-ménage se produisit à sa droite puis à sa gauche, le long des hauts murs. Des échelles apparaissaient, avec des grappes de soldats. En une dizaine de minutes, ils eurent submergé l'enclos «hospitalier», bloquant les issues, entourant la barrière qui faisait le tour des lits. Ils bousculèrent brutalement ceux-ci et leur charge humaine. D'énormes scies lumineuses entrèrent en action et le mur principal commença à céder. Au bout de dix minutes, une faille de cinq mètres s'ouvrit dans la pierre, du haut en bas de la muraille qui s'élevait bien jusqu'à sept ou huit mètres. Par cette faille, un formidable gâmb pénétra dans l'enclos, et une femme montait cet animal.

La femme était grande et mince et ses yeux bruns brillaient comme de l'ambre. Son visage traits raffinés respirait l'orgueil. Pour L'onee, il suffisait de cette expression orgueilleuse pour identifier la créature. Cette fois, sur le plan physique, Ineznia avait choisi pour s'incarner un corps exceptionnel. Le Zard femelle d'Accadistran avait une allure vraiment royale et paraissait parfaitement capable de mener à bien le gouvernement de vingt milliards de sujets. La question était pour elle de savoir si Ineznia était en possession du corps dans l'instant présent ?

Le grimb s'arrêta. Des soldats se précipitèrent, apportant une passerelle dont la Zardesse se mit à descendre avec grâce les marches étincelantes. Avec un sourire, elle se dirigea vers L'onee, qui se tenait toujours auprès du lit de camp que Ptath occupait encore quelques

minutes plus tôt. Elle jeta un coup d'œil sur l'homme allongé, regarda L'onee, puis le lit, les yeux agrandis d'horreur.

Elle proféra quelques mots, puis fit un geste fou de la main vers l'homme étendu, lui labourant le visage de ses ongles, comme si elle avait pu ainsi transformer ce visage en celui qu'elle aurait voulu voir à cette place. Il lui fallut faire un violent effort sur elle-même pour se reprendre.

— Où est-il, folle que tu es ? cria-t-elle d'une profonde voix de basse après s'être violemment retournée. Il était là il y a quelques minutes.

L'onee se dit alors qu'à cette minute précise elle devait persuader la déesse que sa fausse analyse de ce qui était arrivé à Ptath du fait de son passage à travers le trône divin était correcte, fin tremblant, elle ouvrit la bouche pour murmurer les mots qui donneraient à Ineznia cette grande satisfaction personnelle que, au cours des longues années d'emprisonnement de L'onee, elle avait vainement tenté de lui arracher.

Mais il lui était impossible de se jeter ainsi dans l'abjection sans quelques préliminaires.

— Ainsi donc, Ineznia, toute déesse que vous soyez, vous vous êtes trouvée face à la vieille difficulté classique : on ne peut être en même temps à deux endroits. Mais cela n'a pas d'importance, ajouta-t-elle aussitôt. Lorsqu'il s'est éveillé, j'ai pensé qu'il pouvait au moins avoir la même chance de survivre que tous ces pauvres gens et je l'ai envoyé se perdre dans cette foulé. Ineznia...

Elle se tut un moment, le visage contorsionné par l'effort de volonté qu'elle s'imposait. «Folle orgueilleuse, pensa-t-elle, c'est maintenant une question de vie ou de mort.» Le fait même que Ptath ne voulût pas que Ineznia fût au courant de sa tentative prouvait qu'il n'avait pas encore le pouvoir de la briser. Il lui fallait du temps pour établir ses plans et réfléchir. Quel qu'en fût le prix, elle devait faire en sorte que ce temps lui fût laissé.

— Ineznia, dit-elle d'un ton scandalisé, en même temps qu'apeuré, je vous supplie, vous entendez, je vous supplie, de ne pas vous jeter dans cette guerre qui n'est pas nécessaire. Vous avez vaincu. Si vous voulez que Accadistran et Gonwonlane ne forment qu'une seule et même nation, vous pouvez vous y prendre d'une dizaine de façons bien différentes. Vous pouvez même les contraindre à se marier entre eux. Mais ne recourez pas au génocide. Ineznia, je vous en supplie, ne déclenchez pas cette guerre.

Elle vit que les yeux de la femme, ces yeux qui jusqu'alors avaient été comme une eau flamboyante, changeaient. Ils devenaient maintenant moqueurs.

— Ma pauvre L'onee, dit-elle. Comme d'habitude, vous vous

révélez incapable de dépasser vos sentiments d'humanité. Cela est implicite dans vos paroles. Vous vous lancez dans l'hystérie sentimentale. Sachez, ma chère, qu'une déesse doit être comme le vent, le vent qui transporte les odeurs de charogne aussi impartialement que le parfum des fleurs, sans que cela l'engage en rien. Je vous assure que je ne suis pas cruelle de bon cœur. Le fait est tout simplement que des peuples étrangers les uns aux autres ne se mélangent pas spontanément ; or, moi je décrète que dorénavant le temps de ces divergences nationales est dépassé. Et il en sera ainsi.

— C'est bien ce que Ptath craignait aux anciens jours, répliqua L'onee, parlant comme un automate. C'était là ce qu'il voyait grandir à l'intérieur de lui-même. Une impatience méprisante à l'égard de la nature humaine et de ses faiblesses, un mépris de cette race humaine dont vous, lui et moi sommes pourtant originaires. Et c'est précisément pour ne pas devenir ce dieu cruel que vous devenez qu'il a décidé d'aller s'incarner parmi les hommes dans l'Histoire.

Elle se tut, voyant que Ineznia ne l'écoutait plus. La Zardesse dont Ineznia occupait le corps s'était détournée et considérait la masse humaine qui se pressait dans le vaste enclos «hospitalier».

— Ainsi donc, dit-elle, il est là-dedans ? Bon, il ne nous échappera pas. Jamais personne n'en a réchappé. Je vais faire distribuer le portrait d'Ineznio à tous les gardes et quand ils mettront la main sur lui on me prévendra. Je veux assister en personne à sa mort. Si cela peut vous être agréable, dit-elle se tournant de nouveau vers L'onee, j'ai donné ce matin l'ordre d'attaquer Gonwonlane. Les forces que j'ai mises en mouvement sont si considérables que nul ne peut plus les arrêter. Pas même moi. Nous allons maintenant voir, dit-elle avec un sourire de sauvagerie, ce qui se produit lorsqu'un général doué de deux corps dirige la stratégie de deux armées. Bon, au revoir, chère L'onee. Pour l'instant je vous abandonne votre corps. Je veux vous détruire tous deux ensemble.

Elle se détourna, gravit les marches et reprit place sur son grimb. Dix minutes plus tard, des maçons bouchaient la faille dans le mur.

L'onee se sentit incapable d'une décision immédiate. Elle se tenait près de l'une des portes, luttant contre la tentation de fuir. Ce serait, de toute évidence, inutile de se mêler à cette foule. Ineznia elle-même s'était rendu compte qu'il était impossible d'y retrouver un homme précis. Ce n'était pas le moment d'agir comme une folle. Elle devait se rendre à Nushirvan, faire ce qu'elle avait primitivement prévu et attendre Ptath. Si importante que fût la nouvelle de la guerre que venait de déclencher Ineznia, selon son propre aveu, Ptath ne pourrait en être informé avant qu'ils se retrouvent à ce rendez-vous. Ce qu'il ferait lorsqu'il apprendrait la vérité, elle ne pouvait l'imaginer. L'offensive semblait ultime, décisive, capable de tout conquérir,

d'annuler même un Ptath qui eût été pourvu à suffisance de l'influx des prières, ce qui n'était pas son cas.

Une vague de désespoir la submergea. Les événements la dépassaient. L'offensive déclenchée constituait le crime culminant parmi les machinations de la déesse. Dès cette nuit, les screers bien entraînés de la Zardesse franchiraient l'étroite mer de Teths. L'onee fit un effort pour imaginer la chose et éprouva un bref sentiment de pitié pour le corps de Niyi, qu'elle devait abandonner derrière elle, et partit pour Nushirvan.

22. ENTRE LES MURS DE LA MORT

En dépit des lits de camp qui entravaient sa marche, Holroyd avait couvert la distance qui séparait son lit de la porte la plus proche en moins de cinq secondes. Une fois là, il avait repoussé avec une violence incoercible la masse humaine qui se tenait à l'orée de la zone «hospitalière».

Dans un dernier regard, il vit que L'onee continuait à lutter avec l'homme qui avait essayé de placer son frère sur le lit. Nul autre, surtout aucune autre femme, ne faisait le moindre geste. Si Ineznia se trouvait dans les parages, dans quelque corps de femme malade, rien ne révélait sa présence. Il semblait qu'il était en sécurité.

Il poussa encore plus avant et parvint en terrain plus libre. Au lieu d'un homme tous les trente centimètres carrés, la densité tombait à un tous les soixante. La différence était perceptible, mais l'amélioration se bornait à cela. Il se déplaçait encore comme dans des sables mouvants. Il allait à contre-courant et bien vainement. Néanmoins, c'était maintenant un peu moins difficile. Pendant deux heures, il flotta littéralement comme une bouée. Lentement, cependant, il se rendit compte que le plan qu'il avait fait de trouver quelque endroit où il pût abandonner son corps en sécurité n'avait pas de sens dans cette marée humaine.

Midi vint, midi passa. Une heure plus tard, il luttait encore à quelques dizaines de pas du mur principal, sur l'un des flancs de «l'hôpital», se débattant sans espoir dans la foule. Il y avait sûrement des issues à cet inimaginable camp de concentration, des portes qui naturellement devaient être gardées, mais cela n'avait pas d'importance pour lui. Il se trouva enfin auprès d'un homme qui avait l'air plus intelligent et moins apeuré que les autres.

— Comment est-ce qu'on nous sort d'ici ? lui cria-t-il. Et pour quelle destination ?

L'homme le considéra avec stupéfaction. L'un après l'autre, une dizaine d'autres hommes lui lancèrent le même regard vide. C'était comme s'il avait frappé de la tête contre la massive muraille qui s'élevait à sa droite. Il cessa d'exercer une pression pour fendre la

foule, se laissant aller comme une feuille au gré du courant de celle-ci. Mais il lui fallait cependant repérer un endroit où il pût être sûr que son corps ne serait pas piétiné. Puisque, à moins de trouver quelque porte gardée vers l'extérieur, il était physiquement coincé dans cette marée humaine, et qu'il ne pouvait que projeter son essence, n'ayant pas en lui encore suffisamment de pouvoir pour procéder comme Ineznia au transfert spatial de son corps par lévitation. Il était coincé... coincé dans ce magma humain. Il devait pourtant bien exister une issue. Il reprit sa marche en avant, têtu. C'est alors qu'il perçut la voix qui mugissait. Il lui fallut un instant pour en déterminer la source et soudain il vit un homme qui se tenait au sommet du mur principal, à cinquante mètres de lui, un homme qui avait à la main un porte-voix dont il se servait pour crier. Si au loin les murmures de la foule continuaient, près de cette voix ils avaient tendance à se calmer. Au bout d'un moment, Holroyd parvint à percevoir ce que disait l'homme.

— Les charpentiers et les hommes qui ont des suggestions à faire pour tuer les screers doivent se rendre à la fosse des charpentiers, par-là, du côté de la chute, disait l'homme, indiquant le mur le plus éloigné.

Il répéta son appel.

— C'est une ruse pour nous amener près de la chute, dit un homme à côté de Holroyd. Moi, je reste ici.

En se pressant vers la direction indiquée par l'homme, Holroyd pensa que la ruse était beaucoup plus habile que cet homme ne l'imaginait. On demandait aux victimes de réfléchir à des méthodes pour tuer, de montrer par l'exemple comment se défendre des screers, de façon que l'état-major général d'Accadistran pût mettre au point des méthodes d'entraînement pour les immenses oiseaux qui leur permettent de faire face aux plus dures conditions de combat.

La fosse des charpentiers serait un lieu idéal d'où il pourrait, cette nuit même, projeter son être essentiel en direction de Nushirvan. De plus, cela ne lui ferait pas de mal de recueillir quelques informations quant aux façons de combattre des screers de commando. Cela lui prit moins de temps qu'il n'aurait cru pour atteindre l'autre mur. C'est que sur le dernier quart de kanb la foule était moins dense. En effet, des hommes et des femmes pleins de bravoure s'étaient avancés les premiers dans ces parages, avec pour tout résultat d'être les premiers sacrifiés. Des équipes de tortionnaires herculéens les saisissaient et les poussaient par groupes de cent vers un trou dans le grand mur. Et il n'y avait que ces hercules pour revenir ensuite par cette ouverture. Si les victimes hurlaient au cours de leur agonie, leurs cris étaient inaudibles de ce côté-ci, si grand était le bruit de foule de la masse des victimes en puissance.

Holroyd aperçut finalement ce qui devait être la fosse des charpentiers : c'était un enclos de hauts murs accoté au mur principal et qui devait traverser celui-ci jusque vers l'extérieur. Par deux fois, alors qu'il se dirigeait vers cet endroit, des lanciers tentèrent de le pousser dans un groupe d'une centaine de condamnés. Sans honte, à chaque fois il recula rapidement et se perdit dans la foule. On s'écrasait devant la porte de cet appentis, mais on pouvait cependant entendre à l'intérieur des bruits de marteaux frappant le bois et la pierre. Comme Holroyd tentait de se frayer un chemin vers la porte, des cris qui s'adressaient à lui retentirent : « Reste à ta place ! Attends ton tour ! Je vais te casser la figure ! »

Les coups vinrent, d'ailleurs, mais la force de ses poings était pareille à celle d'une barre d'acier. Au bout de cinq minutes il était devant la porte. Une douzaine d'hercules se tenaient là, dont la moitié étaient armés de lances à pointe de pierre et l'autre d'arcs d'où la flèche était prête à jaillir. Ils portaient sur la tête des sortes de kuneshkun indiens garnis de plumes ; celui qui avait plus de plumes que les autres — quatre, Holroyd les compta méticuleusement — devait être l'officier.

En un temps éclair, bandant tout ce qu'il avait en lui de pouvoir, Holroyd projeta son essence dans le corps du commandant.

— Au tour de celui-là ! cria-t-il d'un ton sans réplique, désignant son propre corps, grand, mince, bronzé, que soutenaient les autres en poussant de l'avant. Il attendit que les deux lanciers aient pris le corps de Ptath, puis il s'y réintroduisit et pénétra dans la fosse des charpentiers.

C'était un enclos d'environ deux cents mètres carrés et, comme il l'avait pensé, celui-ci passait sous le mur principal et avançait d'une centaine de mètres vers cet extérieur dont il ignorait de quoi il était fait. Holroyd s'arrêta un instant pour laisser à son esprit le temps de se faire un tableau général de la situation. Il y avait des rangées et des rangées d'établis, et un ou deux hommes travaillaient à chaque banc. Il semblait qu'ils eussent d'inépuisables réserves de bois et de pierre, ce qui paraissait assez naturel si l'intendance de l'armée accadistrane les leur fournissait. Ils avaient de grands pots de glu et des scies de bois faites dans des bâtons électrogènes.

Fasciné, Holroyd regarda l'homme qui se trouvait à l'établi le plus proche de lui, passer la scie lumineuse sur un bloc de pierre. L'instrument semblait n'avoir aucun effet sur les doigts de celui qui le tenait, mais il fendait la pierre comme un couteau chauffé une motte de beurre. Il avait déjà aperçu ces merveilleux instruments dans les dépôts de l'intendance de Gonwonlane et il n'avait pas alors osé leur montrer beaucoup d'intérêt. Maintenant, il n'en avait plus le temps.

Comme il se détournait pour avancer, un énorme personnage alla

précipitamment vers lui.

— Vous êtes nouveau ? demanda l'homme. Par ici, s'il vous plaît. Nous allons vous montrer ce que nous combattons et ensuite vous vous mettez au travail. Voici votre numéro, le 347.

Le nombre était inscrit sur une bande de tissu que l'homme serra prestement autour du bras gauche de Holroyd, au-dessus du coude.

— Ne perdez pas cela, dit-il, et ne laissez personne le déchirer. Quiconque ne travaille pas ou est trouvé sans son numéro est désigné le premier lorsqu'on fait un appel de victimes. Sinon, on n'y va que par ordre numérique. Nous sommes deux cents ici. A part le patron, là-haut, l'équipe entière y passe en deux mois. La différence entre nous et ceux qui sont là dehors, c'est qu'on nous donne à manger trois fois par jour, alors qu'eux n'ont à manger que le matin et qu'ils ne restent guère qu'un mois avant d'y passer. Mais nous y passons nous aussi, sachez-le bien : le numéro 147 était de la dernière fournée. D'autres questions ?

Holroyd se prit à aimer cet homme, surtout lorsqu'il s'aperçut avec étonnement qu'il avait le numéro 153. Cela voulait dire qu'il ne passerait certainement pas plus de quarante-huit heures avant que ce soit son tour. Cependant il demeurait calme, vif, réfléchi.

Vous êtes un brave homme, dit Holroyd. J'aime qu'on soit brave en face de l'enfer. Quel est votre nom ?

Cred, monsieur, dit l'homme. Par Nushirvan ! s'écria-t-il, qu'est-ce qui me prend de vous dire monsieur en pareil lieu ! Allez, suivez-moi.

Holroyd le suivit, un léger sourire aux lèvres. Il n'avait pas eu tort de feindre l'inconscience dès l'instant où l'énergie charismatique emmagasinée dans le trône divin était passée dans son corps. Tout au long du processus, il était demeuré fort conscient, conscient comme un fauve aux aguets, lui, Peter Holroyd, capitaine de chars de l'armée des États-unis d'Amérique, qui s'était trouvé en train d'acquérir la très spéciale et curieuse faculté de projeter son essence où bon lui semblait.

C'était un pouvoir formidable. Sa première analyse de la vulnérabilité du Nushir l'en avait convaincu. Mais en soi, son pouvoir personnel de transmigration animique n'était pas encore de force à lutter avec Ineznia qui, outre qu'elle avait le contrôle du gouvernement, pouvait projeter dans l'espace son corps entier.

De plus, dès le premier instant, il avait reconnu que ses déductions antérieures étaient elles aussi correctes. Le trône n'était qu'un réservoir de puissance théo-dynamique et, cette réserve épuisée, on ne pouvait faire un nouveau plein qu'à la fontaine même d'où jaillissait le pouvoir divin, et qui était dans son cas personnel la prière des pieuses femmes. Tout aussitôt il s'était dit qu'il devait pratiquer la duplicité. La conversation d'Ineznia et de L'onee justifiait à elle seule cette

attitude. Les lèvres scellées de L'onee ne lui en eussent jamais autant appris. Et c'est alors seulement qu'un vague plan s'était formé dans sa tête : ainsi donc, la déesse allait déclencher la guerre, et s'il parvenait à bloquer l'offensive, Ineznia, faute de réussir, se trouverait ipso facto condamnée.

Si bizarre que cela parût, elle n'avait oublié qu'une chose, cette remueuse de masses humaines, elle n'avait méprisé qu'une chose. Ou peut-être n'avait-elle jamais eu connaissance de l'existence de cette chose-là : la nature humaine ! La nature humaine pouvait venir à bout de la déesse de la terre si...

— Nous y voici, dit Cred.

Holroyd vit qu'un grand bonhomme au visage gris, aux yeux gris, aux cheveux gris se tenait contre le parapet. L'homme se tourna lorsque Cred dit :

Commandant, voici un nouveau. Je lui montre les lieux.

Bien, répondit distraitemment le vieil homme. Faites-lui voir.

23. LA NOURRITURE DES SCREERS DÉVORANTS

Holroyd ne vit d'abord que des screers qui volaient de-ci, de-là, au-dessus de la grande arène. Il y avait au bord de celle-ci une immense tribune où une foule de gens assistaient au spectacle. Mais il ne remarqua qu'à peine cela. Son intérêt se concentra sur les screers, une multitude de screers. Au bout d'un moment, il parvint à voir quelque chose d'autre. Un dixième seulement des grands oiseaux supportaient un cavalier, cependant ils volaient tous à l'unisson, comme une flotte aérienne en formation de combat. Soudain, comme s'ils avaient reçu un signal, une dizaine d'entre eux s'écartèrent et piquèrent vers le sol.

C'est alors qu'Holroyd découvrit qu'il y avait à terre des victimes. Une centaine d'hommes et de femmes, des hommes surtout, mais aussi quelques femmes. Il fit un effort sur lui-même pour contempler de sang-froid le drame qui allait se dérouler. Les victimes se défendaient. Elles avaient des boucliers en forme de champignons derrière lesquels elles s'abritaient pour combattre leurs ennemis avec de longues lances. Les oiseaux évitaient les lances avec une dextérité qui ne pouvait leur venir que d'un long entraînement et arrachaient aux hommes leur pauvre protection comme des rouges-gorges tirant des vers de terre. Cela ne prenait guère plus de quatre minutes. Aussitôt des centaines, de petits screers sortaient des hangars de pierre et se précipitaient pour dévorer les morts.

— Ils se mettent bien jeunes à la viande, n'est-ce pas ? dit Holroyd d'un ton impassible.

Le commandant ne parut pas l'entendre, mais Cred considéra Holroyd avec surprise. Avant qu'il ait pu dire un mot, Holroyd s'écria avec fureur :

— Mais qu'importe ! Par contre, je voudrais bien savoir quel est le salopard qui a inventé ces ridicules boucliers de rien du tout !

Une fois encore, frappé de stupeur, Cred tenta d'ouvrir la bouche pour dire quelque chose, mais cette fois-ci ce fut l'homme grisonnant qui lui coupa la parole.

— Et puis-je savoir ce que... dit-il d'un ton las.

Il se tut. Il s'était tourné pour répondre à Holroyd et il sembla alors

réellement voir celui-ci pour la première fois. Ses yeux s'écarquillèrent. Puis il secoua la tête comme un homme qui éprouve un soulagement considérable.

— Prince Ineznio ! s'écria-t-il dans un souffle. Je savais bien que tôt ou tard la déesse nous enverrait quelqu'un. Je savais bien que cette horreur blasphématoire ne pourrait pas durer toujours. Grâce soient rendues à la déesse, grâce soient rendues à la déesse !

Holroyd se contraignit au calme et cela ne lui était guère facile, car il sentait monter en lui une incoercible fureur, au point qu'il en éprouvait un tremblement intérieur tel que tout son corps semblait devoir se disloquer. Jusqu'en cet instant, il avait pu réussir à se contenir, à demeurer aussi froid que les pics neigeux de Nushirvan à l'intérieur desquels bouillaient des laves volcaniques. Mais l'équilibre précaire ainsi établi ne tenait plus.

Grâce à la déesse ! Quelle monstrueuse obscénité c'était là. Grâce à la déesse ! cette sorcière lascive et d'une vilenie sans égale, ce démon sanguinaire capable de toutes les débauches !

Et puis la colère s'éteignit, faisant place à une pitoyable tendresse envers cet officier qui, en le reconnaissant comme Ineznio et en lui manifestant sa foi inébranlable en la déesse, allait sans le vouloir servir ses desseins.

— Relevez-vous, maréchal, dit-il au vieil homme qui était tombé à genoux. Et conservez votre foi dans les quelques jours encore durs qui vous attendent. C'est évidemment la déesse qui m'a envoyé, ajouta-t-il mentant imperturbablement, et qui m'a donné tout pouvoir pour lutter contre les monstruosité qui se déroulent ici. Mais, monsieur le maréchal, poursuivit-il d'un ton pressant, vous avez certainement mis au point de meilleurs moyens de défense que ces parapluies de bois !

Le maréchal s'était raidi. D'un seul coup, il avait étonnamment changé. D'un revers de manche, il essuya les dernières larmes au bord de ses paupières, dans un geste de colère, et dit d'une voix raffermie :

— Mais certainement, monsieur, certainement. Je suis là depuis le début des enlèvements de citoyens gonwonlaniens, voici sept années, et tous ceux-là (il désignait avec mépris les gens assemblés sur la tribune et qui assistaient au spectacle) ne connaissent pas encore bien ce que donneraient en action mes bonnes idées.

Il descendit précipitamment les marches, alla chercher quelque chose dans la menuiserie et en revint avec une scie lumineuse.

— Tenez, voici un moyen de défense individuel que j'ai mis au point.

Grattant la pierre du mur avec la pointe de la scie, il dessina rapidement un objet.

— Voici. C'est tout simplement un long bâton de bois de gand ordinaire, léger, solide, dont une extrémité est taillée en V, comme

une fourche. Le défenseur applique le V sur le cou du screer lorsque l'animal se dirige vers lui et il enfonce immédiatement la pointe dans le sol. Or, le screer est un oiseau fort curieux, pas spécialement intelligent et qui ne peut emmagasiner beaucoup d'instructions. Ceux que vous voyez là dans le ciel ont été entraînés à esquiver les attaques à la lance. S'ils ne peuvent les éviter, ils foncent tout droit sans réfléchir, se fiant à la dureté de leur cuir et à la carlingue osseuse presque complète qui se trouve en dessous de la peau. Ainsi donc, le cou pris dans la fourche, le screer continue à pousser de l'avant et à battre des ailes. Du fait de l'interaction de sa force et de la résistance de la fourche, il se trouve soulevé de terre et présente ainsi aux lances sa partie ventrale vulnérable. Bien sûr, il y aurait quand même de nombreuses victimes, mais enfin chacun pourrait parvenir à se défendre efficacement. Si vous voulez, je vais en envoyer quelques-uns ainsi équipés avec le prochain groupe.

— Envoyez-en deux seulement, dit Holroyd. Ce n'est pas eux deux qui pourront s'opposer à des dizaines de milliers de screers, mais j'ai une raison d'être prudent.

Il pensait en effet qu'il n'était pas utile que la déesse pût se douter qu'il participait au milieu de la foule à l'essai d'une nouvelle méthode défensive-offensive. Les lèvres entrouvertes laissant voir les dents, il regarda les deux porteurs de fourche tuer quatre screers avant d'être attaqués par un grand nombre de ceux-ci et finalement jetés à terre.

Il en était donc ainsi. Il ne lui fallut qu'une heure pour s'en persuader. Il faudrait un temps considérable avant qu'on pût de la sorte envisager quelque chose sur une grande échelle. Mais il avait bien d'autres choses à apprendre de l'expérience de cet officier. Avec une seule limite cependant : il fallait absolument qu'il s'échappât cette nuit même. Tout temps superflu passé ici donnerait à la déesse le moyen de le repérer et être découvert lui serait fatal ! Il devait partir cette nuit, sans doute quand on apporterait la nourriture, à n'importe quelle heure, mais cette nuit sans faute !

24. LA MER DE TETHS

Un brancard préparé d'avance pour y laisser reposer son corps, l'avertissement donné à Cred et à l'officier de ne pas laisser paraître leur surprise et de ne point s'alarmer, la prise de possession ensuite du corps de l'officier qui dirigeait l'équipe apportant la nourriture — telles furent les premières étapes. Par la voix de l'officier, Holroyd ordonna tranquillement qu'on prît le brancard. Les deux soldats qui le soulevèrent obéirent sans souffler mot.

Il y avait un couloir puis ils se trouvèrent dans une pièce très éclairée qu'emplissaient des odeurs de cuisine. Le couloir se divisa brusquement en deux, chacun allant à quarante-cinq degrés, l'un à gauche, l'autre à droite. La plus grande partie des soldats se dirigea vers la gauche, mais Holroyd fit aller les porteurs du brancard à droite. Ils parvenaient maintenant devant une porte. Comme ils descendaient les marches de pierre à l'extérieur de l'édifice dans le crépuscule de plus en plus obscur, un officier au chef couvert de plumes s'arrêta près d'eux et considéra le corps. Avant qu'il ait eu le temps de parler, l'essence de Holroyd s'empara de son esprit.

L'officier entra dans l'édifice et se dirigea d'un pas raide vers une porte ouverte que Holroyd avait précédemment remarquée quand ses deux brancardiers étaient passés devant. Des hommes étaient assis dans la pièce sur laquelle donnait cette porte, buvant un pâle liquide rouge qui devait être du jus de raisin. Il abandonna là, devant la table, l'officier emplumé et revint dans l'esprit de l'autre. Il se rendit compte que celui-ci, trop surpris pour prendre de lui-même une décision, était demeuré avec ses hommes au bas des marches, là où il les avait laissés.

Sous sa direction, l'officier et ses hommes chargés du brancard parvinrent à une longue et large rue obscure que bordait un mur immense. La vue de cette barrière fit passer en Holroyd un frisson : c'était le mur du camp de la mort. Il constata avec effroi que des soldats patrouillaient au pied de la muraille. L'un d'eux s'arrêta et considéra avec curiosité la forme immobile de Ptath.

— Descendez la rue ! ordonna à haute voix Holroyd, dirigeant les brancardiers qui, une fois encore, s'étaient arrêtés, ne sachant que faire. Une charrette va venir chercher cette dépouille.

Il marcha en tête de «ses» hommes, examinant les alentours. Il se trouvait sur une colline. L'énorme arène se trouvait sur une colline et à sa droite il y avait la campagne. A sa gauche, il pouvait apercevoir de nombreuses routes tout au long desquelles étaient dispersées des maisons. Ces routes menaient droit au centre de la ville au-delà de laquelle on pouvait apercevoir un port où se pressaient des navires. La cité s'étendait, énorme, sur la gauche, mais Holroyd n'y jeta qu'un coup d'œil, appliquant aussitôt son esprit à autre chose.

Le port ! En se dirigeant vers la partie de la cité qui était droit devant lui — et cela prendrait du temps — il pouvait atteindre le port et prendre possession du corps d'un capitaine de navire et... pas de temps à perdre ! Il se sentait soudain impatient. Mais par Ptath, il oubliait le pouvoir surnaturel de transmigration spirituelle qu'il possédait désormais ! Qu'avait-il à faire de prendre le contrôle d'un navire ?

Il ferait bien mieux de mettre la main sur un screer et de gagner Gonwonlane en quelques heures de vol. Il n'avait pas le temps de s'attarder sur un navire.

C'est alors qu'il s'aperçut que ses porteurs et lui-même étaient parvenus en rase campagne. Il désigna un boqueteau :

— Déposez le corps ici, ordonna-t-il, et il renvoya les soldats, les regardant s'éloigner sur la route avec l'indifférence des deuxième classe qui ne se sentent pas concernés par ce qu'on leur a commandé de faire et qui sont bien aise d'avoir achevé une corvée.

Dès que les hommes furent hors de vue, Holroyd renvoya à son tour l'officier. Mais il suivit ce dernier jusqu'au pied du mur. Ce n'est que là qu'il l'abandonna pour regagner son corps de Ptath. Allègrement, il rentra en lui-même et se mit à dévaler le versant de la colline. Il faisait de plus en plus sombre, et ici il n'y avait pas de bâtons lumineux !

Il se demanda ce que pouvait faire et penser l'officier. Il devait avoir vaguement conscience d'avoir été possédé, et une vague impression d'avoir agi comme en rêve. Le bonhomme 'pourrait sans doute parvenir à se persuader que cette action même n'avait jamais réellement eu lieu. Du moins Holroyd espérait-il qu'il en serait ainsi

Il tourna et s'engagea dans une voie secondaire au bout de laquelle il aperçut des bâtiments qui ressemblaient à une ferme. La vague lueur qui brillait au ciel s'était obscurcie et il faisait maintenant absolument nuit. Un par un, Holroyd examina les bâtiments. Aucune lumière n'en provenait, mais dans l'un des plus petits il perçut une agitation et le bruit d'un bec qui s'ouvrait et se refermait.

Holroyd fit fonctionner le mécanisme de la porte et jeta un coup d'œil à l'intérieur. Une paire d'yeux étincelants tournoyèrent dans la nuit avant de se fixer sur lui. Sans peur, mais prudent, Holroyd

s'avança. L'oiseau n'offrit aucune résistance lorsqu'il le sella : de toute évidence, c'était un screer domestique et non un animal de combat. Il le mena dehors. L'animal ne cessait de s'accroupir pour qu'il montât et, lorsqu'il s'assit enfin en selle, il s'élança aussitôt dans les airs. Une lune énorme perça les nuages à l'est lorsque l'oiseau prit la direction de la turbulente mer de Teths.

Au matin, l'oiseau survolait une forêt côtière où s'élevaient de nombreuses collines. Collines et forêts s'étendaient toujours sous lui après deux heures environ d'un vol à une vitesse qui ne pouvait être inférieure à cent cinquante kilomètres à l'heure. Holroyd souhaitait vivement trouver quelque part une habitation isolée où il aurait pu abandonner sans danger son corps, tandis qu'il aurait projeté son essence vers Nushirvan. Une heure plus tard, il n'avait toujours rien trouvé. Brusquement, Holroyd se retourna, regarda l'arrière du screer : en assurant bien ses pieds dans les étriers et en s'allongeant en arrière, son corps serait là en sécurité tout autant qu'ailleurs sur le sol. Une minute plus tard, il avait abandonné son enveloppe charnelle, et son être spirituel s'enfonçait dans la nuit obscure. Mais au bout d'un instant, il se rendit compte qu'entreprendre ainsi un long voyage était chose fort différente que de franchir quelques mètres pour prendre possession du corps d'un individu. Il avait une sensation fort particulière d'aller de l'avant : c'était comme si la volonté elle-même, l'énergie, se transmuait en mouvement. Il s'arrêta un moment pour savoir où il en était, mais il n'éprouvait aucune sensation, il ne percevait ni lumière ni bruit. L'univers était fait d'une noire vacuité, d'un épais silence. Il était seul dans un grand vide.

Hésitant, il retourna dans son enveloppe corporelle. Un bref instant il se détendit et tourna la tête au-delà de l'eau dans la direction approximative de l'isthme de Nushirvan, puis il se dédoubla de nouveau.

Au bout d'un long moment, il commença à se demander comment il saurait qu'il avait obtenu ce qu'il voulait. Qu'avait donc dit Ineznia ? Qu'il était impossible d'éprouver la présence d'une essence divine lorsqu'elle était incarnée dans un corps. Mais alors, elle n'avait donc jamais cherché à se repérer dans la nuit impénétrable comme il le faisait présentement. Peut-être, pensa Holroyd, suis-je trop haut dans les airs. Aussitôt que sa volonté fut de descendre plus bas, il eut l'impression de tomber dans un puits, mais il se contraignit à subir cette impression. Enfin, il éprouva une présence. Celle-ci exerçait une pression de plus en plus forte au fur et à mesure qu'il descendait. Il ralentit et se demanda si ce n'était pas la présence de l'eau. Mais il ne pouvait s'en assurer. Le souvenir lui vint pour la première fois d'avoir déjà ressenti une pression de ce genre pendant les instants si brefs qui s'étaient écoulés lorsqu'il sortait de lui-même pour prendre possession

d'un autre corps ou qu'il sortait d'un corps pour regagner le sien propre. Mais alors l'impression était moins forte que maintenant, moins distincte. En cet instant, la perception se faisait aiguë et pas absolument agréable. Il sentait que le contact direct n'était pas souhaitable et qu'il pourrait même être violent. Ce devait être de l'eau. Il était certainement encore au-dessus de la mer de Teths.

Il devait se trouver fort près de la Terre, car presque aussitôt après, sa perception, immatérielle se modifia. C'était la Terre !

Il ne s'arrêta pas. Il savait qu'il y avait des milliers de kilomètres de montagnes à parcourir avant de parvenir à Khotahay. Estimant approximativement la distance, il descendit encore, pour faire un test, vers un lieu où un mélange de pressions très vives lui semblait indiquer la présence de la vie. Se dirigeant vers l'objet perçu le plus proche, il flamboya tel un éclair et il lui fallut un moment pour se remettre d'un choc qui avait quelque chose d'électrique dans sa violence.

C'était une femme ! Précautionneusement, Holroyd réfléchit. Il s'approcha avec beaucoup plus de décontraction de la seconde présence proche qu'il éprouvait, mais là il n'éprouva la présence d'aucune aura étrangère et il put pénétrer dans ce corps sans résistance. C'était celui d'un fonctionnaire municipal d'une petite ville. Il ne le posséda que juste le temps d'apprendre que la cité se trouvait à quarante kilomètres au nord de la capitale.

Ce fut ensuite de l'enveloppe d'un soldat qui déambulait dans les rues de Khotahay qu'il prit possession. Brièvement, il eut connaissance de la foule, sur quoi il s'en alla occuper un troisième corps qui, lui, se trouvait dans le palais du Nushir : c'était très précisément celui d'un des secrétaires du Nushir, un jeune homme à la forte carrure et à l'impressionnante moustache, qui savait que le Nushir se trouvait en cet instant dans une pièce voisine avec sa femme Calya.

Avec sa femme Calya ! Holroyd sourit et contraignit le jeune homme à se diriger vers cette pièce le long d'un couloir. Une minute plus tard, c'est par les yeux du Nushir lui-même qu'il écoutait et regardait Calya :

— Il est important que vous organisiez vos forts et vos palais pour la lutte. Séparez les hommes et les femmes et faites en sorte que ces dernières n'aient d'armes d'aucune sorte. En même temps, envoyez vos plénipotentiaires aux principaux officiers que nous savons rebelles, les maréchaux Maarik, Dilin, Lagro, Sarat, Clayd et autres. Offrez-leur de leur rendre toutes les victimes qui viennent d'être enlevées et qui sont en transit à travers votre pays, expliquez-leur que vous n'osiez pas vous opposer au Zard d'Accadistran, sachant qu'il était également une manifestation d'Ineznia, et...

Holroyd coupa court en disant doucement :

— Il vaut mieux remettre le détail de ces instructions à plus tard, L'onee. Je n'ai que le temps de décider où vous et moi pourrions nous rencontrer en chair et en os.

Ayant ainsi parlé, il sourit et attendit.

25. RENDEZ-VOUS A KHOTAHAY

La réponse de L'onee fut étonnamment longue à venir. Les yeux de la grassouillette Calya se remplirent de larmes, ses mains tremblèrent, elle se pencha en avant sur son trône et murmura :

— Ptath !

Elle se leva, vint jusqu'à l'endroit où il était debout et le prit par le bras.

— Ptath, dit-elle dans un sanglot, elle a donné l'ordre d'attaque. Me comprenez-vous ? Elle a donné l'ordre.

— Bon sang ! s'écria Holroyd.

Exprimé par la voix du Nushir, cela devait avoir eu une étrange résonance qu'il n'avait pas prévue, car la jeune femme blonde eut un mouvement de retrait et parut choquée.

— Ne faites pas l'idiote ! dit Holroyd. Pour l'instant, nous ne pouvons pas faire barrage à ses décisions, mais si mon analyse est correcte, je crois qu'elle fait notre jeu. Nous pouvons sans doute éprouver de la sympathie pour tous ces pauvres diables qu'elle envoie à la mort, mais ce n'est pas une raison pour agir inconsidérément. Étant donné que le Nushir connaît maintenant notre secret, il faudrait nettement déterminer sa position propre. Et d'abord, j'espère bien qu'il comprend clairement qu'une personne qui est capable d'avoir diaboliquement préparé cette attaque de Gonwonlane par Accadistran ne saurait faire grand cas du Nushir de Nushirvan. Quant au reste, je veux qu'il sache bien qu'il vivra cependant très vieux. Mais je veux aussi qu'il sache que son gouvernement devra subir des modifications, car j'ai l'intention d'établir une monarchie constitutionnelle. Ensuite je ne sais pas exactement ce qui se passera. Je ne vois pas encore très clairement comment nous pourrions constituer un parlement chargé de représenter quatre-vingts ou quatre-vingt-cinq milliards de gens. Les membres de ce parlement, quel que soit leur nombre, seraient, me semble-t-il, un peu trop éloignés de l'électeur moyen. Holroyd eut un instant d'hésitation. Il reprit : — Il me semble que des gouvernements régionaux conviendraient parfaitement. Je ne vois pas pourquoi ses descendants ne joueraient pas un rôle brillant à la tête de ces

provinces. C'est à prendre ou à laisser. Je pense qu'il aura le bon sens de l'accepter ainsi.

Holroyd se tut de nouveau, se rendant compte du regard tragique que L'onee jetait sur lui. La mémoire lui vint brusquement que son corps était quelque part dans l'espace sur le dos d'un grand oiseau et que si, déjà, avant de connaître la nouvelle de l'attaque, sa récupération éventuelle lui semblait importante, maintenant elle devenait impérative. Il imagina un instant que son oiseau fût repéré par une escadrille de screers dévorants du Zard.

— Ce qui est important, dit-il en grande hâte, c'est que nous nous trouvions tous deux charnellement présents côte à côte. Pour cela, j'ai besoin de vous pour savoir exactement où se trouve mon corps.

Il lui expliqua comment il s'était envolé de la ferme où il avait dérobé le screer et comment il avait traversé la mer de Teths et comment il avait longé le rivage désert situé à l'ouest de Gonwonlane.

— Oui, je vois, dit L'Onee. C'est la grande réserve forestière de Ptath à l'est de la cité de Ptath. Si l'oiseau suit sa course présente, il va parvenir incessamment à une baie où se rencontrent trois fleuves avant de se jeter dans la mer. Atterrissez sur la rive sud du plus important de ces fleuves et attendez-moi là. Je vais revenir avec le corps dans lequel vous m'avez vue pour la première fois, en haut de la Grande Falaise. C'est, dit-elle avec un triste sourire, le seul corps légitimement libre que je possède désormais.

Au bout d'un instant de silence, elle dit calmement :

Ptath, vous avez un plan, je suppose ? Je veux dire un plan qui prévoit l'échec d'Ineznia et son renversement.

J'ai une théorie, répondit-il lentement, et, une foi inébranlable en la nature humaine. J'ai une arme défensive qui pourra sauver des milliards de vies. J'ai la possibilité de pénétrer dans l'esprit de n'importe quel individu du sexe masculin, et cela en n'importe quel lieu, y compris les princes ecclésiastiques dans leurs propres temples. Mais si Ineznia parvient à s'emparer de mon véritable corps avant que je sois prêt à agir, nous sommes perdus. C'est la seule réponse que je puisse vous faire pour l'instant.

Il vit que les yeux bleus scrutaient anxieusement son visage, mais les joues grasses du Nushir ne devaient guère avoir d'expression, car elle dit avec incertitude :

— Et le temps sera-t-il long d'ici que vous puissiez agir ?

Il soupira. Il aurait préféré qu'elle ne posât pas cette question, car il était bien trop difficile d'y répondre. D'après sa première analyse, il pourrait s'écouler de quatre à cinq mois. Il savait seulement que, comme il avait, sans le vouloir, signé l'arrêt de mort de L'onee et qu'une partie du délai de six mois était déjà écoulée, il ne fallait pas qu'il s'écoulât plus de cinq mois. Il estimait qu'il ne faudrait pas plus

de cinq mois. Mais ce délai ne le rassurait guère : en cinq mois, les screers dévorants pourraient faire un carnage dans le nord de Gonwonlane. Des hommes, des femmes, des enfants périraient par centaines de millions. Des villes entières tomberaient aux mains des envahisseurs, donnant lieu à des scènes d'horreur qui dépassaient l'imagination. Ce serait apocalyptique. Une véritable fin du monde !

Mais l'extension, la dimension de la chose n'y changeaient rien. Si par l'esprit il retournait à son incarnation dans l'histoire de 1944, il savait que les peuples de cette époque avaient déjà appris cette leçon. On pouvait faire face à la terreur et se préparer patiemment pour l'heure où on pourrait enfin dominer le monstre et lui faire rendre gorge.

Holroyd débarrassa son esprit de cet effroyable tableau.

— Je vous verrai donc en ce lieu du delta et je vous expliquerai tout. A tout à l'heure.

Il n'était pas retourné dans son corps depuis dix minutes qu'il apercevait déjà la jonction argentine des trois rivières. Deux jours passèrent avant que L'onee vînt le rejoindre.

26. INVASION DE GONWONLANE

L'île constituait un monde vert, un monde idyllique. Du gibier courait dans les clairières et à flanc de colline. Dans chaque sentier il y avait des arbres fruitiers offrant chacun leurs fruits à différents stades de maturité.

Dans l'intemporelle sécurité de cette île à l'écart du monde, la femme décharnée et le grand homme brun cachaient leurs corps. Ils attendaient que le flot de la puissance s'accumulât en Holroyd, signifiant par là que des femmes priaient quand même et que la victoire était possible. Les jours et les semaines passaient.

Mais ce n'était pas pour eux du temps perdu. Parfois, ils allaient faire un tour, pénétrant dans le corps d'individus divers, un peu partout, maréchaux, zos et fezos, chefs de temples, officiers rebelles. C'était un lent travail de sape. Cela ressemblait à une guerre de tranchées. Le continent, était trop vaste, il y avait trop d'esprits timorés ou conservateurs. Trop de gens aussi dans des villes éloignées des champs de bataille qui disaient :

— Mais la déesse ne nous a pas fait savoir que nous étions en guerre avec Accadistran. Où sont les affiches impériales ? Vous ne dites pas la vérité.

«ha déesse ne nous a pas avertis.»

Elle ne l'avait pas fait en effet. Mais des rumeurs se répandaient, créant le malaise. Les commerçants dont les grimbs ou les screers ne revenaient pas d'une ville voisine après une expédition de marchandises se retiraient prudemment dans leur propriété campagnarde. Des réfugiés hurlant de terreur parcouraient les routes du Sud. Mais il n'y avait toujours pas d'avis officiel de la déesse. Holroyd l'imaginait en quelque palais, riant de son rire cristallin, considérant froidement les conséquences de ses calculs.

Holroyd et L'onee se trouvèrent à Ptath, la nuit même où la grande cité subit un raid. Ils se tenaient sur une colline dominant la mer, observant la ville à travers le corps d'un couple de jeunes mariés et ils relisaient les affiches que Holroyd avait aperçues au début de la matinée :

Cette nuit, nulle lumière ne doit révéler la ville sacrée aux screers du Zard. Le désastre qui a fondu sur notre patrie est la conséquence des machinations de rebelles sans foi ni loi qui ont follement voulu attaquer Nushirvan. Ayez foi en la déesse !

Ayez foi en la déesse!

— Oh ! Kolla ! Oh ! Ptath ! s'écria amèrement Holroyd. Ce qui m'étonne, c'est qu'elle ne se soit pas rendu compte plus tôt que le black-out aiderait l'envahisseur et gênerait les défenseurs. Maintenant nous allons voir pas mal de signes annonciateurs, avant l'attaque.

L'onee se rencogna dans l'ombre d'une porte et ne dit rien. L'ombre s'épaissit. Au-dessus de leur tête, les nuages s'amassaient dans un ciel sans lune. A ses pieds, la ville s'étendait dans l'ombre, rendant invisibles peu à peu les masses des immeubles. Invisible mais palpable, la ville éternelle de Ptath était pourtant là, cette ville-lumière, la très ancienne demeure du Très Lumineux, du Roi-Dieu des siècles et des siècles. Ptath plongée dans l'ombre ! Pour la première fois au cours de sa formidable histoire, la ville sainte était plongée dans la nuit, perdant sa forme et ses contours, aussi indistincte que les collines qui l'entouraient à l'ouest.

Lentement, L'onee sortit de l'abri de la porte. Une armée d'étoiles qui se faisaient jour à travers les nuages traçaient des ombres étranges sur son visage à peine visible.

Ne pouvons-nous faire quelque chose ? murmura-t-elle. Devons-nous demeurer de simples spectateurs ? Ptath, déjà les neuf cités d'or de l'ouest sont tombées aux mains de l'envahisseur. A l'est, Lira, Galee, Ristern, Tanis et les quarante-trois villes du golfe du nord-est, et toute la zone côtière à l'est. Au nord, non seulement la glorieuse Kaloorna...

Et cette nuit, la cité de Ptath elle-même, dit Holroyd d'un ton las. Non, L'onee, nous ne pouvons rien faire. Au point où en sont les choses, nous devons dépenser le minimum de notre énergie divine et...

Il se tut. Elle le sentit devenir tendu et vit son ombre se tourner vers le nord, aux aguets, pétrifiée.

— Écoutez ! dit-il.

Et, soudain, L'onee elle aussi entendit. Une ~ faible plainte s'élevait, comme celle du vent qui précède un cyclone et puis ce fut un bruit terrifiant, incommensurable, qui s'éleva dans le ciel vers le nord :

— Sc-r-r-r-e-e-e-r-r-r I «Sc-r-r-r-e-e-e-r-r-r- / «Sc-r-r-r-e-e-e-r-r-r- t

Ce fut comme un signal et bientôt le ciel entier fut rempli de l'affreux cri des grands oiseaux voraces. Par centaines de milliers, par millions, les screers envahissaient l'atmosphère. La folle rumeur prenait possession de la nuit entière, et tout ne fut plus que ruines et décombres.

Quand tout fut fini et qu'ils se retrouvèrent sur leur île, Holroyd hurla de fureur :

— Je la réduirai en pièces. Je... je...

Puis il se calma. Il savait maintenant avec certitude quel sort il réserverait à la cruelle déesse.

Mais la guerre de Gonwonlane n'avait pas que cet aspect-là. De plus en plus, des groupes se battaient, armés de fourches en V et de lances et l'armée arrivait. Holroyd surveillait son avancée vers l'est, assistant à l'envol de quelques-unes des divisions de screers qu'il avait formées et qui venaient à tire-d'aile protéger les villes et s'attaquer aux envahisseurs. Parfois, ils gagnaient la bataille et tenaient ici ou là pendant un jour ou une semaine. Et puis l'envahisseur jetait sur eux une nouvelle masse de screers dévorants et la position était perdue.

Il semblait à Holroyd que jamais dans l'histoire des guerres une armée n'ait autant souffert que celle de Gonwonlane. Coupée de ses bases, il lui arrivait de demeurer plusieurs jours sans ravitaillement. Des unités entières devenaient folles de faim et les hommes dévoraient leurs grimbs et leurs screers et se jetaient même des regards d'anthropophages. Par deux fois, même, il vit des soldats en dévorer d'autres.

Cependant, il n'avait toujours rien d'autre à faire qu'attendre, attendre, attendre. Une dizaine de fois, ils discutèrent de leurs plans et de la situation, elle, la femme qui occupait un corps qu'elle avait relevé d'entre les morts, et lui, l'homme brun, dont les yeux chaque jour lançaient plus d'éclairs à la vue de ces horreurs, tandis qu'une terrible détermination grandissait en son esprit.

— C'est vraiment très simple, cette histoire de puissance divine, soupira-t-il une nuit, alors qu'ils étaient assis sur l'herbe de l'île. A certains moments on peut projeter son être essentiel. Appelons cela une âme. Au niveau au-dessus, on parvient à transporter son corps même à travers l'espace. Au-dessus encore, on peut avoir le don d'ubiquité et occuper plusieurs corps. Enfin, au summum, on peut se mouvoir dans le passé, dans le passé immédiat et, avec l'aide d'un catalyseur surpuissant d'énergie divine, on parvient à passer de l'une à l'autre des séries parallèles d'univers temporels, et c'est ainsi qu'on peut faire un saut de deux cents millions d'années. Et d'autres puissances vous croisent. C'est ainsi qu'on entreprend ce voyage des esprits que m'a fait faire Ineznia. Ce qui m'étonne le plus, c'est que les charmes imaginés par Ptath n'étaient rien d'autre que des idées implantées par hypnotisme dans votre esprit et dans celui d'Ineznia et qu'elle-même, en dépit de tout son pouvoir, n'est pas parvenue à les annihiler totalement.

Dans l'obscurité, L'onee se mit à parler doucement :

— Le très ancien Ptath connaissait l'esprit humain. Il avait

découvert que nul cerveau ne pouvait dominer fermement pendant une longue période de temps plus de six ordres de conduite — des suggestions peut-être. Si vous voulez bien réfléchir à la façon dont il les avait choisis, vous vous rendrez compte que son choix était fort judicieux.

Holroyd secoua la tête avec lassitude, mais il ne parla plus cette nuit-là. Ce ne fut qu'un mois plus tard qu'il rompit le long silence qui s'était établi entre eux :

— Cet ancien Ptath, à quoi ressemblait-il ? Et pourquoi est-il allé s'incarner dans l'histoire humaine ? Selon toute apparence, c'est la plus grande erreur qu'il ait jamais commise.

La femme décharnée secoua la tête et dit d'une voix forte :

— Regarde-toi donc toi-même, Peter Holroyd. Tu es bien le Ptath que j'ai connu, le Ptath des anciens temps, le grand, l'omniscient Ptath. Regarde-toi toi-même et tu verras Ptath tel qu'il était et — ajouta-t-elle baissant la voix — tel qu'il sera dans les siècles des siècles !

Avant que Holroyd ait pu dire un mot, elle reprit, plus triste :

— Quant à son incarnation dans l'Histoire, il semble bien qu'en un sens elle ait été désastreuse. Mais il assurait qu'il éprouvait en lui-même des sursauts, des désirs sombres, étrangers, inhumains, dont il croyait devoir se purger en retournant aux sources du respect humain — force vive du peuple. Si ses craintes avaient été justifiées, s'il avait dû devenir diabolique, alors ce à quoi nous assistons n'est pas un désastre, mais au contraire une renaissance de l'espoir. Je te jure que tout ce que Ptath voulait, je le vois maintenant en toi, ta connaissance altruiste du bien, dans ta détermination de ne pas laisser survivre le mal, dans ta faculté de t'adapter aux circonstances et de lutter contre l'ennemi avec ses propres armes, sans cependant rien perdre de sa volonté d'être bon, sans supporter aucun avilissement, aucune atteinte à son noble dessein.

Elle cessa de parler, presque hors de souffle. Puis elle soupira et murmura la vieille question qu'elle lui posait toujours :

— Ptath, vous sentez-vous plus fort ? Sentez-vous votre puissance grandir ?

Et comme toujours, il se contenta de dire :

— Oui, oui, cela vient.

Et la cent douzième nuit cette réponse correspondit vraiment à quelque chose de tangible : cette fois, le test qu'il faisait quotidiennement réussit. Il pouvait enfin déplacer son corps dans l'espace. Et la cent trentième nuit il put emmener L'onee avec lui sans avoir besoin de la présence de l'eau comme agent catalytique.

Alors, quoique empreints de tristesse, ils se regardèrent avec des yeux où brillait l'espoir : l'heure de l'action était enfin venue.

27. LA CHUTE D'UNE DÉESSE

Comme l'éclair, ils se précipitèrent dans le cachot où gisait enchaîné le corps véritable de L'onee.

Il leur fallut un certain temps pour y transporter tout le matériel dont ils avaient besoin, à savoir une enclume de pierre et le carburant nécessaire pour rompre les chaînes, car les scies de bois lumineux ne pouvaient rien contre le métal.

Il leur fallut du temps encore pour substituer à L'onee le corps d'une morte qu'ils avaient fini par découvrir et pour le disposer de telle façon qu'elle parût enchaînée.

— Ce n'est pas que mon misérable corps soit si important en regard des événements démesurés auxquels nous devons faire face, dit L'onee, d'autant qu'à longue échéance vous pourrez me créer un autre corps qui sera mien et qui sera un pôle magnétique d'influx divin, mais je suis sûre qu'elle va venir ici. Dès l'instant qu'elle vous saura vivant, elle viendra ici pour me détruire.

— Ne faites pas si allègrement et bravement le sacrifice de votre personne, L'onee. Votre corps est fort important. C'est même grâce à lui que nous pouvons compter qu'elle viendra ici dès que nous aurons commencé d'agir contre elle. Mais laissons pour l'instant ces apparences provisoires et nos corps dans une autre pièce. Nous aurons besoin de tout cela quand le piège se sera refermé. C'est dangereux de laisser cela ici, mais...

L'étape suivante, c'était Gadir, en Accadistran. Le but était le corps d'un grand officier du palais.

L'homme se tenait devant une fenêtre qui avait vue sur le puissant capitole lorsque Holroyd prit possession de son enveloppe corporelle. La cité s'étendait à ses pieds. Pour lui qui avait vu tant de cités en si peu de temps, ce n'était qu'un amas de plus de pierre et de marbre. Du coin de l'œil, il vit que l'une des femmes qui se trouvaient dans la pièce faisait innocemment se mouvoir ses doigts. Holroyd se détourna de la terrasse et la regarda dans les yeux. Sans erreur possible, le geste indiquait qu'elle était L'on. Ils s'étaient mis d'accord sur le fait que dans grave situation présente, ils seraient tous d'présents ensemble dans le même lieu, pour plus de sûreté.

En souriant, Holroyd se dirigea vers le Zard et à l'instant même où

il prenait conscience de sa présence, lui plongea un couteau dans le cœur. C'était une façon lâche et cruelle de procéder, mais il avait présents à l'esprit les millions d'êtres humains qui avaient été déchiquetés par les screers. Il savait que peu importait la façon dont serait tué ce corps que dominait Ineznia : la seule chose qui comptait, c'était qu'il le fût !

— Deld, assassin ! hurla un homme à côté de lui.

Holroyd ne fit pas un geste pour défendre le corps qu'il occupait. La lance le pénétra avec violence, et son esprit vibra d'horreur sous la souffrance des nerfs et, encore étourdi, il se dégagea de ce corps mourant pour pénétrer dans celui du Premier ministre du Zard, qui se précipitait, en proie au plus grand désarroi. Holroyd laissa pendant quelques secondes se poursuivre les cris du bonhomme, puis fit une déclaration :

Nous allons réunir d'urgence le cabinet, Maréchal, appelez en consultation l'état-major 'rai pour discuter de la nécessité de retirer armées de Gonwonlane. Gardes, faites sortir tous les courtisans, surtout les femmes, sauf le frère et la sœur du Zard.

C'était L'onee qui possédait le corps de la sœur du Zard.

Seule une femme offrit une brève résistance, hurlant sur un ton de défi :

— C'est trop tard, L'onee ! Trop tard. Vous avez attendu trop longtemps. Dans trois mois, Gonwonlane sera entièrement occupée. Et je vais immédiatement me rendre au palais de la citadelle et y détruire votre corps, véritable folle que vous êtes !

«Elle ne semble pas se rendre compte, pensa Holroyd, qu'un homme a tué le Zard et que cet homme ne pouvait être occupé par l'esprit de L'onee.» A haute voix, à destination des courtisans, il déclara :

— Cette femme est folle !

L'onee, sous les espèces de la sœur du Zard, s'approcha de lui et murmura :

— Je ne m'étais pas imaginée un seul instant qu'elle se figurerait que vous n'aviez pas survécu. Cela rend toutes choses plus faciles. Il va falloir qu'elle aille réintégrer son corps véritable dans la chambre scellée du palais et ensuite qu'elle descende dans le cachot. U nous faut arriver là-bas avant elle. Au point où nous en sommes, nous pouvons laisser tous ces gens en plan ici.

Et c'était aussi simple que cela. Ils attendaient dans l'ombre du cachot, ayant réintégré chacun son propre corps. Ils attendaient Ineznia. Brusquement, la pièce fut inondée de lumière, - tandis que la forme fluide se matérialisait. Elle les considéra avec stupéfaction.

— Ah ! chère Ineznia, dit L'onee, comme c'est gentil à vous d'être venue ici juste au moment où nous vous attendions.

Les yeux bleus de la déesse s'écaraillèrent. Elle jeta un regard sur L'onee, puis sur Holroyd, et une étrange horreur se peignit sur son visage.

— N'essayez pas de quitter votre corps pour aller chercher du secours, dit L'onee. Nous avons installé dans tous les couloirs des gardes qui ne laisseront passer nulle autre que la déesse en chair et en os. Et ce sont tous des hommes. Vite, Ptath, les chaînes, cria-t-elle, elle va essayer de se dissoudre.

Cela prit un long moment. Une sorte de furie s'empara de Holroyd, le griffant au visage, mais finalement il eut raison d'elle et il enroula les froides chaînes autour de son corps de sylphide. Un malaise s'empara de lui tandis qu'il forgeait l'attache, à l'aide de l'eau et du fer rouge apporté par L'onee. Ce n'était pas du très beau travail, mais certes, il n'était pas de muscles humains qui pussent jamais en venir à bout.

N'ayez pas peur, ma jolie, dit L'onee à Ineznia. Vous demeurerez prisonnière ici tant que Ptath n'aura pas recouvré assez de sa puissance pour détruire votre faculté d'être un pôle magnétique d'influx divin. Vous redeviendrez une mortelle et vous pourrez vivre vos derniers jours en paix. Croyez-vous qu'il y ait meilleure punition et qui vous convienne mieux ?

Sortons d'ici, dit Holroyd. Je suis rempli de dégoût.

Cependant, parvenu sur le seuil de la porte, il s'arrêta pour contempler enfin enchaînée la créature aux yeux glauques.

— Vous n'avez oublié qu'une chose, Ineznia, dit-il. Plus le danger est grand, plus les peuples ont recours à leurs vieilles croyances. Plus vos soldats ont tenté de faire abandonner à nos femmes leur bâton de prières, plus elles l'ont caché. Voyez-vous, la religion, ce n'est pas à la racine l'adoration d'un quelconque dieu ou d'une quelconque déesse. La religion, c'est la peur. La religion, c'est l'étincelle qui jaillit lorsque l'individu est saisi par la peur de la mort ou du danger. C'est un sentiment intime qui prend naissance dans les ténèbres et l'incertitude.

Il s'arrêta un instant et reprit :

— Dans la grande crise que vous avez si inconsidérément déclenchée, quoi de plus naturel que les femmes se soient mises à prier pour les soldats, qu'ils fussent leur mari ou tout autre qu'elles aimaient ? Je puis vous assurer qu'elles n'auront pas à le regretter.

Ayant ainsi parlé, il se détourna et franchit le seuil.

L'onee l'attendait dans le couloir. Ensemble, ils fermèrent et scellèrent la porte. Ensemble, ils sortirent de l'obscurité et entrèrent dans la lumière.